This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

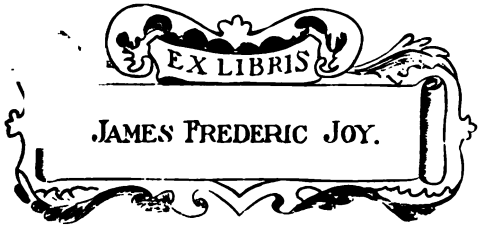
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Storage
848
C91
1779
v.3


EX LIBRIS
JAMES FREDERIC JOY.

FROM THE LIBRARY OF
Henry Bourne Joy

ŒUVRES

COMPLETES

DE

MONSIEUR

DE CRÉBILLON, FILS.

TOME TROISIEME,

Contenant LE SOPHA.

ŒUVRES

COMPLETES

DE

MONSIEUR

DE CRÉBILLON, FILS.

Nouvelle Édition revue & corrigée.

TOME TROISIEME.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.

848
C91
1779
v. 3

Gift
Henry B. Joy
12-1-58

LE SOPHA,

CONTE MORAL.

LE SOPHA,

CONTE MORAL.

Par M. DE CRÉBILLON, Fils.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXIX.

INTRODUCTION.

IL y a déja quelques ſiecles qu'un Prince nommé Schah-Baham régnoit ſur les Indes. Il étoit petit-fils de ce magnanime Schah-Riar, de qui l'on a lu les grandes actions dans les Mille & une Nuits, & qui, entr'autres choſes, ſe plaiſoit tant à étrangler les femmes, & à entendre des Contes; celui-là même qui ne fit grace à l'incomparable Schéhérazade, qu'en faveur de toutes les belles hiſtoires qu'elle ſavoit.

Soit que Schah-Baham ne fût pas extrêmement délicat ſur l'honneur, ſoit que ſes femmes ne couchaſſent point avec leurs Negres, ou (ce qui eſt pour le moins auſſi vraiſemblable) qu'il n'en fût rien, il étoit bon & commode mari, & n'avoit hérité de Schah-Riar, que ſes vertus & ſon goût pour les Contes. On aſſure même, que le Recueil des Contes de Schéhérazade, que ſon auguſte grand-pere avoit fait écrire en lettres d'or, étoit le ſeul Livre qu'il eût jamais daigné lire.

A quelque point que les Contes ornent l'eſprit, & quelqu'agréables ou quelque ſublimes que ſoient les connoiſſances & les idées qu'on y puiſe, il eſt dangereux de

STOR
848
C91
1779
V.3

GL/F'ihr
Gift
Henry B. Joy
12-1-58

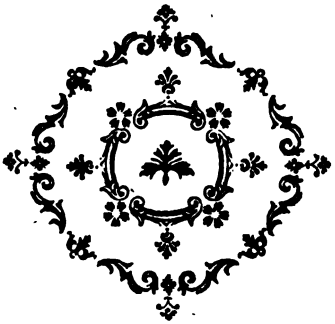
LE SOPHA,

CONTE MORAL.

LE SOPHA,

CONTE MORAL.

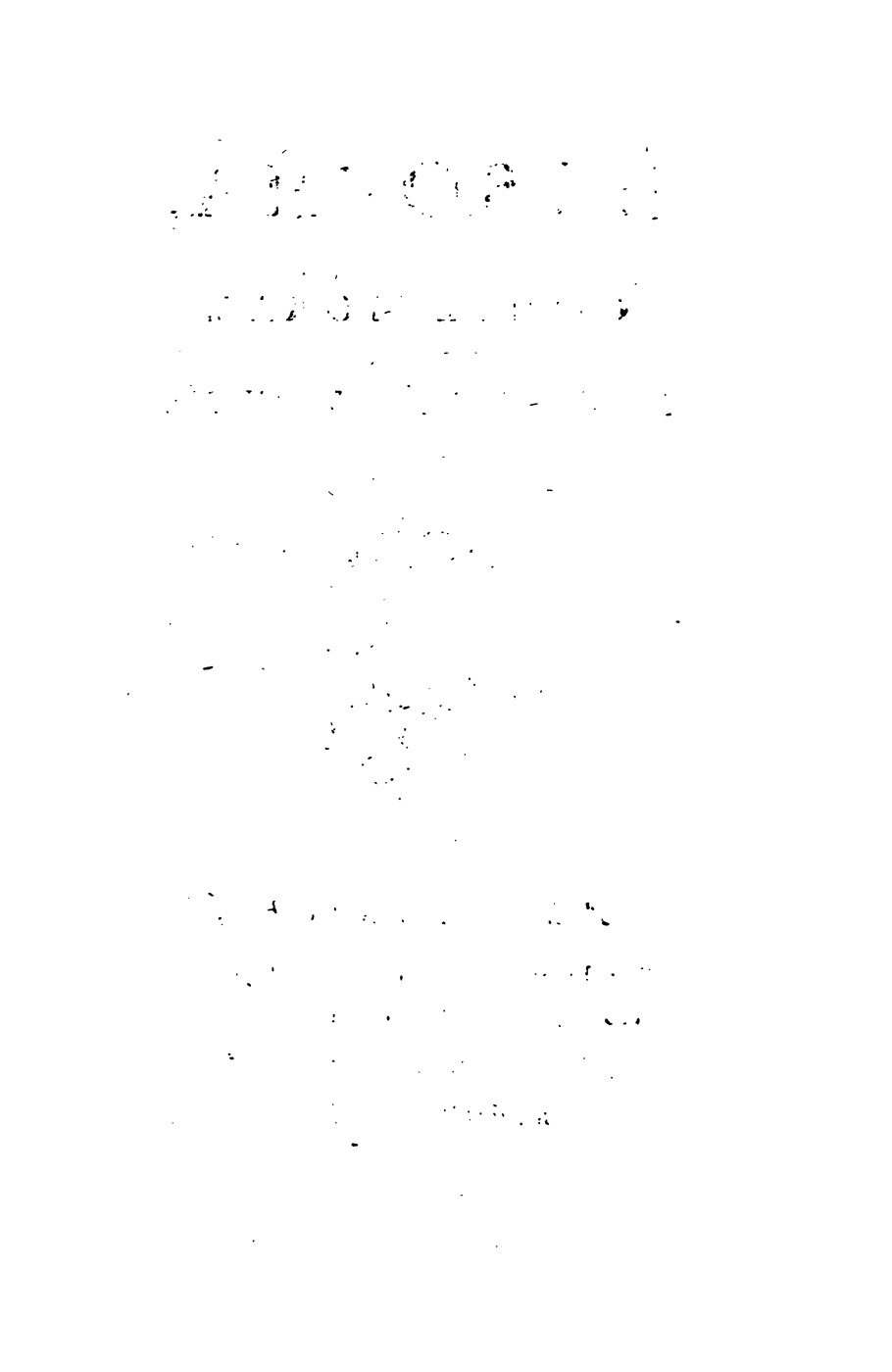
Par M. DE CRÉBILLON, Fils.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXIX.



INTRODUCTION.

IL y a déja quelques ſiecles qu'un Prince nommé Schah-Baham régnoit ſur les Indes. Il étoit petit-fils de ce magnanime Schah-Riar, de qui l'on a lu les grandes actions dans les Mille & une Nuits, & qui, entr'autres choſes, ſe plaiſoit tant à étrangler les femmes, & à entendre des Contes; celui-là même qui ne fit grace à l'incomparable Schéhérazade, qu'en faveur de toutes les belles hiſtoires qu'elle ſavoit.

Soit que Schah-Baham ne fût pas extrêmement délicat ſur l'honneur, ſoit que ſes femmes ne couchaſſent point avec leurs Negres, ou (ce qui eſt pour le moins auſſi vraiſemblable) qu'il n'en fût rien, il étoit bon & commode mari, & n'avoit hérité de Schah-Riar, que ſes vertus & ſon goût pour les Contes. On aſſure même, que le Recueil des Contes de Schéhérazade, que ſon auguſte grand-pere avoit fait écrire en lettres d'or, étoit le ſeul Livre qu'il eût jamais daigné lire.

A quelque point que les Contes ornent l'eſprit, & quelqu'agréables ou quelque ſublimes que ſoient les connoiſſances & les idées qu'on y puiſe, il eſt dangereux de

ŒUVRES

COMPLETES

DE

MONSIEUR

DE CRÉBILLON, FILS.

Nouvelle Édition revue & corrigée.

TOME TROISIEME.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.

STOR
848
C91
1779
V. 3

GL/F'ihr
Gift
Henry B. Joy
12-1-58

LE SOPHA,

CONTE MORAL.

PHILOSOPHIA

COMTE LOGAL

LE SOPHA,

CONTE MORAL.

Par M. DE CRÉBILLON, Fils.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXIX.

INTRODUCTION.

IL y a déja quelques ſiecles qu'un Prince nommé Schah-Baham régnoit ſur les Indes. Il étoit petit-fils de ce magnanime Schah-Riar, de qui l'on a lu les grandes actions dans les Mille & une Nuits, & qui, entr'autres choſes, ſe plaiſoit tant à étrangler les femmes, & à entendre des Contes; celui-là même qui ne fit grace à l'incomparable Schéhérazade, qu'en faveur de toutes les belles hiſtoires qu'elle ſavoit.

Soit que Schah-Baham ne fût pas extrêmement délicat ſur l'honneur, ſoit que ſes femmes ne couchaſſent point avec leurs Negres, ou (ce qui eſt pour le moins auſſi vraiſemblable) qu'il n'en fût rien, il étoit bon & commode mari, & n'avoit hérité de Schah-Riar, que ſes vertus & ſon goût pour les Contes. On aſſure même, que le Recueil des Contes de Schéhérazade, que ſon auguſte grand-pere avoit fait écrire en lettres d'or, étoit le ſeul Livre qu'il eût jamais daigné lire.

A quelque point que les Contes ornent l'eſprit, & quelqu'agréables ou quelque ſublimes que ſoient les connoiſſances & les idées qu'on y puiſe, il eſt dangereux de

ne lire que des Livres de cette eſpece. Il n'y a que les perſonnes vraiment éclairées, au-deſſus des préjugés, & qui connoiſſent le vuide des Sciences, qui ſachent combien ces ſortes d'ouvrages ſont utiles à la ſociété, & combien l'on doit d'eſtime, & même de vénération, aux gens qui ont aſſez de génie pour en faire, & aſſez de force dans l'eſprit pour s'y dévouer, malgré l'idée de frivolité que l'orgueil & l'ignorance ont attachée à ce genre. Les importantes leçons que les Contes renferment, les grands traits d'imagination qu'on y rencontre ſi fréquemment, & les idées riantes dont ils ſont toujours remplis, ne prennent point ſur le vulgaire, de qui l'on ne peut acquérir l'eſtime, qu'en lui donnant des choſes qu'il n'entende jamais, mais qu'il puiſſe ſe faire honneur d'entendre.

Schah-Baham eſt un exemple bien mémorable de l'injuſtice des hommes à cet égard. Quoiqu'il fût l'origine de la Féerie, auſſi-bien que s'il eût été de ces temps-là; que perſonne ne connût plus particuliérement le célebre Pays du Ginniſtan, ne fût plus inſtruit ſur les fameuſes Dynaſties des premiers Rois de Perſe, & qu'il fût ſans contredit l'homme de ſon ſiecle, qui poſſédât le mieux l'Hiſtoire de tous les

événements qui ne ſont jamais arrivés, on le faiſoit paſſer pour le Prince du monde le plus ignorant.

Il eſt vrai qu'il narroit avec ſi peu de graces, (choſe d'autant plus déſagréable qu'il narroit toujours) qu'il étoit impoſſible qu'il n'ennuyât pas un peu, ſurtout n'ayant jamais pour Auditeurs que des femmes & des Courtiſans; perſonnes qui, communément auſſi délicates que ſuperficielles, s'attachent plus à l'élégance des tours, qu'elles ne ſont frappées de la grandeur & de la juſteſſe des idées. C'eſt, ſans doute, d'après ce que l'on penſoit de Schah-Baham dans ſa propre Cour, que Scheik-Ebn-Taher-Abou-Faraïki, Auteur contemporain de ce Prince, nous l'a dépeint dans ſa grande Hiſtoire des Indes, tel qu'on va le voir ci-deſſous; c'eſt à l'endroit où il parle des Contes.

Schah-Baham, premier du nom, étoit un Prince ignorant & d'une molleſſe achevée. On ne pouvoit pas avoir moins d'eſprit; & (ce qui eſt aſſez ordinaire à ceux qui, par cet endroit, lui reſſemblent) on ne pouvoit pas s'en croire davantage. Il s'étonnoit toujours de ce qui eſt commun, & ne comprenoit jamais bien que les choſes abſurdes & hors de toute vraiſemblance. Quoiqu'en tout un an, il ne

lui arrivât pas une ſeule fois de penſer; à peine, en tout un jour, lui arrivoit-il de ſe taire une minute. Il diſoit pourtant de lui modeſtement, qu'à l'égard de la vivacité d'eſprit, il n'y prétendoit pas; mais que pour la réflexion, il ne croyoit pas avoir ſon pareil.

Aucun des plaiſirs qui ſont dépendants de l'eſprit, ne touchoit le Sultan : tout exercice, quel qu'il fût, lui déplaiſoit; & cependant il n'étoit pas déſœuvré. Il avoit des oiſeaux, qui ne laiſſoient pas de l'amuſer beaucoup; des Perroquets, qui, graces aux ſoins qu'il prenoit de leur éducation, étoient les plus bêtes Perroquets des Indes; ſans compter des Singes, auxquels il donnoit une aſſez grande partie de ſon temps; & ſes femmes, qui, après tous les animaux de ſa ménagerie, lui paroiſſoient fort propres à le divertir.

Malgré de ſi grandes occupations, & des plaiſirs auſſi variés, il fut impoſſible au Sultan d'éviter l'ennui. Il n'y eut pas juſqu'à ces Contes fameux, objets perpétuels de ſon étonnement & de ſa vénération, & dont il étoit défendu, ſur peine de la vie, de faire la critique, qui, à force de lui être connus, ne lui fuſſent devenus inſipides. Il les admiroit toujours, mais il bâilloit en les admirant. L'ennui enfin le

ſaivoit juſques dans l'appartement de ſes femmes, où il paſſoit une partie de ſa vie à les voir broder, & faire des découpures; arts pour-leſquels il avoit une eſtime ſinguliere, dont il regardoit l'invention comme le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, & auxquels il voulut enfin que tous ſes Courtiſans s'appliquaſſent.

Il récompenſoit trop bien ceux qui y excelloient, pour qu'il y eût dans tout l'Empire quelqu'un qui les négligeât. Broder ou découper, étoient alors dans les Indes les ſeuls moyens d'arriver aux honneurs. Le Sultan ne connoiſſoit aucune autre eſpece de mérite, ou du moins ne doutoit pas qu'un homme qui avoit de pareils talents, n'eût à bien plus forte raiſon tous ceux qu'il faut pour être un bon Général, ou un excellent Miniſtre. Pour prouver à quel point il en étoit perſuadé, il avoit élevé à la place de premier Viſir un de ces Courtiſans déſœuvrés, de ceux qui ne ſachant à quoi employer leur temps, le paſſent à ennuyer les Rois de leur figure. Celui-ci, qui avoit été long-temps confondu dans la foule, ſe trouva heureuſement pour lui un des premiers Découpeurs du Royaume, lorſqu'il plut à Schah-Baham de révérer la découpure; & ſans être, comme beaucoup d'autres, obligé de faire des brigues, il ne dût

qu'à la ſupériorité de ſes talents, l'honneur éclatant de découper auprès de ſon Maître, & la premiere place de l'Empire.

Entre toutes les femmes du Sultan, on diſtinguoit la Sultane Reine, qui, par ſon eſprit, faiſoit les délices de ceux qui, dans une Cour auſſi frivole, avoient encore le courage de penſer & de s'inſtruire. Elle ſeule y connoiſſoit & y ſoutenoit le mérite, & le Sultan lui-même oſoit rarement n'être point de ſon avis, quoiqu'elle n'approuvât ni ſes goûts ni ſes plaiſirs: il ſe contentoit, lorſqu'elle le railloit ſur ſes Singes & ſur ſes autres occupations, de lui dire qu'elle étoit cauſtique, défaut que les ſots ne manquent jamais de trouver aux gens d'eſprit.

Un jour Schah-Baham étant avec toute ſa Cour dans l'appartement de ſes femmes, où il regardoit découper avec une attention incroyable, & ne pouvant cependant vaincre l'ennui qui l'accabloit: Je ne m'étonne point, dit-il en bâillant, ſi je m'endors; nous ne diſons mot. Oh! je voudrois de la converſation, moi!

Eh! de quoi voulez-vous qu'on vous parle, demanda la Sultane? Que ſais-je, reprit-il, ſuis-je fait pour deviner cela? Ne ſuffit-il pas que je veuille qu'on me parle de quelque choſe, ſans que je ſois

encore obligé de dire ce que je voudrois qu'on me dît ? Savez-vous bien que vous n'avez pas à beaucoup près tant d'eſprit que vous vous en croyez ; que vous rêvez plus que vous ne parlez, & qu'à cela près de quelques bons mots, que les trois quarts du temps je n'entends ſeulement pas, je vous trouve on ne peut pas plus ſtérile ? Penſez-vous, par exemple, que ſi la Sultane Schéhérazade vivoit encore, & qu'elle fût ici, elle ne nous fît pas d'elle-même, & ſans en être priée par ma Tante Dinarzade, les plus beaux Contes du monde ? Mais vraiment, à propos d'elle, je penſe une choſe ! Quelque mémoire qu'elle eût, il eſt impoſſible qu'elle ait retenu tous les contes qu'elle avoit appris ; que quelqu'un ne ſache pas préciſément ceux qu'elle avoit oubliés ; qu'on n'en ait pas fait depuis elle, ou qu'actuellement même on n'en faſſe pas. Cela n'eſt pas douteux, Sire, dit le Viſir ; & je puis aſſurer Votre Majeſté, que non-ſeulement j'en ſais, mais que j'ai même le talent d'en faire de ſi bizarres, que ceux de feue Madame votre grand'mere n'ont rien qui les puiſſe ſurpaſſer.

Viſir, Viſir, dit le Sultan, c'eſt beaucoup dire ! ma grand'mere étoit une perſonne d'un rare mérite.

En effet, s'écria la Sultane, il en faut

beaucoup pour faire des Contes ! Ne diroit-on pas, à vous entendre, qu'un conte eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit humain ? Et cependant quoi de plus abſurde ? Qu'eſt-ce qu'un Ouvrage (s'il eſt vrai toutefois qu'un conte mérite de porter ce nom ;) qu'eſt-ce, dis-je, qu'un Ouvrage, où la vraiſemblance eſt toujours violée, & où les idées reçues ſont perpétuellement renverſées ; qui s'appuyant ſur un faux & frivole merveilleux, n'employe des moyens extraordinaires, & la toute-puiſſance de la Féerie, ne bouleverſe l'ordre de la nature & celui des éléments, que pour créer des objets ridicules, ſinguliérement imaginés, mais qui ſouvent n'ont rien qui rachete l'extravagance de leur création ? Trop heureux encore, ſi ces miſérables fables ne gâtoient que l'eſprit, & n'alloient point, par des peintures trop vives, & qui bleſſent la pudeur, porter juſques au cœur des impreſſions dangereuſes ?

Propos de Caillette, dit gravement le Sultan, grands mots qui ne ſignifient rien ! ce que vous venez de dire, a d'abord l'air d'être beau ; il ſaiſit, il faut l'avouer ; mais avec le ſecours de la réflexion, il eſt impoſſible que.... Au fond, il ne s'agit ici que de ſavoir ſi vous avez raiſon ; & comme je voulois vous le dire, & que je

viens de le prouver, c'eſt ce que je ne crois pas : car ce n'eſt pas pour faire le bel eſprit, aſſurément ; mais puiſqu'un Conte m'a toujours amuſé, il eſt clair qu'il faut qu'un conte ne ſoit pas une choſe frivole. Ce ne ſera certainement pas à moi qu'on fera croire qu'un Sultan peut être une bête d'ailleurs, c'eſt-à-dire par parentheſe, il eſt tout auſſi clair qu'une choſe merveilleuſe, j'entends par-là une de ces choſes.... que je dirois bien, ſi c'étoit de cela qu'il fût queſtion.... mais parlons de bonne foi ; que nous importe, après tout ? Je ſoutiens, moi, que j'aime les Contes, & qu'au ſurplus je ne les trouve plaiſants que quand ils ſont, ce qu'on appelle entre gens ſenſés, un peu gaillards. Cela y jette un intérêt d'une vivacité.... ſi vive ! au reſte, j'entends, je comprends bien : c'eſt comme ſi vous me diſiez que vous ſavez des Contes, & que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je penſois que pour rendre les jours moins longs, il faudroit que chacun de nous racontât des hiſtoires ; quand je dis des hiſtoires, je m'entends bien ! Je veux des événements ſinguliers, des Fées, des Taliſmans ; car ne vous y trompez pas, au moins, il n'y a que cela de vrai. Eh bien ! nous convenons donc tous de faire des Contes ? Mahomet veuille m'af-

ſiſter ! mais je ne doute pas que même ſans ſon ſecours, je n'en faſſe de meilleurs que qui que ce ſoit ; & la raiſon de cela, c'eſt que je ſors d'une maiſon où l'on n'ignore pas que l'on en ſait faire, & ſans vanité, d'aſſez bons.

Au reſte, comme je ſuis ſans partialité quelconque, je déclare que l'on parlera chacun à ſon tour ; que ce ſera le ſort qui décidera les places, & non ma volonté ; que j'entends que tout le monde ait la liberté de me faire des Contes ; & chaque jour on parlera une demi-heure, plus ou moins, ſelon qu'il me conviendra.

En achevant ces paroles, il fit tirer au ſort toute ſa Cour : malgré les vœux du Viſir, il tomba ſur un jeune Courtiſan, qui, après en avoir reçu la permiſſion du Sultan, commença ainſi.

LE SOPHA,

CONTE MORAL.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le moins ennuyeux du Livre.

SIRE, votre Majeſté n'ignore pas que, quoique je ſois ſon ſujet, je ne ſuis pas la même Loi qu'elle, & que je ne reconnois pour Dieu que Brama.

Quand je le ſaurois, dit le Sultan, qu'eſt-ce que cela feroit à votre conte ? Au reſte, ce ſont vos affaires :

tant pis pour vous ſi vous croyez à Brama ; il vaudroit mieux cent fois que vous fuſſiez Mahométan. Je vous le dis en ami ; n'allez pas croire au moins que ce ſoit pour faire le Docteur : car au fond, cela ne m'importe guere. Après.

Nous autres ſectateurs de Brama, nous croyons la métempſycoſe, continua Amanzéi, (c'eſt le nom du Conteur) ; c'eſt-à-dire, pour ne point embarraſſer mal-à-propos votre Majeſté, que nous croyons qu'au ſortir d'un corps, notre ame paſſe dans un autre, & ainſi ſucceſſivement, tant qu'il plaît à Brama, ou que notre ame ſoit devenue aſſez pure pour être miſe au nombre de celles qu'enfin il juge dignes d'être éternellement heureuſes.

Quoique le Dogme de la métempſycoſe ſoit parmi nous généralement établi, nous n'avons pas tous les mêmes raiſons pour le croire certain ; puiſqu'il y a fort peu de gens à qui il ſoit accordé de ſe ſouvenir des différentes tranſmigration de leur ame. Il arrive ordinairement qu'au ſortir du corps où une ame étoit empriſonnée, elle entre dans un autre, ſans conſerver aucune idée, ſoit des connoiſſances qu'elle avoit

acquiſes, ſoit des choſes auxquelles elle a eu part.

Ainſi, nos fautes ſont perpétuellement perdues pour nous, & nous recommençons une nouvelle carriere avec une ame auſſi neuve, & auſſi ſuſceptible d'erreurs & de vices, que lorſque Brama la tira, pour la premiere fois, de cet immenſe tourbillon de feu, dont, en attendant ſa deſtination, elle fait partie.

Beaucoup d'entre nous ſe plaignent de cette diſpoſition de Brama, & je doute qu'ils ayent raiſon. Nos ames deſtinées pendant une longue ſuite de ſiecles, à paſſer de corps en corps, ſeroient preſque toujours malheureuſes, ſi elles ſe ſouvenoient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui, après avoir animé le corps d'un Roi, ſe trouve dans celui d'un reptile, ou dans le corps d'un de ces mortels obſcurs que la grandeur de leur miſere rend plus à plaindre encore que les animaux les plus vils, ne ſoutiendroit pas, ſans déſeſpoir, ſa nouvelle condition.

J'avoue qu'un homme qui ſe voit dans le ſein des richeſſes, ou élevé au rang ſuprême, s'il ſe ſouvenoit de n'avoir été qu'un inſecte, pourroit abuſer moins de l'état heureux ou brillant, où la bonté

de Brama l'a mis. A conſidérer cependant l'orgueil, la dureté, l'inſolence de ces gens nés dans la baſſeſſe, & élevés par la fortune, on peut croire, à la promptitude avec laquelle ils perdent le ſouvenir de leur premier état, que d'un corps à un autre, leur humiliation ſe déroberoit plus rapidement encore à leurs yeux, & n'influeroit en rien ſur leur conduite.

L'ame, d'ailleurs, ſe trouveroit néceſſairement ſurchargée d'un grand nombre d'idées qui lui reſteroient de ſes vies précédentes; & plus affectée peut-être de ce qu'elle auroit été, que de ce qu'elle ſeroit, négligeroit les devoirs que le corps qu'elle occupe lui preſcrit, & troubleroit enfin l'ordre de l'Univers, au-lieu d'y contribuer.

Mon cher ami, dit alors le Sultan, Mahomet me pardonne, ſi ce n'eſt pas de la morale que ce que vous venez de me dire. Sire, répondit Amanzéi, ce ſont des réflexions préliminaires, qui, je crois, ne ſont pas inutiles. Fort inutiles, c'eſt moi qui le dis, repliqua Schah-Baham. C'eſt que tel que vous me voyez, je n'aime pas la Morale, & que vous m'obligerez beaucoup de la laiſſer-là.

J'exécuterai vos ordres, répondit Amanzéi : il me reſte cependant à dire à Votre Majeſté, que Brama permet quelquefois que nous nous ſouvenions de ce que nous avons été, ſur-tout quand il nous a infligé quelque peine ſinguliere; & ce qui le prouve, c'eſt que je me ſouviens parfaitement d'avoir été Sopha.

Un Sopha! s'écria le Sultan; allons, cela ne ſe peut pas. Me prenez-vous pour un Autruche, de me faire de ces contes-là? J'ai envie de vous faire un peu brûler, pour vous apprendre à me dire, & affirmativement, de pareilles balivernes.

Votre clémente Majeſté a de l'humeur aujourd'hui, dit la Sultane : il eſt dans ſon auguſte caractere de ne douter de rien, & elle ne veut pas croire qu'un homme ait pu être Sopha! Cela n'eſt pas relatif à ſes idées ordinaires.

Croyez-vous, repliqua le Sultan, terraſſé par l'objection? Il me ſemble pourtant que je n'ai pas tort. Ce n'eſt pas cependant que je ne puſſe... Mais, parbleu, j'ai raiſon. Je ne ſaurois, en conſcience, croire ce que dit Amanzéi: eſt-ce donc pour rien que je ſuis Muſulman?

A merveille, répondit la Sultane : hé bien ! écoutez, Amanzéi, & ne le croyez pas. Ah, oui, reprit le Sultan ; ce ne ſera point parce que la choſe eſt incroyable, qu'il faudra que je ne la croye pas, mais parce que, fût-elle vraie, je ne dois pas le croire. Je comprends bien, cela fait une différence. Vous avez donc été Sopha, mon enfant ? Cela fait une terrible aventure ! Hé, dites-moi, étiez-vous brodé ?

Oui, Sire, répondit Amanzéi ; le premier Sopha dans lequel mon ame entra, étoit couleur de roſe, brodé d'argent. Tant mieux, dit le Sultan, vous deviez être un aſſez beau meuble. Enfin, pourquoi votre Brama vous fit-il Sopha plutôt qu'autre choſe ? quel étoit le fin de cette plaiſanterie ? Sopha ! Cela me paſſe.

C'étoit, répondit, Amanzéi, pour punir mon ame de ſes déréglements. Dans quelque corps qu'il l'eût miſe, il n'avoit pas eu lieu d'en être content ; &, ſans doute, il crut m'humilier plus en me faiſant Sopha, qu'en me faiſant reptile.

Je me ſouviens qu'au ſortir du corps d'une femme, mon ame entra dans celui d'un jeune homme. Comme il étoit mi-

naudier, coquet, tracaſſier, médiſant, grand connoiſſeur en bagatelles, uniquement occupé de ſes habits, de ſa toilette, & de mille autres petits riens, à peine s'apperçut-elle qu'elle eût changé de demeure.

Je voudrois bien, interrompit Schah-Baham, ſavoir un peu ce que vous faiſiez pendant que vous étiez femme; cela doit faire un détail fort curieux. J'ai toujours cru que les femmes avoient de ſingulieres idées. Je ne ſais ſi je me fais bien entendre, mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'elles penſent.

Peut-être, répondit Amanzéi, ſerions-nous plus éclairés là-deſſus, ſi nous leur croyions moins de fineſſe. Il me ſemble que lorſque j'étois femme, je me moquois beaucoup de ceux qui m'attribuoient des idées réfléchies, pendant que le moment ſeul me les faiſoit naître; qui cherchoient des raiſons où je n'avois pris de loix que du caprice, & qui, pour vouloir trop m'approfondir, ne me pénétroient jamais. J'étois vraie, dans le temps que je paſſois pour fauſſe : on me croyoit coquette, dans l'inſtant que j'étois tendre; j'étois ſenſible, l'on imaginoit que j'étois indiffé-

rente. On me donnoit preſque toujours un caractere qui n'étoit pas le mien, ou qui venoit de ceſſer de l'être. Les gens intéreſſés à me connoître le plus, avec qui je diſſimulois moins, à qui même, emportée par mon indiſcrétion naturelle, ou par la violence de mes mouvements, je découvrois les ſecrets les plus cachés de ma vie, ou les ſentiments les plus vrais de mon cœur, n'étoient pas ceux qui me croyoient le plus, ou qui me ſaiſiſſoient le mieux; ils ne vouloient juger de moi que ſuivant le plan qu'ils s'en étoient fait, s'y trompoient ſans ceſſe, & croyoient m'avoir bien connue quand ils m'avoient définie à leur gré.

Oh! je le ſavois, dit le Sultan: on ne connoît jamais bien les femmes; &, comme vous dites, il y a long-temps, pour moi, que j'y ai renoncé: mais laiſſons-là cette matiere, elle aiguiſe trop l'eſprit, & elle eſt cauſe que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avois que faire, & que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandois. Il me ſemble que je voulois ſavoir ce que vous faiſiez pendant que vous étiez femme.

Il ne m'eſt reſté de ce que je faiſois

alors, qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzéi. Ce dont je me ſouviens le plus, c'eſt que j'étois galante dans ma jeuneſſe; que je ne ſavois ni haïr, ni aimer; que née ſans caractere, j'étois tour-à-tour ce qu'on vouloit que je fuſſe, ou ce que mes intérêts & mes plaiſirs me forçoient d'être; qu'après une vie fort dérangée, je finis par me faire hypocrite; & qu'enfin je mourus en m'occupant, malgré mon air prude, de ce qui, dans le cours de ma vie, m'avoit amuſé le plus.

Ce fut apparemment du goût que j'avois eu pour les Sopha, que Brama prit l'idée d'enfermer mon ame dans un meuble de cette eſpece. Il voulut qu'elle conſervât dans cette priſon toutes ſes facultés, moins, ſans doute, pour adoucir l'horreur de mon ſort, que pour me la faire mieux ſentir. Il ajouta que mon ame ne commenceroit une nouvelle carriere, que quand deux perſonnes ſe donneroient mutuellement, & ſur moi, leurs prémices.

Voilà, s'écria le Sultan, bien du galimathias, pour dire que... N'allez-vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela, demanda la Sultane? Pourquoi pas, reprit-il? j'aime aſſez les cho-

ſes claires. Cependant ſi vous n'êtes pas de mon avis, je conſens qu'Amanzéi ſoit auſſi obſcur qu'il le voudra. Graces au Prophete! il ne le ſera jamais pour moi.

Il me reſtoit aſſez d'idées, & de ce que j'avois fait, & de ce que j'avois vu, continua Amanzéi, pour ſentir que la condition à laquelle Brama vouloit bien m'accorder une nouvelle vie, me retenoit pour long-temps dans le meuble qu'il m'avoit choiſi pour priſon; mais la permiſſion qu'il me donna de me tranſporter quand je le voudrois de Sopha en Sopha, calma un peu ma douleur. Cette liberté mettoit dans ma vie une variété qui devoit me la rendre moins ennuyeuſe: d'ailleurs, mon ame étoit auſſi ſenſible aux ridicules d'autrui que lorſqu'elle animoit une femme; & le plaiſir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus ſecrets, & d'être en tiers dans les choſes que l'on croiroit les plus cachées, la dédommagea de ſon ſupplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon arrêt, il tranſporta lui-même mon ame dans un Sopha que l'Ouvrier alloit livrer à une femme de qualité, qui paſſoit pour être extrêmement ſage: mais s'il

eſt vrai qu'il y ait peu de Héros pour les gens qui les voyent de près, je puis dire auſſi qu'il y a pour leur Sopha bien peu de femmes vertueuſes.

CHAPITRE II.

Qui ne plaira pas à tout le monde.

UN Sopha ne fut jamais un meuble d'anti-chambre, & l'on me plaça, chez la Dame à qui j'allois appartenir, dans un cabinet ſéparé du reſte de ſon Palais, & où, diſoit-elle, elle n'alloit ſouvent que pour méditer ſur ſes devoirs, & ſe livrer à Brama avec moins de diſtraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire à la façon dont il étoit orné, qu'il ne ſervît jamais qu'à d'auſſi ſérieux exercices. Ce n'étoit pas qu'il fût ſomptueux, ni que rien y parût trop recherché; tout y ſembloit, au premier coup d'œil, plus noble que galant : mais à le conſidérer avec réflexion, on y trouvoit un luxe hypocrite, des meubles d'une certaine commodité, de ces choſes enfin que l'auſtérité n'invente pas, & dont elle n'eſt

pas accoutumée à ſe ſervir. Il me ſembla que j'étois moi-même d'une couleur bien gaye pour une femme qui affichoit tant d'éloignement pour la coquetterie.

Peu de temps après que je fus dans le cabinet, ma Maîtreſſe entra ; elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais ſans me louer trop ; & d'un air froid & diſtrait, elle renvoya l'Ouvrier. Auſſi-tôt qu'elle ſe vit ſeule, cette phyſionomie ſombre & ſévere s'ouvrit ; je vis un autre maintien, & d'autres yeux ; elle m'eſſaya avec un ſoin qui m'annonçoit qu'elle ne comptoit pas faire de moi un meuble de ſimple parade. Cet eſſai voluptueux, & l'air tendre & gai qu'elle avoit pris d'abord qu'elle s'étoit vue ſans témoins, ne m'ôtoient rien de la haute idée qu'on avoit d'elle dans Agra.

Je ſavois que ces ames que l'on croit ſi parfaites, ont toujours un vice favori, ſouvent combattu, mais preſque toujours triomphant ; qu'elles paroiſſent ſacrifier des plaiſirs qu'elle n'en goûtent quelquefois qu'avec plus de ſenſualité, & qu'enfin, elles font ſouvent conſiſter la vertu, moins dans la privation, que dans le repentir. Je con-

clus de cela, que Fatmé étoit pareſſeuſe, & je me ſerois alors reproché de porter mes idées plus loin.

La premiere choſe qu'elle fit après celle dont je viens de parler, fut d'ouvrir une armoire fort ſecretement pratiquée dans le mur, & cachée avec art à tous les yeux; elle en tira un livre. De cette armoire elle paſſa à une autre, où beaucoup de volumes étoient faſtueuſement étalés; elle y prit auſſi un livre, quelle jetta ſur moi avec un air de dédain & d'ennui, & revint avec celui qu'elle avoit choiſi d'abord, ſe plonger dans toute la molleſſe des couſſins dont j'étois couvert.

Dites-nous un peu, Amanzéi, interrompit le Sultan, étoit-elle jolie, votre femme raiſonnable?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, elle étoit belle, plus qu'elle ne le paroiſſoit. On ſentoit même qu'avec moins de modeſtie, & ces airs évaporés, qui inſpirent le mépris à la vérité, mais qui excitent les deſirs, elle auroit pu ne le céder à perſonne. Ses traits étoient beaux, mais ſans jeu, ſans vivacité, & n'exprimant que cet air vain & dédaigneux, ſans lequel les femmes de ce genre croiroient n'avoir pas une phyſionomie

vertueuſe. Tout en elle annonçoit d'abord l'abandonnement & le mépris de ſoi-même. Quoiqu'elle fût bien faite, elle ſe tenoit mal; & ſi elle marchoit noblement, c'eſt parce qu'une démarche lente & poſée convient à des perſonnes occupées des objets les plus ſérieux. La haine qu'elle témoignoit pour la parure, n'alloit pas juſques à cette négligence qui rend preſque toujours les vertueuſes dégoûtantes : ſes habits étoient ſimples, de couleur obſcure; mais dans leur modeſtie, on trouvoit de la nobleſſe & du choix : elle avoit même ſoin qu'ils ne puſſent rien dérober de l'élégance de ſa taille; & ſous l'attirail de l'auſtérité, il étoit aiſé de remarquer qu'elle aimoit la propreté la plus recherchée & la plus ſenſuelle.

Le livre qu'elle avoit pris le dernier, ne me parut pas être celui qui l'intéreſſoit le plus. C'étoit pourtant un gros recueil de Réflexions, compoſées par un Bramine. Soit qu'elle crût avoir aſſez de celles qu'elle faiſoit elle-même, ou que celles-là ne portaſſent pas ſur des objets qui lui pluſſent, elle ne daigna pas en lire deux, & quitta bentôt ce livre, pour prendre celui qu'elle avoit tiré de l'armoire ſecrete, & qui étoit un Roman

Roman dont les ſituations étoient tendres, & les images vives. Cette lecture me paroiſſoit ſi peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvois revenir de ma ſurpriſe. Sans doute, dis-je, en moi-même, elle veut s'éprouver, & ſavoir juſques à quel point ſon ame eſt affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celles des autres.

Sans deviner alors le motif qui la faiſoit agir d'une façon ſi contraire aux principes que je lui croyois, je ne lui en ſuppoſai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animoit; ſes yeux devinrent plus vifs : elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnoit, que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avoit plongée, elle alloit le reprendre, lorſqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma à tout événement de l'ouvrage du Bramine: ſans doute elle le croyoit meilleur à montrer qu'à lire.

Un homme entra, mais d'un air ſi reſpectueux, que, malgré la nobleſſe de ſa phyſionomie, & la richeſſe de ſes vêtements, je le pris d'abord pour un des eſclaves de Fatmé. Elle le reçut

avec tant d'aigreur, lui parla ſi durement, parut ſi choquée de ſa préſence, ſi ennuyée de ſes diſcours, que je commençai à croire que cet homme ſi maltraité, ne pouvoit être que ſon mari. Je ne me trompois pas. Elle rejetta long-temps, & avec aigreur, les inſtantes prieres qu'il lui fit de le laiſſer auprès d'elle, & n'y conſentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendoit qu'il commettoit ſans ceſſe. Ce mari, le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçut cette impatiente correction, avec une douceur dont je m'indignois pour lui. L'opinion qu'il avoit de la vertu de Fatmé, n'étoit pas la ſeule choſe qui le rendît ſi docile: Fatmé étoit belle; & quoiqu'elle parût ſe ſoucier peu d'inſpirer des deſirs, elle en inſpiroit pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulût paroître aux yeux de ſon mari, elle éveilla ſa tendreſſe. L'amant le plus timide, & qui parleroit d'amour pour la premiere fois à la femme du monde qu'il craindroit le plus, ſeroit mille fois moins embarraſſé que ce mari ne le fut pour dire à ſa femme l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur lui. Il la preſſa tendrement & reſpectueuſement de répon-

lre à ſon ardeur; elle s'en défendit long-temps de mauvaiſe grace, & céda enfin comme elle s'étoit défendue.

Avec quelque opiniâtreté qu'elle lui refuſât tout ce qui auroit pu lui faire penſer qu'elle n'avoit pas, pour ce qu'il exigeoit d'elle, la plus forte répugnance, je crus m'appercevoir qu'elle étoit moins inſenſible qu'elle ne vouloit paroître. Ses yeux s'animerent; elle prit un air plus attentif, elle ſoupira, &, quoiqu'avec nonchalance, elle devint moins oiſive. Ce n'étoit cependant pas ſon mari qu'elle aimoit. Je ne ſais quelles étoient alors les idées de Fatmé; mais, ſoit que la reconnoiſſance la rendît plus douce, ſoit qu'elle voulût engager ſon mari à de nouvelles attentions, des propos aſſez tendres, quoique graves & meſurés, ſuccéderent à ce ton dur & grondeur dont elle s'étoit armée en le voyant. Il eſt apparent qu'il n'en découvrit pas le motif, ou qu'il n'en étoit pas touché; & il ne l'eſt pas moins que ſa froideur ou ſa diſtraction déplurent à Fatmé. Inſenſiblement elle engagea une querelle; elle vit dans un inſtant à ſon mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avoit-il pas! quelle débauche! quelle

diſſipation ! quelle vie ! Elle l'accabla enfin de tant d'injures, que, malgré toute ſa patience, il ſut obligé de la quitter. Fatmé ſe fâcha de ſon départ ; le trouble de ſes yeux, moins obſcur pour moi qu'il ne l'avoit été pour ce mari, m'apprit que ce n'étoit point par ſon abſence qu'elle auroit voulu être calmée, avant même que quelques mots aſſez ſinguliers qu'elle prononça quand elle ſe vit ſeule, m'euſſent abſolument mis au fait de ce qu'elle penſoit là-deſſus.

Que cette femme, l'exemple & la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haïſſoient toutes, & que toutes vouloient cependant imiter, devant qui la moins contrainte ſur ſes paſſions, ſe croyoit obligée au moins d'être hypocrite, que cette femme auroit raſſuré de gens, s'ils avoient pu, comme moi, la voir dans la ſolitude & la liberté du cabinet !

Oui-dà, dit le Sultan, eſt-ce que c'étoit une femme, qui, dans le fond..... comme il y en a qui ſont ſemblant..... C'eſt que cela arrive, au moins ? Il ne faut pas du tout croire que ce ſoit une choſe ſi peu ordinaire, que celle que je veux dire. Vous m'entendez bien, je penſe ?

A la façon dont Sa Majeſté s'expli-

que, reprit Amanzéi, il n'eſt pas bien difficile de deviner ce qu'elle deſire ; & ſans vouloir me vanter de trop de fineſſe, j'oſe croire que je l'ai pénétrée.

Oui, dit le Sultan ; en riant ; eh bien, voyons un peu, qu'eſt-ce que je penſois ?

Que Fatmé n'étoit rien moins que ce qu'elle vouloit paroître, répondit Amanzéi. C'eſt cela, ou je meure, interrompit le Sultan ; continuez, vous avez réellement bien de l'eſprit.

Fatmé, en apparence, fuyoit les plaiſirs, continua Amanzéi, & ce n'étoit que pour s'y livrer avec plus de ſûreté. Elle n'étoit pas du nombre de ces femmes imprudentes, qui ayant donné leur jeuneſſe à l'éclat, à la diſſipation, aux jeunes gens que le caprice met à la mode, quittent dans un âge plus avancé le fard & la parure, &, après avoir été long-temps la honte & le mépris de leur ſiecle, veulent en devenir l'exemple & l'ornement ; plus mépriſables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas, qu'elles ne l'étoient par l'audace avec laquelle elles affichoient leurs vices. Non, Fatmé avoit été plus prudente. Aſſez heureuſe pour être née avec cette fauſſeté qu'inſpirent aux femmes, la

néceſſité de ſe déguiſer, & le deſir de ſe faire eſtimer, (deſir qui n'eſt pas toujours le premier qu'elles conçoivent) elle avoit ſenti de bonne heure qu'il eſt impoſſible de ſe dérober aux plaiſirs, ſans vivre dans les plus cruels ennuis, & qu'une femme ne peut cependant s'y livrer ouvertement, ſans s'expoſer à une honte & à des dangers qui les rendent toujours amers. Dévouée à l'impoſture dès ſa plus tendre jeuneſſe, elle avoit moins ſongé à corriger les penchants vicieux de ſon cœur, qu'à les voiler ſous l'apparence de la plus auſtere vertu. Son ame, naturellement..... dirai-je, voluptueuſe? non, ce n'étoit pas le caractere de Fatmé; ſon ame étoit portée aux plaiſirs: peu délicate, mais ſenſuelle, elle ſe livroit au vice, & ne connoiſſoit point l'amour. Elle n'avoit pas encore 20 ans; il y en avoit cinq qu'elle étoit mariée, & plus de huit qu'elle avoit prévenu le mariage. Ce qui ſéduit ordinairement les femmes, ne prenoit rien ſur elle: une figure aimable, beaucoup d'eſprit, lui inſpiroient peut-être des deſirs; mais elle n'y cédoit pas. Les objets de ſes paſſions étoient choiſis parmi des gens non ſuſpects, engagés par leur

genre de vie à taire leurs plaiſirs, ou entre ceux que la baſſeſſe de leur état dérobe aux ſoupçons du public, que la libéralité ſéduit, que la crainte retient dans le ſilence, & qui, dévoués en apparence aux plus vils emplois, quelquefois n'en paroiſſent pas moins propres aux plus doux myſteres de l'amour. Fatmé, au reſte, méchante, colere, orgueilleuſe, s'abandonnoit ſans danger à ſon caractere; il n'y avoit même pas un défaut qu'elle n'eût fait ſervir avec ſuccès à ſa réputation. Haute, impérieuſe, dure, cruelle, ſans égards, ſans foi, ſans amitié, le zele pour Brama, le chagrin que lui cauſoient les déréglements des autres, & le deſir de les ramener à eux-mêmes, couvroient & honoroient ſes vices. C'étoit toujours à ſi bonne fin qu'elle nuiſoit! Elle étoit ſi ſaintement vindicative! Son ame étoit ſi pure! quel moyen de ſoupçonner un cœur ſi droit, ſi ſincere, d'être conduit dans ſes haines, par quelque motif qui lui pût être perſonnel?

CHAPITRE III.

Qui contient des faits peu vraiſemblables.

APRÈS le départ de ſon mari, Fatmé alloit reprendre ſa lecture, lorſqu'un vieux Bramine, ſuivi de deux vieilles femmes, dont il ſe diſoit conſolateur, & dont il étoit le tyran, entra. Fatmé ſe leva, & les reçut d'un air ſi modeſte, ſi recueilli, qu'il étoit impoſſible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux Bramine l'empêchât de ſe proſterner devant lui; mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit ſi bien le cas qu'il faiſoit de lui-même, il paroiſſoit ſi content de ce qu'elle faiſoit pour lui, ſi perſuadé même qu'il méritoit encore plus, qu'il me fut impoſſible de ne pas rire en moi-même de la ſotte vanité de ce ridicule perſonnage.

Il étoit bien difficile qu'entre des perſonnes d'un ſi rare mérite, la converſation ne fût pas aux dépens d'autrui. Ce n'eſt point que les gens qui vivent dans la diſſipation, ne médiſent ſouvent; mais plus occupés des ridicules que des

vices, la médiſance n'eſt pour eux qu'un amuſement, & ils ne ſont point aſſez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuiſent quelquefois, mais ils n'ont pas toujours l'intention de nuire ; ou du moins leur légéreté & le goût des plaiſirs ne leur permettent, ni de la conſerver long-temps, ni de ſonger à la mettre à profit. Cette façon aigre & peſante de parler mal des autres, & qu'on trouve ſi néceſſaire pour les corriger, qui, ſans cette vue même, paroîtroit ſi condamnable, leur eſt inconnue ; ils.... Aurez-vous bientôt fait, interrompit le Sultan en colère? Ne voilà-t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore ſur le tapis? Mais, Sire, répondit Amanzéi, il y a des occaſions où elles ſont indiſpenſables. Et moi, je prétends, répliqua le Sultan, que cela n'eſt pas vrai ; & quand cela ſeroit.... En un mot, puiſque c'eſt à moi qu'on fait des contes, j'entends qu'on les faſſe à ma fantaiſie. Divertiſſez-moi ; & trêve, s'il vous plaît, de toutes ces morales qui ne finiſſent point, & me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur ; mais, parbleu, j'y mettrai bon ordre, & je jure, foi de Sultan, que je tuerai le premier qui oſe-

ra me faire une réflexion. Nous verrons à préſent comment vous vous en tirerez.

En me préſervant des réflexions, répondit Amanzéi, puiſqu'elles n'ont pas le bonheur de plaire à Votre Majeſté. Fort bien celà, dit le Sultan : allez.

Jamais on n'eſt ſenſible au plaiſir de dire mal des autres, qu'on ne le ſoit auſſi à celui de parler bien de ſoi-même. Fatmé & les perſonnes qui étoient chez elle, avoient trop de raiſon de s'eſtimer beaucoup, pour ne pas mépriſer tous ceux qui ne leur reſſembloient pas. En attendant qu'on apprêtât ce qui leur étoit néceſſaire pour jouer, elles commencerent une converſation qui ne démentit point leur caractere. Le vieux Bramine cependant, dit du bien d'une femme que Fatmé connoiſſoit, & l'éloge lui déplut. Entre toutes les choſes contre leſquelles elle ſe déchaînoit, l'amour étoit ce qui lui paroiſſoit le plus digne de blâme. Qu'une femme aimât, eût-elle d'ailleurs les qualités les plus eſtimables, rien ne pouvoit la ſauver de la haine de Fatmé ; mais qu'elle eût les vices les plus déshonorants & les plus odieux, & qu'on ne pût pas nommer ſon amant, c'étoit pour elle une

perſonne reſpectable, & dont on ne pouvoit aſſez révérer la vertu.

La femme que le Bramine louoit, étoit malheureuſement pour elle dans le cas où l'on méritoit l'indignation de Fatmé. Une femme perdue, dit-elle d'un ton aigre, peut-elle mériter vos éloges? Le Bramine ſe défendit ſur ce qu'il ignoroit qu'elle eût des mœurs ſi condamnables, & Fatmé l'inſtruiſit charitablement des raiſons qui la lui faiſoient mépriſer.

Je ne doute pas, Fatmé, lui dit alors une des femmes qui étoient chez elle, que généreuſe, & portée au bien comme vous l'êtes, vous ne ſoyez infiniment ſenſible à ce que je vais vous apprendre. Nahami, cette Nahami dont nous avons enſemble tant déploré la perte, Nahami, laſſée de ſes erreurs, vient tout d'un coup de quitter le monde; elle ne met plus de rouge. Hélas! s'écria Fatmé, qu'elle eſt louable, ſi ce retour eſt ſincere! Mais, Madame, vous êtes bonne, & les perſonnes de votre caractere ſont facilement trompées; je le ſens par moi-même: quand on eſt né avec cette droiture de cœur, cette candeur que vous avez, on n'imagine pas que quelqu'un ſoit aſſez malheureux pour ne les avoir point. Après tout, c'eſt un beau défaut

que de juger trop bien des autres. Mais, pour revenir à Nahami, je ne ſaurois m'empêcher de craindre que, dans le fond de l'ame, toute entiere au monde, elle n'en ait pas abjuré ſincérement les erreurs. On quitte le rouge plus aiſément que les vices; & ſouvent on prend un air plus réſervé, plus modeſte, moins pour commencer à entrer dans la vertu, que pour en impoſer au monde ſur des déréglements auxquels on eſt encore attaché.

Mon cher ami, dit Schah-Baham en bâillant, cette converſation m'eſt mortelle; pour l'amour de moi, ne l'achevez pas. Ces gens-là m'excedent à un point que je ne puis dire. En conſcience, cela ne vous ennuye-t-il pas vous même? En grace, faites qu'ils s'en aillent. Très-volontiers, Sire, répondit Amanzéi. Après avoir pouſſé ſur Nahami la converſation auſſi loin qu'elle put aller, on revint aux médiſances générales, & j'appris, en moins d'un moment, toutes les aventures d'Agra. Enſuite on ſe loua, on ſe mit triſtement au jeu, on le continua avec toute l'aigreur & toute l'avarice poſſible, & l'on ſortit.

J'étois ſur les épines, dit le Sultan; vous venez de m'obliger conſidérable-

ment. Me donnez-vous parole qu'ils ne rentreront pas, ces gens-là? Qui, Sire, répondit Amanzéi. Eh bien, reprit le Sultan, pour vous prouver que je sais récompenser les services qu'on me rend, je vous fais Emir; d'ailleurs, c'est que vous brodez bien, vous travaillez avec ardeur, je crois que vous sortirez bien de votre conte: enfin.... Tout cela me fait plaisir; & puis il faut encourager le mérite.

Le nouvel Émir, après avoir rendu graces au Sultan, poursuivit ainsi. Malgré l'air affable de Fatmé, je crus m'apercevoir que la visite de ces trois personnes avoit fait sur elle le même effet que sur Votre Majesté, & que, si elle en eût été la maîtresse, elle auroit employé sa journée à d'autres amusements qu'à ceux qu'elles lui avoient procurés.

Aussi-tôt qu'elles furent sorties, Fatmé se mit à rêver profondément, mais sans tristesse: ses yeux s'attendrirent, ils errerent languissamment dans le cabinet; il sembloit qu'elle desirât vivement quelque chose qu'elle n'avoit pas, ou dont elle craignoit de jouir. Enfin, elle appella.

A sa voix, un jeune esclave d'une figure plus fraîche qu'agréable, se présenta. Fatmé le fixant avec des yeux où

régnoit l'amour & le deſir, parut cependant irréſolue & craintive. Ferme la porte, Dahis, lui dit-elle enfin; viens, nous ſommes ſeuls; tu peux ſans danger te ſouvenir que je t'aime, & me prouver ta tendreſſe.

Dahis, à cet ordre, quittant l'air reſpectueux d'un eſclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif & ardent, dévoré de deſirs, ne connoiſſant point l'art de les ſatisfaire par degrés, ignorant la galanterie, ne ſentant point de certaines choſes, ne détaillant rien, mais s'occupant eſſentiellement de tout. Ce n'étoit pas un amant; & pour Fatmé, qui ne cherchoit pas l'amuſement, c'étoit quelque choſe de plus néceſſaire. Dahis louoit groſſiérement; mais le peu de fineſſe de ſes éloges ne déplaiſoit pas à Fatmé, qui, pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle inſpiroit des deſirs, croyoit toujours être louée aſſez bien.

Fatmé ſe dédommagea avec Dahis de la réſerve avec laquelle elle s'étoit forcée avec ſon mari. Moins fidelle aux ſéveres loix de la décence, ſes yeux brillerent du feu le plus vif; elle prodigua à Dahis les noms les plus tendres,

& les plus ardentes careſſes ; loin de lui rien dérober de tout ce qu'elle ſentoit, elle ſe livroit à tout ſon trouble. Plus tranquille, elle faiſoit remarquer à Dahis toutes les beautés qu'elle lui abandonnoit, & le forçoit même à lui demander de nouvelles preuves de ſa complaiſance, & que de lui-même il n'auroit pas deſirées.

Dahis cependant paroiſſoit peu touché ; ſes yeux s'arrêtoient ſtupidement ſur les objets que la facile Fatmé lui préſentoit; c'étoit machinalement qu'ils faiſoient impreſſion ſur lui, ſon ame groſſiere ne ſentoit rien, le plaiſir ne pénétroit même pas juſqu'à elle : pourtant Fatmé étoit contente. Le ſilence de Dahis & ſa ſtupidité ne choquoient point ſon amour-propre, & elle avoit de trop bonnes raiſons, pour croire qu'il étoit ſenſible à ſes charmes, pour ne pas préférer ſon air indifférent aux éloges les plus outrés, & aux plus fougueux tranſports d'un Petit-Maître.

Fatmé, en s'abandonnant aux deſirs de Dahis, annonçoit aſſez qu'elle avoit auſſi peu de délicateſſe que de vertu, & n'exigeoit pas de lui cette vivacité dans les tranſports, ces tendres riens que la fineſſe de l'ame & la politeſſe des ma-

nieres rend ſupérieurs aux plaiſirs, ou qui, pour mieux dire, les font eux-mêmes.

Dahis ſortit enfin après avoir bâillé plus d'une fois. Il étoit du nombre de ces perſonnes malheureuſes, qui ne penſant jamais rien, n'ont jamais auſſi rien à dire, & qui ſont meilleures à occuper qu'à entendre.

Quelque idée que les amuſements de Fatmé m'euſſent donnée d'elle, j'avouerai qu'après la retraite de Dahis, je crus que ne lui reſtant plus rien ſur quoi elle pût méditer dans ce cabinet, elle en ſortiroit bientôt; je me trompois: c'étoit ſur ce genre de méditation, une femme infatigable. Il n'y avoit pas long-temps qu'elle étoit toute aux réflexions dont Dahis lui avoit fourni ſi ample matiere, lorſqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

Un Bramine ſérieux, mais jeune, frais, & avec une de ces phyſionomies dont l'air compoſé ne détruit pas la vivacité, entra dans le cabinet. Malgré ſon habit de Bramine, peu fait pour les graces, il étoit aiſé de remarquer qu'il étoit tourné de façon à donner des idées à plus d'une prude; auſſi étoit-il le Bramine d'Agra le plus recherché, le plus

consolant, & le plus employé. Il parloit si bien, disoit-on, c'étoit avec tant de douceur qu'il insinuoit dans les ames le goût de la vertu; le moyen sans lui de ne pas s'égarer! Voilà ce qu'en public on disoit de lui; on verra bientôt sur quoi en particulier on lui devoit des éloges, & si ceux qu'on lui donnoit le plus haut, étoient ceux qu'il méritoit le mieux.

Cet heureux Bramine s'approcha de Fatmé d'une air doucereux & empesé, plus fade que galant. Ce n'étoit pas qu'il ne cherchât des airs légers; mais il copioit mal ceux qu'il prenoit pour modeles, & le Bramine perçoit au travers du masque qu'il empruntoit.

Reine des cœurs, dit-il à Fatmé, en minaudant, vous êtes aujourd'hui plus belle que les êtres heureux destinés au service de Brama. Vous élevez mon ame à une extase qui a quelque chose de céleste, & que je voudrois bien vous voir partager. Fatmé, d'un air languissant, lui répondit sur le même ton; & le Bramine n'en changeant point, il s'établit entr'eux une conversation fort tendre, mais où l'amour parloit une langue bien étrangere, &, en apparence, bien peu faite pour lui. Sans leurs actions, je doute que j'eusse jamais compris leurs discours.

Fatmé, qui naturellement faiſoit aſſez peu de cas de l'éloquence, & qui, quoiqu'elle en dît, n'eſtimoit pas beaucoup celle du Bramine même, fut la premiere à s'ennuyer du ſentiment. Le Bramine à qui il ne plaiſoit pas plus qu'à elle, le quitta bientôt auſſi; & cette converſation ſi fade, ſi doucereuſe, finit comme celle de Dahis avoit commencé.

Il eſt vrai cependant que Fatmé, en faiſant les mêmes choſes, étoit plus ſoigneuſe des dehors. Elle vouloit, & paroître délicate, & que le Bramine pût croire qu'elle ne cédoit qu'à l'amour.

Le Bramine, qui, pour le caractere & la figure, reſſembloit aſſez à Dahis, ne lui fut inférieur en rien, & mérita tous les compliments que lui prodiguoit ſans ceſſe la complaiſante Fatmé. Après qu'ils eurent donné à leur tendreſſe ce qu'elle avoit exigé d'eux, ils tournerent la vertu en ridicule, s'entretinrent enſemble du plaiſir qu'il y a à tromper les autres, & ſe firent mutuellement des leçons d'hypocriſie. Ces deux odieuſes perſonnes ſe ſéparerent enfin; Fatmé alla déſeſpérer ſon mari, & faire parade de ſes mortifications.

Pendant que je fus chez elle, je ne lui connus point d'autres façons d'amuſer

ſes loiſirs, que celles que j'ai racontées à Votre toujours auguſte Majeſté.

Fatmé, toute prudente qu'elle étoit, s'oublioit quelquefois. Un jour que ſeule avec ſon Bramine, elle ſe livroit à ſes tranſports, ſon mari, que le haſard conduiſit à la porte du cabinet, entendit des ſoupirs, & de certains termes qui l'étonnerent. Les occupations publiques de Fatmé laiſſoient ſi peu imaginer ſes amuſements particuliers, que je doute que ſon mari devinât d'abord de qui partoient les ſoupirs & les étranges paroles qui venoient de frapper ſes oreilles.

Soit enfin qu'il crût reconnoître la voix de Fatmé, ſoit que la curioſité ſeule lui fît deſirer de s'éclaircir de cette aventure, il voulut entrer dans le cabinet. Malheureuſement pour Fatmé, la porte n'étoit pas bien fermée, & il l'enfonça d'un ſeul coup.

Le ſpectacle qui frappa ſes yeux, le ſurprit au point que ſa fureur demeurant ſuſpendue, il ſembla pendant quelques inſtants douter de ce qu'il voyoit, & ne ſavoit à quoi ſe déterminer. Perfides! s'écria-t-il enfin, recevez le châtiment dû à vos vices & à votre hypocriſie.

A ces mots, ſans écouter ni Fatmé ni le Bramine, qui s'étoient précipités à ſes pieds, il les fit expirer ſous ſes coups. Quelqu'affreux que fût ce ſpectacle, il ne me toucha pas. Ils avoient tous deux trop mérité la mort, pour qu'ils puſſent être plaints, & je fus charmé qu'une auſſi terrible cataſtrophe apprît à tout Agra, ce qu'avoient été deux perſonnes qu'on y avoit ſi long-temps regardées comme des modeles de vertu.

CHAPITRE IV.

Où l'on verra des choſes qu'il ſe pourroit bien qu'on n'eût pas prévues.

APRÈS la mort de Fatmé, mon ame prit ſon eſſor, & vola dans un Palais voiſin, où tout me parut à peu près réglé comme dans celui que j'abandonnois. Dans le fond pourtant, on y penſoit d'une façon bien différente.

Ce n'étoit pas que la Dame qui l'habitoit, entrât dans cet âge où les femmes un peu ſenſées, quand elle ne condamneroient pas la galanterie comme un vice, la regardent au moins comme un

ridicule. Elle étoit jeune & belle ; & l'on ne pouvoit pas dire qu'elle n'aimoit la vertu, que parce qu'elle n'étoit point faite pour l'amour. A ſon air ſimple & modeſte, au ſoin qu'elle prenoit de faire de bonnes actions & de les cacher, à la paix qui ſembloit régner dans ſon cœur, on devoit croire qu'elle étoit née ce qu'elle paroiſſoit. Sage ſans contrainte & ſans vanité, elle ne ſe faiſoit ni une peine, ni un mérite, de ſuivre ſes devoirs. Jamais je ne la vis un moment, ni triſte, ni grondeuſe ; ſa vertu étoit douce & paiſible ; elle ne s'en faiſoit pas un droit de tourmenter, ni de mépriſer les autres, & elle étoit, ſur cet article, beaucoup plus réſervée que ne le ſont ces femmes qui, ayant tout à ſe reprocher, ne trouvent cependant perſonne exempt de reproche. Son eſprit étoit naturellement gai, & elle ne cherchoit pas à en diminuer l'enjouement. Elle ne croyoit pas, ſans doute, comme beaucoup d'autres, qu'on n'eſt jamais plus reſpectable que lorſqu'on eſt fort ennuyeux. Elle ne médiſoit point, & n'en ſavoit pas moins amuſer. Perſuadée qu'elle avoit autant de foibleſſes que les autres, elle ſavoit pardonner à celles qu'elle leur décou-

vroit. Rien ne lui paroiſſoit vicieux ou criminel, que ce qui l'eſt effectivement. Elle ne ſe défendoit pas les choſes permiſes, pour ne ſe permettre, comme Fatmé, que celles qui ſont défendues. Sa maiſon étoit ſans faſte, mais tenue noblement. Tous les honnêtes gens d'Agra ſe faiſoient honneur d'y être admis, tous vouloient connoître une femme d'un auſſi rare caractere, tous la reſpectoient; & malgré ma perverſité naturelle, je me vis enfin forcé de penſer comme eux.

J'étois, lorſque j'entrai chez cette Dame, ſi rempli encore de la fauſſeté de Fatmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle ne fît les mêmes choſes, & je confondis, au premier coup d'œil, la femme vertueuſe avec l'hypocrite. Jamais je ne voyois entrer un eſclave, ou un Bramine, ſans croire qu'on me mettroit de la converſation, & je fus longtemps étonné d'y être toujours compté pour rien.

L'oiſiveté à laquelle on me condamnoit dans cette maiſon, m'ennuya enfin; & perſuadé que ce ſeroit en vain que j'attendrois qu'on m'y donnât matiere à obſervation, je quittai le Sopha de cette Dame, charmé d'être convain-

cu par moi-même qu'il y avoit des femmes vertueuſes, mais deſirant aſſez peu d'en retrouver de pareilles.

Mon ame, pour varier les ſpectacles que ſon état actuel pouvoit lui procurer, ne voulut pas, en quittant ce palais, rentrer dans un autre, & s'abattit dans une vilaine maiſon obſcure, petite, & telle, que je doutai d'abord s'il y auroit de quoi m'y donner retraite. Je pénétrai dans une chambre triſte, meublée au-deſſous du médiocre, & dans laquelle pourtant je fus aſſez heureux pour rencontrer un Sopha, qui, terni, délabré, témoignoit aſſez que c'étoit à ſes dépens qu'on avoit acquis les autres meubles qui l'accompagnoient. Ce fut, avant que je fuſſe chez qui j'étois, la premiere idée qui me vint; & quand je l'appris, je ne changeai pas d'opinion.

Cette chambre, en effet, ſervoit de retraite à une fille aſſez jolie, & qui, par ſa naiſſance & par elle-même, étant ce qu'on appelle mauvaiſe compagnie, voyoit cependant quelquefois les gens qui, dit-on, compoſent la bonne. C'étoit une jeune Danſeuſe, qui venoit d'être reçue parmi celles de l'Empereur, & dont la fortune & la réputa-

tion n'étoient pas encore faites, quoiqu'elle connût particuliérement preſque tous les jeunes Seigneurs d'Agra, qu'elle les comblât de ſes bontés, & qu'ils l'aſſuraſſent de leur protection. Je doute même, quelque choſe qu'ils lui promiſſent, que, ſans un Intendant des domaines de l'Empereur, qui prit du goût pour elle, ſa fortune eût ſi-tôt changé de face.

Abdalathif, c'eſt le nom de cet Intendant, par ſa naiſſance & par ſon mérite perſonnel, ne faiſoit pas une conquête brillante. Il étoit naturellement ruſtre & brutal; & depuis ſa fortune, il avoit joint l'inſolence à ſes autres défauts. Ce n'étoit pas qu'il ne voulût être poli; mais perſuadé qu'un homme comme lui, honore quelqu'un quand il lui marque des égards, il avoit pris cette politeſſe froide & ſeche des gens d'un certain rang, qu'en eux on veut bien appeller dignité, mais qui, dans Abdalathif, étoit le comble de la ſottiſe & de l'impertinence. Né dans l'obſcurité la plus profonde, non-ſeulement il l'avoit oublié, mais même il n'y avoit rien qu'il ne fît pour ſe donner une orígine illuſtre; il couronnoit ſes travers, en jouant perpétuellement le Seigneur:

Seigneur; vain & insolent, sa familiarité outrageoit autant que sa hauteur; ignoble, & sans goût dans sa magnificence; elle n'étoit en lui qu'un ridicule de plus. Avec peu d'esprit & moins encore d'éducation, il n'y avoit rien à quoi il ne crût se connoître, & dont il ne voulût décider. Tel qu'il étoit cependant, on le ménageoit, non qu'il pût nuire, mais il savoit obliger. Les plus grands d'Agra étoient assiduement ses complaisants & ses flatteurs, & leurs femmes même étoient sur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il poussoit à l'excès, ou de ne rien refuser à ses desirs. Quelque couru qu'il fût dans Agra, il étoit quelquefois bien-aise de se délasser des trop grands empressements des femmes de qualité, & de chercher des plaisirs, qui, pour être moins brillants, n'en étoient pas moins vifs, & (selon ce qu'il avoit l'insolence de dire,) souvent guere plus dangereux.

Ce fut un soir en sortant de chez l'Empereur, devant qui Amine avoit dansé, que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans son triste & obscur logement, des regards orgueilleux & distraits; puis en daignant

à peine lever les yeux ſur elle : Vous n'êtes pas bien ici, lui dit-il, il faut vous en tirer. C'eſt autant pour moi que pour vous, que je veux que vous ſoyez plus convenablement logée. On ſe moqueroit de moi, ſi une fille de qui je me mêle, n'étoit pas d'une façon à ſe faire reſpecter. Après ces paroles, il s'aſſit ſur moi, & la tirant ſur lui bruſquement, il prit avec elle toutes les libertés qu'il voulut ; mais comme il avoit plus de libertinage que de deſirs, elles ne furent pas exceſſives.

Amine, que j'avois vu haute & capricieuſe avec les Seigneurs qui alloient chez elle, loin de prendre avec Abdalathif des airs familiers, le traitoit avec un extrême reſpect, & n'oſoit même le regarder que quand il paroiſſoit deſirer qu'elle le fît. Vous me plaiſez aſſez, lui dit-il enfin ; mais je veux qu'on ſoit ſage. Point de jeunes gens ; des mœurs, une conduite réglée : ſans tout cela, nous ne ſerions pas long-temps bons amis. Adieu, petite, ajouta-t-il en ſe levant, demain vous entendrez parler de moi : vous n'êtes point meublée de façon qu'on puiſſe aujourd'hui ſouper avec vous, j'y vais pourvoir, bon jour.

En achevant ces mots, il ſortit; Amine le reconduiſit reſpectueuſement, & revint ſur moi, ſe livrer à toute la joie que lui cauſoit ſa bonne fortune, & compter, avec ſa mere, les diamants & les autres richeſſes qu'elle attendoit le lendemain de la généroſité d'Abdalathif.

Cette mere qui, quoique femme d'honneur, étoit la plus complaiſante des meres, exhortoit ſa fille à ſe conduire ſagement dans le bonheur qu'il plaiſoit à Brama de lui envoyer; & comparant l'état ou elles étoient, à celui dans lequel elles alloient ſe trouver, faiſoit mille réflexions ſur la providence des Dieux, qui n'abandonnent jamais ceux qui la méritent.

Elle fit après cela une longue énumération des Seigneurs qui avoient été amis de ſa fille. Combien peu leur amitié vous a-t-elle été utile! mon enfant, lui diſoit-elle; auſſi, c'eſt bien votre faute. Je vous l'ai dit mille fois, vous êtes née trop douce. Ou vous vous donnez par pure indolence, ce qui eſt un grand vice; ou ce qui ne vaut pas mieux, & vous a donné de grands ridicules, vous vous prenez de fantaiſie. Je ne dis pas qu'on ne ſe ſatisfaſſe quelquefois,

à Dieu ne plaiſe ! mais il ne faut pas tellement ſe ſacrifier à ſes plaiſirs, qu'on en néglige ſa fortune : il faut ſur-tout éviter qu'on ne puiſſe dire qu'une fille comme vous, peut ſe livrer quelquefois à l'amour ; & malheureuſement vous avez donné là-deſſus matiere à bien des propos. Enfin, vous êtes encore bien jeune, & j'eſpere que cela ne vous fera pas grand tort. Rien ne perd tant les perſonnes de votre condition, que ces étourderies que j'ai entendu nommer des complaiſances gratuites. Quand on ſait qu'une fille eſt dans la malheureuſe habitude de ſe donner quelquefois pour rien, tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix, ou du moins à bon marché. Voyez Rozane, Atalis, Elzire; elles n'ont pas une foibleſſe à ſe reprocher : auſſi Brama a béni leur conduite. Moins jolies que vous, voyez comme elles ſont riches ! profitez bien de leur exemple ; ce ſont des filles bien raiſonnables !

Hé oui ! ma mere, oui, répondit Amine, que cette exhortation impatientoit, j'y ſongerai ; mais me conſeilleriez-vous pourtant de n'être qu'au monſtre que j'ai actuellement ! cela eſt impoſſible, je vous en avertis.

Vraiment non, reprit la mere ; à l'égard de ſon cœur, on n'en eſt pas la maîtreſſe : je dis ſimplement qu'il faut que vous renonciez aux Seigneurs de la Cour, à moins que vous ne les voyiez *incognitò*, & qu'ils n'ayent pour vous de meilleures façons, qu'ils n'en ont eues juſques ici. Si vous voulez, je leur parlerai, moi. Vous avez Maſſoud, que vous aimez ; c'eſt un bon choix, il n'eſt connu de perſonne, il ſe prête à tout, vous le faites paſſer pour votre parent, on le prend pour cela, il n'y a rien à dire. Ce Monſieur qui vous veut du bien, s'y trompera comme les autres ; en vous conduiſant avec prudence, il ne ſe doutera de rien, &.... Croyez-vous, ma mere, interrompit Amine, qu'il me donne des diamants ? Ah ! oui, il m'en donnera. Ce n'eſt pas, ajoutoit-elle, que j'aye de la vanité ; mais quand on tient un certain rang, on eſt bien-aiſe d'être comme tout le monde. Là-deſſus elle ſe mit à compter toutes les filles qui ſeroient déſeſpérées & des diamants & des belles robes qu'elle auroit. Idée qui la flattoit plus que la fortune même.

Le lendemain d'aſſez bonne heure, un char vint la prendre ; & mon ame

curieuſe de voir l'uſage qu'Amine feroit des conſeils de ſa mere, la ſuivit. On la conduiſit dans une jolie maiſon toute meublée, qu'Abdalathif avoit dans une rue détournée. Je me plaçai, en y arrivant, dans un Sopha ſuperbe que l'on avoit mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vu perſonne dans une auſſi ſotte admiration, que celle qu'Amine témoignoit pour tout ce qui s'y offroit à ſes yeux. Après avoir examiné tout, elle vint ſe mettre à ſa toilette. Les vaſes précieux dont elle la vit couverte, un écrin rempli de diamants, des eſclaves bien vêtus, qui d'un air reſpectueux s'empreſſoient à la ſervir, des marchands & des ouvriers qui attendoient ſes ordres, tout la tranſportoit & augmentoit ſon ivreſſe.

Quand elle en fut un peu revenue, elle ſongea au rôle qu'elle devoit jouer devant tant de Spectateurs. Elle parla à ſes eſclaves avec hauteur, aux marchands & aux ouvriers avec impertinence, choiſit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandoit fût prêt pour le lendemain au plus tard, ſe remit à ſa toilette, y reſta long-temps, &, en attendant les magnificences qui lui étoient deſtinées, ſe revêtit d'un déſ-

habillé ſuperbe qui avoit été fait pour une Princeſſe d'Agra, & qu'elle trouva à peine aſſez beau pour elle.

Elle paſſa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyoit, & à attendre Abdalathif. Vers le ſoir enfin, il parut. Hé bien, petite, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de tout ceci ? Amine ſe précipita à ſes pieds, &, dans les termes les plus ignobles, le remercia de tout ce qu'il faiſoit pour elle.

J'étois étonné, moi qui juſques alors avoit été en bonne compagnie, de tout ce qui frappoit mes oreilles. Ce n'étoit pas que je n'euſſe jamais entendu des ſottiſes ; mais du moins elles étoient élégantes, & de ce ton noble avec lequel il ſemble preſque qu'on n'en dit pas.

CHAPITRE V.

Meilleur à paſſer qu'à lire.

AVANT que de s'engager dans une plus longue converſation, Abdalathif tira de ſa poche une longue bourſe pleine d'or, qu'il jetta ſur une table d'un

air négligent. Serrez ceci, lui dit-il, vous en aurez peu de beſoin. Je me charge de toute la dépenſe de votre maiſon, & de celle de votre perſonne. Je vous ai envoyé un cuiſinier; c'eſt, après le mien, le meilleur d'Agra. Je compte ſouper ſouvent ici. Nous n'y ſerons pas toujours ſeuls; des Seigneurs de mes amis, avec quelques beaux eſprits à qui je prête de l'argent, y viendront quelquefois. On y joindra de vos compagnes; des plus jolies, s'entend: cela fera des ſoupers gais, je les aime.

A ces mots, il la conduiſit dans le petit cabinet où j'étois; & la mere d'Amine, cette femme reſpectable, qui juſques-là avoit été préſente à la converſation, ſe retira, & ferma la porte.

Ce n'eſt pas d'une pareille converſation, dit Amanzéi en s'interrompant, que je rendrai un compte exact à Votre Majeſté; Amine y parut tout-à-fait tendre, & vive juſqu'au tranſport. Abdalathif avoit pris ſoin de lui dire auparavant que les femmes réſervées dans leurs diſcours, lui déplaiſoient; & avec l'envie qu'Amine avoit de lui plaire, ſon éducation & les habitudes qu'elle avoit contractées, Votre Majeſté imagine ſans peine, qu'il ſe tint des propos qu'il ſe-

roit difficile de lui rendre, & qui d'ailleurs ne la flatteroient pas.

Pourquoi cela, demanda le Sultan, peut-être les trouverois-je fort bons? Voyons un peu? Voyez dit la Sultane, en ſe levant; mais comme je ſuis ſûre qu'ils ne m'amuſeroient pas, vous trouverez bon que je ſorte.

Voyez-vous cela! s'écria le Sultan, la belle modeſtie! Vous croyez peut-être que j'en ſuis la dupe, détrompez-vous. Je connois les femmes à préſent; & je me ſouviens d'ailleurs qu'un homme qui les connoiſſoit auſſi-bien que moi, ou à peu-près, m'a dit que les femmes ne font rien avec tant de plaiſir que ce qui leur eſt défendu, & qu'elles n'aiment que les diſcours qu'il ſemble qu'elles ne doivent pas entendre: par conſéquent, ſi vous ſortez, ce n'eſt pas que vous ayez envie de ſortir. Mais n'importe, Amanzéi me dira à mon coucher ce que vous ne voulez pas qu'il me diſe à préſent. Cela fera préciſément que je n'y perdrai rien, n'eſt-il pas vrai? Amanzéi n'avoit garde de ne pas convenir que le Sultan avoit raiſon; & après avoir exagéré la prudence de ſa conduite, il continua ainſi.

Après l'entretien d'Abdalathif & d'A-

mine, qui fut plus long qu'intéreſſant, on ſervit. Comme je n'étois pas dans la ſalle à manger, je ne puis, Sire, vous rendre compte de ce qu'ils y dirent. Ils revinrent long-temps après. Quoiqu'ils euſſent ſoupé tête-à-tête, il me parut qu'ils n'en avoient pas été plus ſobres. Après quelques fort mauvais diſcours, Abdalathif s'endormit ſur le ſein de ſa Dame.

Amine, toute complaiſante qu'elle étoit, trouva mauvais d'abord qu'Abdalathif prît avec elle de ſi grandes libertés. Sa vanité ſouffroit auſſi du peu de cas qu'il paroiſſoit faire d'elle. Les éloges qu'il lui avoit donnés ſur la façon dont elle avoit ſoutenu l'entretien qu'elle, avoit eu avec lui, l'avoient enorgueillie, & lui faiſoient croire qu'elle méritoit qu'il prît la peine de l'entretenir encore. Malgré les attentions qu'elle devoit à Abdalathif, elle s'ennuya de la contrainte où il la retenoit, & elle en auroit étourdiment marqué ſon chagrin, ſi Abdalathif ouvrant péſamment les yeux, ne lui eût demandé d'un ton bruſque, l'heure qu'il étoit. Il ſe leva ſans attendre ſa réponſe. Adieu, lui dit-il, en la careſſant brutalement, je vous ferai dire demain ſi je

puis ſouper ici. A ces mots il voulut ſortir. Quelque envie qu'eût Amine qu'il la laiſſât libre, elle crut devoir le retenir, quoiqu'elle pouſſât la fauſſeté juſqu'à pleurer de ſon départ; il fut inexorable, & ſe débarraſſa des bras d'Amine, en lui diſant qu'il vouloit bien qu'elle l'aimât, mais qu'il ne prétendoit pas être gêné.

D'abord qu'il fut ſorti, elle ſonna, en l'honorant à demi-bas des épithetes qu'il méritoit. Pendant qu'on la déshabilloit, ſa mere vint lui parler bas. La nouvelle qu'elle donnoit à Amine, lui fit hâter ſes eſclaves; enfin, elle ordonna qu'on la laiſſât ſeule. Peu de momens après que ſa mere & ſes eſclaves ſe furent retirés, la premiere rentra. Elle menoit un Negre mal fait, horrible à voir, & qu'Amine n'eut pourtant pas plutôt apperçu, qu'elle vint l'embraſſer avec emportement.

Amanzéi, dit le Sultan, ſi vous ôtiez ce Negre-là de votre hiſtoire, je penſe qu'elle n'en ſeroit pas plus mauvaiſe. Je ne vois pas ce qu'il y gâte, Sire, répondit Amanzéi. Je m'en vais vous le dire, moi, répliqua le Sultan, puiſque vous n'avez pas l'eſprit de le voir. La premiere femme de mon grand-pere Schah-Riar,

couchoit avec tous les Negres de ſon Palais. Ç'a été, graces à Dieu, une choſe aſſez notoire. En conſéquence de ce, mon ſuſdit grand-pere, non-ſeulement fit étrangler celle-là, mais toutes les autres qu'il eut après, juſqu'à ma grand'-mere Schéhérazade, qui lui en fit perdre l'habitude. Donc, je trouve fort peu reſpectueux que l'on vienne, après ce qui eſt arrivé dans ma famille, me parler de Negres, comme ſi je n'y devois prendre aucun intérêt. Je vous paſſe celui-ci, puiſqu'il eſt venu; mais qu'il n'en vienne plus, je vous prie. Amanzéi, après avoir demandé pardon au Sultan de ſon étourderie, continua ainſi. Ah! Maſſoud, dit Amine à ſon amant, que j'ai ſouffert d'être deux jours ſans te voir! Que je hais le monſtre qui m'obſede! qu'on eſt malheureuſe de ſe ſacrifier à ſa fortune!

Maſſoud, à tout cela, répondoit aſſez peu de choſes. Il lui dit cependant que quoiqu'il l'aimât avec toute la délicateſſe poſſible, il n'étoit pas fâché qu'Abdalathif eût pour elle des attentions. Il l'exhorta enſuite à faire tout ce qui ſeroit convenable pour le ruiner; & ſe livrant après à toute la fureur des careſſes d'Amine, ils commencerent une

ſorte d'entretien, dont la joie de tromper Abdalathif, augmentoit encore la vivacité. Avant que de ſortir du cabinet, elle paya fort généreuſement Maſſoud, de l'extrême amour qu'il lui avoit témoigné.

Elle paſſa avec lui la plus grande partie de la nuit, & le renvoya enfin, lorſqu'elle vit paroître le jour; & la mere d'Amine, qui, par une porte de ſon appartement qui donnoit dans celui de ſa fille, l'avoit introduit, le fit ſortir par la même voie.

Amine paſſa la matinée à eſſayer toutes les robes qu'elle avoit commandées, & à en ordonner d'autres. Ce fut ſon amuſement juſqu'à l'heure qui lui étoit marquée pour aller danſer chez l'Empereur. Elle en fut ramenée par Abdalathif; ils étoient ſuivis de quelques jolies compagnes d'Amine; de quelques jeunes Omrahs, & de trois beaux eſprits des plus renommés d'Agra. Ils s'empreſſerent à l'envi de louer la magnificence d'Abdalathif, ſon goût, ſon air noble, la délicateſſe de ſon eſprit, & la ſûreté de ſes lumieres. Je ne concevois pas comment des gens qui, par leur naiſſance ou leurs talens, tenoient un rang diſtingué, pouvoient ſe pardonner la

baſſeſſe & la fauſſeté de leurs éloges. Ils n'oublioient pas même de louer Amine ; mais, à la vérité, c'étoit d'une façon qui devoit lui faire ſentir qu'elle n'étoit que ſubalterne, & que ſans ce qu'on vouloit bien devoir à Abdalathif, on auroit été avec elle auſſi familier que l'on cherchoit à le paroître peu. Après les louanges d'Abdalathif, chacun ſe diſperſa dans le ſallon avec qui il lui plut. La converſation étoit ſelon ceux qui parloient, tantôt vive, tantôt plate ; & en tout, il me parut que l'on ménageoit aſſez peu les Dames qui devoient ſouper chez Amine, & qu'elles ne s'en offenſoient guere.

On deſcendit enfin pour ſouper. Comme il n'y avoit pas de retraite pour mon ame dans le lieu où l'on mangeoit, je ne pus pas entendre les diſcours qui s'y tinrent. A en juger par ceux qui précéderent le ſouper, & ceux qui le ſuivirent, on pouvoit ne pas regretter de n'être point à portée de les entendre.

Abdalathif, noyé dans le vin, enivré des éloges que le mérite qu'on avoit découvert à ſon cuiſinier, avoit rendu plus vifs & plus nombreux, ne tarda point à s'endormir. Un jeune homme qui avoit intérêt qu'il laiſſât bientôt Amine en

état de disposer d'elle, osa bien l'éveiller, pour lui représenter qu'un homme comme lui chargé des plus grandes affaires, & nécessaire à l'Etat autant qu'il l'étoit, pouvoit quelquefois permettre aux plaisirs de le distraire, mais ne devoit jamais s'y abandonner. Il prouva si bien enfin à Abdalathif combien il étoit cher au Prince & au peuple, qu'il le convainquit, qu'il ne pouvoit différer de s'aller coucher, sans que l'Etat ne risquât d'y perdre son plus ferme appui.

Il sortit, & tout le monde avec lui. Quelques regards que j'avois surpris entre Amine, & le jeune homme qui venoit de haranguer si bien Abdalathif, me firent croire que je le reverrois bientôt. Elle se mit à sa toilette d'un air nonchalant; & débarrassée de cet attirail superbe, plus gênant encore pour les plaisirs, qu'il n'est satisfaisant pour l'amour-propre, elle ordonna qu'on la laissât seule.

La respectable mere d'Amine, gagnée apparemment par le récit que le jeune homme lui avoit fait de ses souffrances, (car je ne saurois croire qu'une ame si belle eût pû être sensible à l'intérêt) l'introduisit discretement dans l'appartement de sa fille, & ne se retira qu'a-

près qu'il lui eut donné parole poſitive, de ne faire à Amine aucune propoſition qui pût allarmer la pudeur d'une fille auſſi ſage & auſſi modeſte.

En vérité, dit Amine au jeune homme, quand ils furent ſeuls, il faut que je vous aime bien tendrement, pour m'être déterminée à ce que je fais! Car enfin, je trompe un honnête homme, que je n'aime point à la vérité, mais à qui pourtant je devrois être fidelle. J'ai tort, je le ſens bien; mais l'amour eſt une terrible choſe, & ce qu'il me fait faire aujourd'hui eſt bien éloigné de mon caractere. Je vous en ſais d'autant plus de gré, répondit le jeune homme, en voulant l'embraſſer. Oh! pour cela, repliqua-t-elle en le repouſſant, voilà ce que je ne veux pas vous permettre: de la confiance, du ſentiment, du plaiſir à vous voir, je vous en ai promis; mais ſi j'allois plus loin, je trahirois mon devoir. Mais, mon enfant, lui dit le jeune homme, deviens-tu folle? Qu'eſt-ce donc que le jargon dont tu te ſers? Je te crois tout le ſentiment du monde, aſſurément; mais à quoi veux-tu qu'il nous ſerve? Eſt-ce pour cela que je ſuis venu ici?

Vous vous êtes trompé, répondit-

elle, ſi vous avez attendu de moi quelqu'autre choſe. Quoique je n'aime point le Seigneur Abdalathif, j'ai fait vœu de lui être fidelle, & rien ne peut m'y faire manquer. Ah ! petite Reine, repartit le jeune homme en raillant, d'abord que tu as fait un vœu, je n'ai rien à dire, cela eſt reſpectable; & pour la rareté du fait, je te permets d'y demeurer fidelle. Hé, dis-moi, en as-tu beaucoup fait de pareils en ta vie ? Ne raillez pas, répondit Amine, je ſuis fort ſcrupuleuſe. Oh ! tu ne m'étonnes point, repliqua-t-il; vous autres filles, tant ſoit peu publiques, vous vous piquez toutes de ſcrupule, & vous en avez en général beaucoup plus que les femmes vertueuſes. Mais à propos de ton vœu, tu aurois tout auſſi bien fait de m'en inſtruire tantôt, & de ne me pas faire prendre la peine de venir paſſer la nuit ici. Cela eſt vrai, répondit-elle d'un air embarraſſé; mais vous m'avez fait des propoſitions ſi brillantes, que d'abord elles m'ont ébloui, je l'avoue. Hé ! lui demanda-t-il, la réflexion te les a donc gâtées ? tiens, pourſuivit-il en tirant une bourſe, voilà ce que je t'ai promis, je ſuis homme de parole; il y a là-dedans de quoi guérir tes ſcrupules, & te relever de tous les

vœux que tu as pu faire. Conviens-en du moins. Que vous êtes badin ! répondit-elle en ſe faiſiſſant de la bourſe, vous me connoiſſez bien peu ! Je vous jure que, ſans l'inclination que je me ſens pour vous.... Finiſſons cela, interrompit-il. Pour te prouver combien je ſuis noble, je te diſpenſe des remerciements, & même de cette prodigieuſe inclination que tu as pour moi : auſſi bien dans le marché que nous avons fait enſemble, ne m'a-t-elle ſervi à rien. Je te paye même auſſi cher que ſi j'étois en premier, & tu ſais bien que cela n'eſt pas dans les regles. Il me ſemble que ſi, répondit Amine : je fais une perfidie pour vous, &..... Si je ne te payois, interrompit-il, qu'à raiſon de ce qu'elle te coûte, je te réponds que je t'aurois pour rien. Mais encore une fois, finiſſons ; quoique tu ayes de l'eſprit autant qu'on en puiſſe avoir, la converſation m'ennuye.

Quelque impatience qu'il marquât, il ne put empêcher qu'Amine, qui étoit la prudence même, ne comptât l'argent qu'il venoit de lui donner. Ce n'étoit pas, diſoit-elle, qu'elle ſe défiât de lui ; mais il pouvoit lui-même s'être trompé : enfin, elle ne ſe rendit à ſes deſirs, que

quand elle fut ſûre qu'il n'avoit point commis d'erreur de calcul.

Lorſque le jour fut prêt à paroître, la mere d'Amine revint, & dit au jeune homme qu'il étoit temps qu'il ſe retirât: il n'étoit pas tout-à-fait de cet avis. Quoiqu'Amine le priât de vouloir bien ménager ſa réputation, cette conſidération ne l'auroit ſûrement pas ébranlé, & malgré ſes prieres, il ſeroit reſté, ſi Amine ne lui eût promis de lui accorder, à l'avenir, autant de nuits qu'elle pourroit en dérober à Abdalathif.

Outre Abdalathif, Maſſoud, & ce jeune homme à qui quelquefois elle tenoit parole, Amine, qui avoit reconnu l'utilité des conſeils que ſa mere lui avoit donnés, recevoit indifféremment tous ceux qui la trouvoient aſſez belle pour la deſirer, pourvu cependant qu'ils fuſſent aſſez riches pour lui faire agréer leurs ſoupirs. Bonzes, Bramines, Imans, Militaires, Cadis, hommes de toutes nations, de tout genre, de tout âge, rien n'étoit rebuté. Il eſt vrai que comme elle avoit des principes & des ſcrupules, il en coûtoit plus aux étrangers, à ceux ſur-tout qu'elle regardoit comme des infideles, qu'à ſes compatriotes & à ceux qui ſuivoient la même loi qu'elle-

Ce n'étoit qu'à prix d'argent qu'ils pouvoient vaincre ſes répugnances, &, après qu'elle s'étoit donnée, triompher de ſes remords. Elle s'étoit même fait là-deſſus des arrangements ſinguliers. Il y avoit des cultes qu'elle avoit plus en horreur que les autres; & je me ſouviendrai toujours qu'il en coûta plus à un Guebre, pour obtenir d'elle des complaiſances, qu'il n'en avoit coûté en pareil cas à dix Mahométans.

Soit qu'Abdalathif fût trop perſuadé de ſon mérite, pour croire qu'Amine pût être infidelle, ſoit qu'auſſi ridiculement, il comptât ſur les ſerments qu'elle lui avoit faits de n'être jamais qu'à lui, il fut long-temps avec elle dans la plus parfaite ſécurité; & ſans un événement imprévu, quoiqu'il ne fût pas ſans exemple, il eſt apparent qu'il y auroit toujours été plongé.

J'entends bien, dit alors le Sultan, quelqu'un lui dit qu'elle étoit infidelle. Non, Sire, répondit Amanzéi. Ah! oui, reprit le Sultan, je vois à préſent que c'étoit toute autre choſe; cela ſe devine: lui-même il la ſurprit. Point du tout, Sire, reprit Amanzéi; il auroit été trop heureux d'en être quitte à ſi bon marché. Je ne ſais donc plus ce

que c'étoit, dit Schah-Baham : au fond ce ne ſont pas mes affaires, & je n'ai pas beſoin de me tourner la tête, pour deviner quelque choſe qui ne m'intéreſſe pas.

CHAPITRE VI.

Pas plus extraordinaire qu'amuſant.

LE moment fatal où toutes les grandeurs, les diamants, les richeſſes qu'Amine poſſédoit, alloient s'évanouir pour elle, étoit venu. Du moins, pour ſe conſoler de leur perte, lui reſtoit-il le ſouvenir d'un beau ſonge ; & Abdalathif, ſuppoſé qu'il eût rêvé, ne l'avoit pas fait auſſi agréablement qu'elle.

Depuis quelques jours, j'avois remarqué qu'Amine étoit plus triſte qu'à l'ordinaire, ſa maiſon la nuit étoit fermée, & le jour elle ne voyoit qu'Abdalathif. On lui avoit écrit beaucoup de lettres, & toutes l'avoient chagrinée. Je me perdois en réflexions pour deviner ce qu'elle pouvoit avoir ; & ne pouvant le pénétrer, je fus aſſez imbécille pour croire que les remords dont elle étoit agi-

tée, cauſoient ſeuls le chagrin qu'elle paroiſſoit avoir.

Quoique la connoiſſance que j'avois de ſon caractere, dût m'interdire cette idée, la difficulté de pénétrer la cauſe de ſon inquiétude, me la fit former. Je ne fus pas long-temps à voir que je m'étois trompé ſur tout ce que j'avois imaginé.

Amine, l'air embarraſſé, penſif, ſombre, étoit un matin à ſa toilette. Abdalathif entra. Elle rougit à ſa vue, elle n'étoit pas accoutumée à le voir le matin, & cette viſite inopinée lui déplut. Confuſe & timide, à peine oſa-t-elle lever les yeux ſur lui. A la mine refrognée d'Abdalatif, aux regards terribles que de temps en temps il lançoit ſur elle, il n'étoit pas difficile de juger qu'il étoit tourmenté d'une idée fâcheuſe à laquelle, vraiſemblablement, elle avoit donné lieu. Amine, ſans doute, ſavoit ce que c'étoit; car elle n'oſa jamais le lui demander. Il garda quelque temps le ſilence. Vous êtes jolie! lui dit-il enfin, avec une fureur ironique, vous êtes jolie! Oui, très-fidelle! Oh! parbleu, ma Reine, parbleu! on ſaura vous apprendre à être ſage, & vous mettre en lieu où vous ſerez forcée de l'être, du moins quelque temps.

Quel eſt donc ce diſcours, Monſieur, lui répondit Amine d'un air de hauteur? eſt-ce à une perſonne comme moi, qu'il peut jamais s'adreſſer ? Meſurez un peu vos paroles, je vous prie.

L'inſolence d'Amine, dans la ſituation préſente, parut ſi ſinguliere à Abdalathif, que d'abord elle le confondit; mais enfin la fureur prenant le deſſus, il l'accabla de toutes les injures & de tout le mépris qu'il croyoit lui devoir. Amine voulut alors entrer en juſtification; mais Abdalathif qui, ſans doute, avoit des témoins convaincants de ce dont il l'accuſoit, lui ordonna bruſquement de ſe taire.

Amine convint en ce moment qu'Abdalathif avoit raiſon de ſe plaindre: mais il lui paroiſſoit ſi peu poſſible que ce fût d'elle, qu'elle n'en revenoit pas. Elle crut même devoir, à ſon tour, l'accabler de reproches ſur ſes infidélités, lui faire même des remontrances ſur les mauvais choix qu'il faiſoit; toutes choſes qu'elle ne lui diſoit, ajouta-t-elle, que par l'extrême intérêt qu'elle oſoit prendre à ce qui le regardoit.

Une impudence ſi ſoutenue impatienta enfin Abdalathif au point, qu'il penſa s'échapper tout-à-fait. Amine

voyant qu'il n'étoit la dupe, ni de ſa hauteur, ni de ſes reproches, & craignant, à la fureur où elle le voyoit, que cette ſcene ne finît pour elle de la façon la plus tragique, crut enfin qu'elle devoit prendre le parti des larmes & de la ſoumiſſion. Ce fut en vain, rien ne calma Abdalathif: je ne vous dirai pas ce qu'il avoit, mais jamais je n'ai vu d'homme ſi fâché. De moment en moment, il entroit dans des accès de fureur, pendant leſquels il auroit, ſans doute, tout briſé dans la maiſon, ſi tout ce qui y étoit ne lui eût pas appartenu. Cette ſage conſidération le retenoit ſur un fracas indécent qui l'auroit peut-être ſoulagé; & la violence qu'il ſe faiſoit pour ſe retenir ſur cela, augmentoit ſa colere contre Amine. Ce dont il étoit le plus outré, c'étoit qu'on eût oſé manquer d'une façon ſi cruelle, à ce qu'on devoit à un homme comme lui. Cela ſeul lui paroiſſoit inconcevable.

Après avoir dit toutes les impertinences que ſa fureur & ſa fatuité lui dictoient tour-à-tour, il s'empara généralement de tout ce qu'il avoit donné à Amine. Elle s'étoit attendue à être quittée, & elle s'en conſoloit, en jettant

jettant de temps en temps les yeux ſur les diamants & les autres choſes qu'elle croyoit qui lui reſteroient ; mais quand elle vit l'impitoyable Abdalathif ſe mettre en devoir de tout reprendre, elle pouſſa les cris les plus perçants & les plus douloureux. Sa mere alors entra, ſe jetta mille fois aux pieds d'Abdalathif, & crut l'appaiſer beaucoup en lui avouant que c'étoit un maudit Bonze qui étoit cauſe de tout ce qui arrivoit.

Loin que ce qu'on diſoit du Bonze parût attendrir Abdalathif, il ſembla le déterminer à uſer de toute la rigueur poſſible. Hélas! ajoutoit triſtement la mere d'Amine, nous ſommes bien punies de nous être fiées à un infidele. Ma fille ſait ce que j'en penſois, & que je lui ai toujours dit que cela ne pouvoit que lui porter malheur.

Pendant ces lamentations, Abdalathif, ayant à la main un état de tout ce qu'il avoit donné à Amine, ſe faiſoit tout reſtituer par ordre. Lorſque cela fut fait : A l'égard de l'argent que je vous ai donné, dit-il à Amine d'un air grave, je vous le laiſſe ; il n'a pas tenu à moi, petite Reine, que vous n'ayez été plus heureuſe. Cette mortification-ci vous rendra, ſans doute,

plus prudente; je le deſire ſincérement: allez, ajouta-t-il, je n'ai plus beſoin de vous ici. Rendez graces au Ciel, de ce que je ne porte pas plus loin ma colere.

En achevant ces paroles, il ordonna à ſes eſclaves de les faire ſortir, n'étant pas plus ému des injures atroces qu'alors elles vomiſſoient contre lui, qu'il ne l'avoit été des larmes qu'il leur avoit vu répandre.

La curioſité de voir l'uſage qu'Amine feroit de ſon humiliation, me fit réſoudre, malgré le dégoût que ſes mœurs me cauſoient, à la ſuivre dans ce réduit obſcur d'où Abdalathif l'avoit tirée, & où elle retourna cacher ſa honte, & la douleur de n'avoir pas ſu le ruiner.

Ce fut dans ce triſte lieu que je fus témoin de ſes regrets, & des imprécations de ſa vertueuſe mere. Les débris de leur fortune, qui étoient encore conſidérables, les conſolerent enfin de ce qu'elles avoient perdu.

Hé bien! ma fille, diſoit un jour la mere d'Amine, eſt-ce donc un ſi grand malheur que celui qui vous eſt arrivé? Je conviens que ce monſtre que vous aviez, étoit la libéralité même;

mais eſt-il donc le ſeul à qui vous puiſſiez plaire? D'ailleurs, quand vous n'en retrouveriez pas un auſſi riche, croiriez-vous pour cela être malheureuſe? Non, ma fille; où l'eſpece manque, il faut ſe dédommager par le nombre. Si quatre ne ſuffiſent pas pour le remplacer, prenez-en dix, plus même, s'il le faut. Vous me direz peut-être, que cela eſt ſujet à des accidents; cela eſt vrai: mais quand on ne ſe met au-deſſus de rien, que l'on craint tout, on reſte dans l'infortune & dans l'obſcurité.

Quelque envie qu'Amine eût de mettre à profit ces ſages conſeils, l'abandonnement où elle étoit, ne lui permit pas de s'en ſervir auſſi-tôt qu'elle l'auroit voulu. Son aventure avec Abdalatif, lui avoit ſi bien donné dans Agra la réputation d'une perſonne peu ſûre dans le commerce, que, hors le fidele Maſſoud, de qui la tendreſſe étoit à l'épreuve de tout, je ne vis chez elle pendant long-temps que quelques-unes de ſes compagnes, qui venoient la voir plutôt ſans doute pour jouir de ſon malheur, que pour l'en conſoler.

Le temps qui efface tout, effaça enfin la mauvaiſe opinion qu'on avoit d'Amine. On la crut changée; on imagina

que les réflexions qu'on lui avoit laissé le temps de faire, l'auroient guérie de la fureur d'être infidelle. Les amants revinrent. Un Seigneur Persan, qui arriva dans ce temps à Agra, & qui n'en savoit que médiocrement les anecdotes, vit Amine, la trouva jolie, & s'en entêta d'autant plus, qu'un de ces hommes obligeants, qui ne s'occupent que du noble soin de procurer des plaisirs aux autres, l'assura que s'il avoit le bonheur de plaire à Amine, il devroit lui en savoir d'autant plus de gré, que ce seroit la premiere foiblesse qu'elle auroit à se reprocher.

Tout autre auroit cru la chose impossible; le Persan ne la trouva qu'extraordinaire. Cette nouveauté le piqua; & à l'aide de l'irréprochable témoin de la vertu d'Amine, il acheta au plus haut prix des faveurs qui, dans Agra, commençoient à être taxées au plus bas, & n'étoient pourtant pas encore aussi mépriſées qu'elles auroient dû l'être.

Cette triſte maiſon qu'Amine habitoit, fut encore une fois quittée pour un palais ſuperbe, où brilloit tout le faſte des Indes. Je ne ſais ſi Amine uſa ſagement de ſa nouvelle fortune; mon ame rebutée d'étudier la ſienne, alla

chercher des objets plus dignes de s'occuper, dans le fond peut-être auſſi mépriſables, mais qui, plus ornés, la révoltoient moins, & l'amuſoient davantage.

Je m'envolai dans une maiſon; qu'à ſa magnificence, & au goût qui y régnoit de toutes parts, je reconnus pour une de celles où je me plaiſois à demeurer; où l'on trouve toujours le plaiſir & la galanterie, &. où le vice même, déguiſé ſous l'apparence de l'amour, embelli de toute la délicateſſe & de toute l'élégance poſſible, ne s'offre jamais aux yeux que ſous les formes les plus ſéduiſantes.

La maîtreſſe de ce palais étoit charmante; & à la tendreſſe qu'elle avoit dans les yeux, autant qu'à ſa beauté, je jugeai que mon ame y trouveroit des amuſements. Je reſtai quelque temps dans ſon ſopha, ſans qu'elle daignât ſeulement s'y aſſeoir. Cependant elle aimoit, & elle étoit aimée. Pourſuivie par ſon amant, perſécutée par elle-même, il n'y avoit pas d'apparence que je lui fuſſe toujours auſſi indifférent qu'elle ſembloit ſe le promettre.

Quand j'entrai chez elle, il avoit déja obtenu la permiſſion de lui parler de

ſon amour; mais quoiqu'il fût aimable & preſſant, que même il eût déja perſuadé, il étoit encore bien loin de vaincre.

Phénime, (c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit) renonçoit avec peine à ſa vertu; & Zulma, trop reſpectueux pour être entreprenant, attendoit du temps & des ſoins, qu'elle prît pour lui autant d'amour qu'il en reſſentoit pour elle. Mieux informé que lui des diſpoſitions de Phénime, je ne concevois pas qu'il pût connoître auſſi peu ſon bonheur. Phénime à la vérité ne lui diſoit pas encore qu'elle l'aimoit, mais ſes yeux le lui diſoient toujours. Lui parloit-elle d'une choſe indifférente; ſans qu'elle le voulût, même ſans qu'elle s'en apperçût, ſa voix s'attendriſſoit, ſes expreſſions devenoient plus vives. Plus elle s'impoſoit de contrainte avec lui, plus elle lui marquoit d'amour. Rien de ſon amant ne lui paroiſſoit indifférent, elle en craignoit tout; & les gens qu'elle aimoit le moins, en étoient en apparence mieux traités que lui. Quelquefois elle lui impoſoit ſilence; & l'oubliant à l'inſtant même, elle continuoit la converſation qu'elle avoit voulu finir. Toutes les fois qu'il

la trouvoit ſeule (& ſans s'en apperçevoir, elle lui en donnoit mille occaſions,) l'émotion la plus tendre & la plus marquée s'emparoit d'elle involontairement. Si dans le cours d'un entretien long & animé, il arrivoit à Zulma de lui baiſer la main ou de ſe jetter à ſes genoux, Phénime s'effrayoit, mais ne ſe fâchoit pas; c'étoit même ſi tendrement, qu'elle ſe plaignoit de ſes entrepriſes!

Et cependant, interrompit le Sultan, il ne les continuoit pas? Non aſſurément, Sire, répondit Amanzei: plus il étoit amoureux.... Plus il étoit bête, dit le Sultan; je le vois bien. L'amour n'eſt jamais plus timide, reprit Amanzéi, que quand... Oui, timide! interrompit encore le Sultan; voilà un beau Conte! Eſt-ce qu'il ne voyoit pas qu'il impatientoit cette Dame? A la place de cette femme-là, je l'aurois renvoyé pour jamais, moi qui vous parle.

Il n'eſt pas douteux, reprit Amanzéi, qu'avec une coquette, Zulma n'eût été perdu; mais Phénime, qui réellement deſiroit de n'être pas vaincue, tenoit compte à ſon amant de ſa timidité. D'ailleurs, plus il ménageoit les ſcrupules de Phénime, plus il s'aſſu-

roit la victoire. Un moment donné par le caprice, s'il n'eſt pas ſaiſi, ne revient peut-être jamais; mais quand c'eſt l'amour qui le donne, il ſemble que moins on le ſaiſit, plus il s'empreſſe à le rendre. J'ai cependant ouï dire, repliqua Schah-Baham, que les femmes n'aiment point qu'on ne les devine pas. Cela peut être quelquefois, répondit Amanzéi; mais Phénime penſoit différemment, & n'aimoit jamais tant Zulma, que quand il avoit été plus reſpectueux qu'elle-même ne l'avoit encore deſiré. Et, demanda encore le Sultan, lui arrivoit-il ſouvent de s'y méprendre?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, & quelquefois ſi groſſiérement, qu'il en étoit ridicule. Un jour, par exemple, il entra chez Phénime: il y avoit plus d'une heure que, livrée à ſa tendreſſe, elle ne s'occupoit que de lui; elle avoit commencé par le deſirer vivement; & ſon imagination s'échauffant par degrés, elle s'abandonna voluptueuſement à ſon déſordre; il étoit au plus haut point lorſque Zulma ſe préſenta à ſes yeux: ſon trouble augmenta, elle acheva de rougir en le voyant; ah! s'il eût deviné ce qui faiſoit alors rougir Phéni-

me! s'il eût osé même la presser! mais il se croyoit fort mal avec elle, de quelques libertés fort innocentes que la veille il avoit voulu prendre; il employa à lui en demander pardon, le temps où elle ne se seroit offensée de rien.

Ah! le butor! s'écria le Sultan; il n'est pas croyable qu'on soit si bête! Il ne faut cependant pas que cela vous étonne, Sire, repartit Amanzéi; tout le temps que j'ai été Sopha, j'ai vu manquer plus de moments que je n'en ai vu saisir. Les femmes, accoutumées à nous cacher sans cesse ce qu'elles pensent, mettent sur-tout leur attention à nous dissimuler les mouvements qui les portent à la tendresse; & telle a peut-être à se vanter de n'avoir jamais succombé, qui doit moins cet avantage à sa vertu, qu'à l'opinion qu'elle en a su donner.

Je me rappelle, qu'étant chez une femme célebre par sa rare vertu, j'y fus assez long-temps sans rien voir qui démentît l'idée qu'on avoit d'elle dans le monde. Il est vrai qu'elle n'étoit pas jolie, & qu'il faut convenir qu'il n'y a point de femmes à qui il soit plus aisé d'être vertueuses, qu'à celles qui

manquent d'agrémens. Celle-ci joignoit à ſa laideur un caractere d'eſprit dur & ſévere, qui effrayoit pour le moins autant que ſa figure. Quoique perſonne ne ſe fût haſardé à eſſayer de la rendre ſenſible, on n'en croyoit pas moins qu'il étoit impoſſible qu'elle le devînt. Par je ne ſais quel haſard, un homme plus hardi ou plus capricieux que les autres, ou qui ne croyoit pas à la vertu des femmes, un jour ſe trouvant ſeul auprès d'elle, oſa lui dire qu'il la trouvoit aimable. Quoiqu'il le lui dît aſſez froidement pour ne devoir pas en être cru, un diſcours ſi nouveau pour elle lui fit impreſſion. Elle répondit modeſtement, mais avec trouble, qu'elle n'étoit point faite pour inſpirer de pareils ſentiments; il lui baiſa la main, elle en treſſaillit; ſon air embarraſſé, ſa rougeur, le feu qui tout d'un coup anima ſes yeux, furent de ſûrs garants du déſordre qui s'élevoit dans ſon ame. Il lui répéta, en la ſerrant dans ſes bras, avec tranſport, qu'elle faiſoit ſur lui l'impreſſion la plus vive. Je ne ſais, (pendant quelle continuoit à s'en étonner,) comment il fit pour lui prouver qu'il diſoit vrai; mais cette modeſtie dont elle s'étoit armée, commença à

céder à l'évidence. De quelque nature que fût la preuve qu'il lui offroit, en la convainquant, elle acheva de la ſubjuguer. Soit que des objets ſi nouveaux pour elle lui impoſaſſent, ſoit qu'en ce moment, elle ſe ſentît fatiguée du poids de ſa vertu, à peine ſe ſouvint-elle que la bienſéance demandoit au moins qu'elle combattît, & elle ſe rendit plus promptement que les femmes même accoutumées à réſiſter le moins. Cet exemple & quelques autres de même genre, m'ont fait croire qu'il y a bien peu de femmes vertueuſes qu'on ne puiſſe attaquer ſans ſuccès, & qu'il n'y en a point de plus faciles à vaincre, que celles qui ont le moins d'habitude de l'amour; mais je reviens aux deux Amants dont je faiſois l'hiſtoire à Votre Majeſté.

CHAPITRE VII.

Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.

UN ſoir, en quittant Phénime, Zulma lui demanda quand il pourroit la revoir : quoiqu'elle craignît beaucoup ſa préſence, elle ne ſavoit pas s'en paſſer ; ainſi après avoir rêvé quelque temps, elle lui répondit qu'il pourroit la voir le lendemain.

Phénime, qui ſentoit bien tout le danger qu'il y avoit pour elle à être ſeule avec lui, avoit penſé à avoir du monde, & pourtant fit dire, le jour du rendez-vous, qu'elle n'y étoit pour perſonne que pour Zulma. Il lui ſembloit que quand il trouvoit quelqu'un chez elle, moins il avoit la liberté de lui parler de ſon amour, plus, par mille choſes qu'il imaginoit, il tâchoit de lui faire comprendre qu'il en étoit perpétuellement occupé. Et l'on eſt ſi clairvoyant dans le monde ! Elle entendoit ſi bien Zulma ! La méchanceté des ſpectateurs ne pouvoit-elle pas leur

donner cette pénétration qu'elle ne devoit qu'à l'amour ? Zulma étoit moins dangereux pour elle quand ils étoient ſeuls, puiſqu'alors il ſavoit être reſpectueux, & que devant des témoins il n'étoit pas aſſez prudent : donc il ne falloit jamais le voir en compagnie que le moins qu'il ſeroit poſſible ?

D'ailleurs, il étoit ſi triſte quand il ne pouvoit pas lui parler ! N'y avoit-il pas trop d'inhumanité à le priver d'un plaiſir que juſques alors elle avoit trouvé ſi peu de riſque à lui accorder ?

Toutes ces raiſons avoient déterminé Phénime, ou du moins elle le croyoit ; & elle fondoit toujours, ſoit ſur les uſages, ſoit ſur des choſes qui lui paroiſſoient auſſi ſenſées, ce que l'amour ſeul lui faiſoit faire en faveur de Zulma.

Ce jour même elle avoit été extrêmement tentée de faire ſon bonheur ; elle s'étoit dit tout ce que peut ſe dire une femme qui veut ſe vaincre elle-même, ſur ce qu'elle oppoſe à ſon amour ; elle s'étoit exagéré la conſtance & les ſoins de Zulma, ce deſir toujours ſi preſſant qu'il avoit de lui plaire : elle ſe ſouvenoit même avec plaiſir qu'il avoit toujours mieux aimé être trompé qu'infidele. Zulma, d'ailleurs,

étoit jeune, ſpirituel, bien fait, toutes choſes ſur leſquelles elle ne croyoit pas appuyer, mais qui n'en étoient pas moins celles qui l'avoient le plus touchée.

Qui diable l'arrêtoit donc? demanda le Sultan; cette femme-là m'excede. Huit ans de vertu, répondit Amanzéi; huit ans, dont une ſeule foibleſſe alloit lui enlever tout le mérite. En effet, s'écria le Sultan, voilà ce qui s'appelle une perte!

Elle eſt pour une femme qui penſe, plus conſidérable que Votre Majeſté ne le croit, répondit Amanzéi. La vertu eſt toujours accompagnée d'une paix profonde; elle n'amuſe pas, mais elle ſatisfait. Une femme aſſez heureuſe pour la poſſéder, toujours contente d'elle-même, peut ne ſe regarder jamais qu'avec complaiſance: l'eſtime qu'elle a pour elle, eſt toujours juſtifiée par celle des autres; & les plaiſirs qu'elle ſacrifie, ne valent pas ceux que le ſacrifice lui procure.

Dites-moi un peu, dit le Sultan, croyez-vous que, ſi j'avois été femme, j'euſſe été vertueuſe? En vérité, Sire, répondit Amanzéi, ſtupéfait de la queſtion, je n'en ſais rien. Pourquoi n'en

ſavez-vous rien, demanda le Sultan? Mais, eſt-il croyable que l'on faſſe de pareilles queſtions, dit la Sultane? Ce n'eſt pas vous que j'interroge, repliqua-t-il; je veux ſeulement qu'Amanzéi me diſe ſi j'aurois été vertueuſe. Sire, je crois qu'oui, répartit Amanzéi. Hé bien, mon cher, vous vous trompez, reprit Schah-Baham, j'aurois été tout le contraire. Ce que j'en dis, au reſte, ajouta-t-il en s'adreſſant à la Sultane, ce n'eſt pas pour vous dégoûter d'être vertueuſe, vous; ce que je penſe là-deſſus, n'eſt que pour moi; & peut-être bien que ſi j'étois femme, je changerois d'avis: ſur ces ſortes de choſes, chacun penſe comme il veut, & je ne contrains perſonne. Votre Maître s'embarraſſe, dit en ſouriant la Sultane à Amanzéi; & je vous réponds qu'il vous ſera fort obligé, ſi vous pourſuivez votre conte. Ce que j'entends, n'eſt pas mauvais, repliqua le Sultan; ne diroit-on pas que c'eſt moi qui interromps?

Zulma entra, reprit Amanzéi; & Phénime, quoiqu'il vînt plutôt qu'elle ne l'attendoit, ne laiſſa pas de lui dire qu'il venoit bien tard.

Que je ſuis heureux, Phénime, lui dit-il tendrement, que vous me trou-

viez coupable ! Phénime ne s'apperçut que dans cet inſtant, de la force de ce qu'elle venoit de lui dire ; elle voulut s'excuſer, & ne ſut que répondre. Zulma ſourit de l'embarras où il la voyoit, & elle rougit de l'avoir vu ſourire. Il ſe jetta à ſes genoux, & lui baiſa la main avec une ardeur extrême : elle fit un mouvement pour la retirer ; mais comme il ne faiſoit pas d'efforts pour la retenir, elle la lui rendit.

Zulma cependant lui diſoit les choſes les plus tendres ; elle ne lui répondoit pas ; mais elle l'écoutoit avec une attention & une avidité qu'elle ſe feroit ſûrement reprochée, ſi elle avoit pu démêler ſes mouvements. Sa gorge étoit un peu découverte, elle s'apperçut qu'il y portoit ſes yeux ; elle voulut rapprocher ſa robe. Ah ! cruelle, lui dit Zulma.

Cette exclamation ſuffit pour arrêter la main de Phénime. Pour laiſſer jouir Zulma de la légere faveur qu'elle lui accordoit, ſans qu'il pût rien en conclure contr'elle, elle feignit d'avoir quelque choſe à raccommoder à ſa coëffure. Les yeux de Zulma ne purent, ſans s'enflammer, s'attacher long-temps ſur l'objet que Phénime lui avoit abandon-

né. Elle ſe livra d'abord au plaiſir d'être admirée de ce qu'elle aimoit; ſes yeux ſe troublerent, elle regarda Zulma languiſſamment, & parut plongée dans la plus tendre rêverie.

Allons, Zulma, dit alors le Sultan: mais il ne voyoit pas cela, lui! Ah! la cruelle bête!

Phénime, malgré le déſordre qui s'emparoit d'elle, pourſuivit Amanzéi; s'apperçut de celui de ſon Amant; & craignant également l'émotion de Zulma & la ſienne, elle ſe leva bruſquement. Il fit quelques efforts pour la retenir; & n'ayant plus la force de lui parler, il tâcha, en arroſant ſa main des pleurs qu'il répandoit, de lui faire comprendre combien il étoit touché de la cruelle réſolution qu'elle prenoit. Tant de reſpect achevoit d'émouvoir Phénime; mais l'amour ne l'ayant pas encore abſolument vaincue, elle triompha, & de ſes propres deſirs, & de ceux de ſon Amant, plus dangereux pour elle peut-être que les ſiens mêmes.

Auſſi-tôt qu'elle ſe fut débarraſſée des bras de Zulma, elle lui fit ſigne de ſe relever; il obéit. Ils ſe regarderent quelque temps en gardant le ſilence. Phénime, enfin, lui dit qu'elle vouloit jouer.

Quelque déplacée que cette envie parût à Zulma, il ne ſavoit pas réſiſter aux volontés de Phénime; & il prépara tout lui-même avec autant de vivacité, que ſi c'eût été lui qui eût deſiré le jeu. Cette nouvelle preuve de ſa ſoumiſſion toucha extrêmement Phénime, & je la vis prête à lui demander pardon d'une fantaiſie qu'alors elle trouvoit ridicule.

Le repentir de Phénime ne dura pas autant qu'il auroit fallu pour le bonheur de Zulma; & plus elle ſe ſentit émue, & plus elle crut devoir lui cacher ſon trouble. Elle ſe mit donc au jeu, mais il lui inſpira un ennui qui lui fit bientôt connoître que ce qu'elle avoit imaginé contre Zulma, étoit pour elle d'une bien foible reſſource. Elle ne voulut pourtant pas croire d'abord que les diſpoſitions où elle étoit pour lui, cauſaſſent cette langueur dans laquelle elle ſe ſentoit; & l'attribuant uniquement au jeu qu'elle avoit choiſi, elle preſſa ſon Amant d'en prendre un autre: il obéit en ſoupirant, & elle n'en fut pas moins tourmentée. Ce déſordre qu'elle croyoit calmer, ces tendres idées dont elle cherchoit à ſe diſtraire, ſembloient, par la violence qu'elle ſe faiſoit, s'accroî-

tre, & prendre plus d'empire ſur ſon ame. Abymée dans la rêverie, elle croyoit regarder ſon jeu, & ne s'occupoit que de Zulma.

L'air pénétré qu'elle lui voyoit, les profonds ſoupirs qu'il pouſſoit, ſes larmes qu'elle voyoit prêtes de couler, & que ſon reſpect pour elle ſembloit ſeul retenir encore, acheverent d'attendrir Phénime. Toute entiere aux tendres mouvements qu'il lui inſpiroit, elle s'attacha uniquement à le regarder; ſoit qu'enfin elle fût confuſe de l'état où elle ſe trouvoit, ſoit qu'elle ne pût plus ſoutenir les regards de Zulma, elle appuya ſa tête ſur ſa main. Zulma ne la vit pas plutôt dans cette attitude, qu'il alla ſe jetter à ſes pieds; ou Phénime trop occupée ne le vit pas, ou elle ne voulut pas l'en empêcher. Il profita de ce moment de foibleſſe pour lui baiſer la main qu'elle avoit libre, & il la baiſa avec plus de tranſport qu'un Amant ordinaire n'en éprouve, en jouiſſant de tout ce qui peut le rendre heureux.

Comblé d'une faveur que, dans les termes même où ils en étoient enſemble, il n'oſoit pas encore eſpérer, il voulut chercher dans les yeux de Phénime, quel devoit être ſon deſtin. Elle

avoit toujours la tête appuyée ſur ſa main; il s'en empara doucement, & Phénime, en ſe découvrant le viſage, le laiſſa voir couvert de ſes larmes. Ce ſpectacle émut Zulma au point d'en verſer lui-même. Ah, Phénime! s'écria-t-il, en pouſſant un profond ſoupir. Ah, Zulma! répondit-elle tendrement. En achevant ces paroles, ils ſe regarderent, mais avec cette tendreſſe, ce feu, cette volupté, cet égarement que l'amour ſeul, & l'amour le plus vrai peut faire ſentir.

Zulma enfin, d'une voix entrecoupée par les ſoupirs, reprit la parole: Phénime, dit-il avec tranſport; ah! s'il eſt vrai qu'enfin mon amour vous touche, & que vous craigniez encore de me le dire, laiſſez du moins à ces yeux charmants, à ces yeux que j'adore, la liberté de s'expliquer en ma faveur. Non, Zulma, répondit-elle, je vous aime, & je ne me pardonnerois pas de vous retrancher rien d'un triomphe que vous avez ſi bien mérité. Je vous aime, Zulma; ma bouche, mon cœur, mes yeux, tout doit vous le dire, & tout vous le dit.... Zulma! mon cher Zulma! je ne ſuis heureuſe que depuis que je peux vous apprendre tout ce que je ſens pour vous. A des paroles ſi douces,

& ſi peu attendues, Zulma penſa mourir de joie. Dans quelque égarement qu'elle le plongeât, il n'oublia pas que Phénime pouvoit le rendre encore plus heureux. Quoiqu'il n'ignorât pas que l'aveu qu'elle lui faiſoit, l'autoriſoit à mille choſes qu'à peine juſqu'à ce moment il avoit oſé imaginer, le reſpect qu'il avoit pour elle l'emportant ſur ſes deſirs, il voulut attendre qu'elle achevât de décider de ſon ſort.

Phénime connoiſſoit trop Zulma, pour ſe méprendre au motif qui ſuſpendoit ſes empreſſements; elle le regarda encore avec une extrême tendreſſe; & cédant enfin aux doux mouvements dont elle étoit agitée, elle ſe précipita ſur lui avec une ardeur que les termes les plus forts & l'imagination la plus ardente ne pourroient jamais bien peindre.

Que de vérité! que de ſentiment dans leurs tranſports! non, jamais ſpectacle plus attendriſſant ne s'étoit offert à mes yeux! Tous deux enivrés, ſembloient avoir perdu tout uſage de leurs ſens. Ce n'étoit point ces mouvements momentanés que donne le deſir; c'étoit ce vrai délire, cette douce fureur de l'amour, toujours cherchés, & ſi rarement ſentis. O Dieux! Dieux! diſoit de temps en

temps Zulma, ſans pouvoir en dire davantage. Phénime, de ſon côté, abandonnée à tout ſon trouble, ſerroit tendrement Zulma dans ſes bras, s'en arrachoit pour le regarder, s'y rejettoit, le regardoit encore. Zulma, lui diſoit-elle avec tranſport, ah, Zulma! que j'ai connu tard le bonheur!

Ces paroles étoient ſuivies de ce ſilence délicieux auquel l'ame ſe plaît à ſe livrer, lorſque les expreſſions manquent au ſentiment qui la pénetre.

Zulma cependant avoit bien des choſes encore à deſirer; & Phénime, à qui ſon ardeur les rendoit en ce moment preſqu'auſſi néceſſaires qu'à lui-même, loin de vouloir rien oppoſer à ſes deſirs, s'y livra aveuglément. Il ſembloit même qu'il fît encore plus pour elle qu'elle ne faiſoit pour lui; plus elle s'étoit défendue contre ſon amour, plus elle croyoit devoir lui prouver combien ſa réſiſtance lui avoit coûté, & lui faire une ſorte de ſatisfaction ſur les tourments qu'elle lui avoit fait éprouver ſi long-temps. Elle auroit rougi de s'armer de cette fauſſe décence qui ſi ſouvent gêne & corrompt les plaiſirs, &, qui paroiſſant mettre ſans ceſſe le repentir à côté de l'amour, laiſſe, au milieu

du bonheur même, un bonheur encore plus doux à deſirer. La tendre, la ſincere Phénime ſe ſeroit crue coupable envers Zulma, ſi elle lui avoit dérobé quelque choſe de l'ardeur extrême qu'il lui inſpiroit; elle voloit avec empreſſement au-devant de ſes careſſes; & comme quelques moments auparavant elle s'eſtimoit de lui réſiſter, elle mettoit alors toute ſa gloire à le bien convaincre de ſa tendreſſe.

Dans un de ces intervalles que, tout courts qu'ils étoient, ils rempliſſoient par mille tendres tranſports: Phénime! lui dit Zulma de l'air le plus paſſionné, vous mettiez trop de vérité dans tous vos mouvements, pour que je n'aye pas dû croire quelquefois que vous m'aimiez; pourquoi avez-vous retardé ſi long-temps cet aveu?

Mon cœur s'eſt déterminé promptement pour vous, répondit Phénime; mais ma raiſon s'eſt long-temps oppoſée à mes ſentiments. Plus je me ſentois capable de la paſſion la plus ſincere, plus je craignois de m'engager; ſans avoir aimé, je ſentois que j'exigerois plus de tendreſſe que je ne pourrois en inſpirer. Vous ſeul m'avez fait connoître qu'il y a encore des hommes capables d'aimer;

vous m'aviez touchée, mais vous ne m'aviez pas vaincue. Vous l'avouerai-je, Zulma? cette vertu, que je vous ſacrifie aujourd'hui avec tant de plaiſir, a long-temps combattu contre vous. Je n'imaginois pas ſans déſeſpoir, qu'une ſeule foibleſſe alloit me ravir, & la douce certitude que j'étois eſtimable, & le bonheur d'être eſtimée. Ah, Zulma! ajouta-t-elle en le ſerrant dans ſes bras, que tu me rends odieux tous les momens que je n'ai point paſſés à te prouver ma tendreſſe! Qui moi! Zulma, j'ai pu te réſiſter! je t'ai fait répandre des larmes, & ce n'a pas toujours été celles que tu répands aujourd'hui! pardonne-le-moi, j'étois plus malheureuſe que toi-même! Oui! Zulma, je me reprocherai toujours d'avoir pu croire qu'être à toi ne dût pas remplir tous mes vœux, & me tenir lieu de tout. Tu m'aimois, & je pouvois ſonger à l'eſtime des autres! Ah, puis-je encore mériter la tienne!

Votre Majeſté devine ſans doute, continua Amanzéi, quelle fut la ſuite d'une pareille converſation: quelque plaiſir qu'elle m'ait donné, il me ſeroit impoſſible de me rappeller les diſcours de deux Amants qui, enivrés d'eux-mêmes, s'interrogeoient, & ne ſe donnoient

noient jamais le temps de ſe répondre, & dont les idées n'ayant alors entre elles aucune liaiſon, ne peignoient que le déſordre de leur ame, & ne devoient pas avoir pour un tiers, le même charme que pour eux. J'étois ſurpris, & de la vivacité de leur paſſion, & des reſſources qu'ils y trouvoient. Ils ne ſe ſéparerent que fort tard, & Zulma fut à peine ſorti, que Phénime, qui lui avoit conſacré tous ſes moments, ſe mit à lui écrire. Zulma revint le lendemain de fort bonne heure, toujours plus amoureux, toujours plus tendrement aimé, jouir, aux genoux ou dans les bras de Phénime, des plus délicieux moments. Malgré le penchant qui me portoit à changer ſouvent de demeure, je ne pus réſiſter au deſir de ſavoir ſi Zulma & Phénime s'aimeroient long-temps, & cette curioſité m'arrêta chez elle près d'un an; mais voyant enfin que leur amour, loin de diminuer, ſembloit tous les jours prendre de nouvelles forces, & qu'ils avoient même joint à toutes les délicateſſes, à toute la vivacité de la paſſion la plus ardente, la confiance & l'égalité de l'amitié la plus tendre, j'allai chercher ailleurs ma délivrance, ou de nouveaux plaiſirs.

CHAPITRE VIII.

EN ſortant de chez Phénime, j'entrai dans une maiſon où ne voyant que de ces choſes qui, à force d'être ordinaires, ne valent la peine d'être ni regardées, ni racontées, je ne demeurai pas long-temps. Je fus encore quelques jours ſans trouver dans les différents endroits où mon inquiétude & ma curioſité me conduiſirent, rien qui m'amuſât, ou qui dût me paroître nouveau. Ici, l'on ſe rendoit par vanité; là, le caprice, l'intérêt, l'habitude, même l'indolence, étoient les ſeuls motifs des foibleſſes dont on me faiſoit le témoin. Je rencontrois aſſez ſouvent ce mouvement vif & paſſager que l'on honore du nom de goût; mais je ne retrouvois nulle part cet amour, cette délicateſſe, cette tendre volupté qui, chez Phénime, avoient fait ſi long-temps mon admiration & mes plaiſirs.

Las de la vie errante que je menois, convaincu que le ſentiment dont on veut ſans ceſſe paroître rempli, eſt cependant ce que l'on éprouve le moins,

je commençai à m'ennuyer de ma deſtinée, & à deſirer vivement de trouver cette occaſion qui devoit terminer le ſupplice auquel j'étois condamné.

Quelles mœurs! m'écriois-je quelquefois : non, Brama qui les connoît, m'a flatté d'une eſpérance vaine; il n'a pas cru qu'avec ce goût effréné des plaiſirs qui regne dans Agra, & ce mépris des principes qui y eſt ſi généralement répandu, je puſſe jamais trouver deux perſonnes telles qu'il les demande, pour m'appeller à une autre vie.

Tout entier à ces chagrinantes réflexions, je me tranſportai dans une maiſon où tout avoit l'air paiſible. Une fille âgée de près de quarante ans, y logeoit ſeule. Quoiqu'elle fût encore aſſez bien pour pouvoir ſans ridicule ſe livrer à l'amour, elle étoit ſage, fuyoit les plaiſirs bruyants, voyoit peu de monde, & ſembloit même avoir moins cherché à ſe faire une ſociété agréable, qu'à vivre avec des gens qui, ſoit par leur âge, ſoit par la nature de leurs emplois, puſſent la mettre à l'abri de tout ſoupçon. Auſſi y avoit-il dans Agra peu de maiſons plus triſtes que la ſienne.

Entre les hommes qui alloient chez

elle, celui qu'elle paroiſſoit voir avec le plus de plaiſir, & qui auſſi la quittoit le moins, étoit un homme déja d'un certain âge, grave, froid, réſervé, plus encore par tempérament, que par état, quoiqu'il fût Chef d'un College de Bramines. Il étoit dur, haïſſoit les plaiſirs, & ne croyoit pas qu'il y en eût aucun dont l'ame du vrai ſage pût n'être pas avilie. A cette mauvaiſe humeur, à cet extérieur ſombre, je le pris d'abord pour une de ces perſonnes plus farouches que vertueuſes, inexorables pour les autres, indulgentes pour elles-mêmes, & blâmant en public avec aigreur les vices auxquels elles ſe livrent en ſecret; je le pris enfin pour un faux dévot. Fatmé m'avoit terriblement gâté l'eſprit ſur les gens dont l'extérieur étoit ſage & réglé. Quoique je me ſois rarement mépris en penſant mal d'eux, je me trompois ſur Moclès; & lorſque je le connus, il méritoit que j'euſſe de lui d'autres idées. Son ame alors étoit droite, & ſa vertu ſincere. Tout Agra le croyoit plus ſage même qu'il ne vouloit le paroître; perſonne ne doutoit que ſon averſion pour les plaiſirs ne fût réelle, & que, quelque durs que fuſſent ſes

principes, il ne les eût toujours ſuivis. L'on avoit d'Almaïde, (c'eſt le nom de la fille chez qui j'étois,) des idées auſſi favorables. L'étroite liaiſon qui étoit entr'elle & Moclès, n'avoit donné aucun lieu à des ſoupçons qui leur fuſſent déſavantageux; & quelle que ſoit ſur les liaiſons intimes, la méchanceté du public, il n'y avoit perſonne qui ne reſpectât la leur, & qui ne la crût fondée ſur le goût qu'ils avoient pour la vertu.

Moclès venoit tous les ſoirs chez Almaïde; & ſoit qu'ils fuſſent en compagnie, ſoit qu'ils fuſſent ſeuls, leurs actions étoient irréprochables, & leurs diſcours ſages & meſurés. Communément ils agitoient quelques points de Morale; Moclès, dans ces diſcuſſions, faiſoit toujours briller ſes lumieres & ſa droiture. Une choſe ſeule me déplaiſoit; c'étoit que deux perſonnes ſi ſupérieures aux autres, & qui tenoient toutes leurs paſſions dans des bornes ſi reſſerrées, n'euſſent point triomphé de l'orgueil, & que mutuellement elles ſe propoſaſſent pour exemple. Souvent même ne s'en repoſant pas ſur l'eſtime qu'ils avoient l'un pour l'autre, chacun d'eux entreprenoit ſon panégyrique, & ſe

louoit avec une complaiſance, une chaleur, une vanité, dont aſſurément leur vertu n'auroit pas dû être contente.

Quoiqu'une maiſon ſi triſte m'ennuyât beaucoup, je réſolus d'y demeurer quelque temps. Ce n'étoit pas que j'eſpéraſſe de m'y amuſer un jour, ou d'y trouver ma délivrance. Plus je croyois Almaïde & Moclès aſſez parfaits pour l'opérer, moins j'oſois attendre d'eux une foibleſſe : mais las encore de mes courſes, dégoûté du monde, ſentant alors avec horreur à quel point il m'avoit perverti, je n'étois pas fâché d'entendre parler morale; ſoit que la nouveauté dont elle étoit pour moi, fût ſeulement ce qui la rendoit agréable, ou que, dans les diſpoſitions où j'étois, je la regardaſſe comme une choſe qui pouvoit m'être ſalutaire.

Ah vraiment! s'écria le Sultan, je ne ſuis plus étonné que vous m'en ayez accablé; je vois où vous l'avez priſe: mais afin que vous ne ſoyez pas encore tenté de me montrer votre éloquence, ou votre mémoire, je réitere les menaces que je vous ai faites avec tant de prudence au commencement de votre conte. Si j'étois moins clément, je vous laiſſerois faire; & avec le plaiſir que

vous avez à parler, ſans doute vous iriez loin : mais je n'aime pas la ſupercherie, & je veux bien vous redire encore, que rien n'eſt moins ſalutaire que la Morale.

Malgré la rare vertu dont Almaïde & Moclès étoient doués, reprit Amanzéi, ils mêloient quelquefois à la Morale des peintures du vice un peu trop détaillées. Leurs intentions, ſans doute, étoient bonnes; mais il n'en étoit pas plus prudent à eux de s'arrêter ſur des idées dont on ne ſauroit trop éloigner ſon imagination, ſi l'on veut échapper au trouble qu'elles portent ordinairement dans les ſens.

Almaïde & Moclès qui n'y ſentoient pas de danger, ou s'y croyoient ſupérieurs, ne craignoient point aſſez de diſſerter ſur la volupté : il eſt bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tous les charmes, ils en exagéroient la honte & les dangers. Ils convenoient même que la vraie félicité ne ſe trouve que dans le ſein de la vertu; mais ils en convenoient ſéchement, & comme d'une vérité trop généralement reconnue, pour avoir beſoin d'être diſcutée. Ce n'étoit pas avec la même rapidité qu'ils faiſoient l'examen du plaiſir; ils s'éten-

doient ſur une matiere ſi intéreſſante, & s'appéſantiſſoient ſur les détails les plus dangereux, avec une confiance dont enfin j'oſai eſpérer qu'ils pourroient bien être la dupe.

Il y avoit au moins un mois que tous les ſoirs ils s'amuſoient de ces peintures vives que je croyois ſi peu faites pour eux; & quelque ſujet qu'ils traitaſſent d'abord, ils retomboient toujours ſur celui qu'ils auroient dû éviter. Moclès, de qui inſenſiblement ces diſcours avoient adouci l'humeur, venoit chez Almaïde plutôt qu'à ſon ordinaire, s'y amuſoit davantage, & en ſortoit plus tard. Almaïde, de ſon côté, l'attendoit avec plus d'impatience, le voyoit avec plus de plaiſir, l'écoutoit avec moins de diſtraction. Quand Moclès arrivoit chez elle, & qu'il y trouvoit du monde, il y avoit l'air contraint & embarraſſé, & elle-même ne paroiſſoit pas être plus contente. Enfin, les laiſſoit-on ſeuls, je remarquois ſur leur viſage cette joie que reſſentent deux Amants, qui, long-temps troublés par une viſite importune, ont enfin le bonheur de pouvoir ſe livrer à leur tendreſſe. Almaïde & Moclès s'approchoient l'un de l'autre avec empreſſe-

ment, ſe plaignoient de ce qu'on ne les laiſſoit pas aſſez à eux-mêmes, & ſe regardoient mutuellement avec une extrême complaiſance. C'étoit à peu près la même façon de ſe parler, mais ce n'étoit plus le même ton. Ils vivoient enfin avec une familiarité qui devoit les mener d'autant plus loin, qu'ils s'étourdiſſoient ſur ce qui l'avoit fait naître, ou (ce que je croirois plus aiſément) ne le pénétroient pas.

Moclès un jour louoit exceſſivement Almaïde ſur ſa vertu. Pour moi, dit-elle, il n'eſt pas bien ſingulier que j'aye été ſage : dans une femme, les préjugés aident la vertu; mais dans un homme, ils la corrompent. C'eſt une eſpece de ſottiſe à vous de n'être pas galants; en nous c'eſt une vice de l'être. Vous avez dû, vous, par exemple, qui me louez, en ne penſant que comme moi, mériter pourtant plus d'eſtime. A ne pas examiner les choſes avec cette exactitude de raiſonnement qui les montre telles qu'elles ſont, répondit-il gravement, on imagineroit que je ſuis en effet plus eſtimable que vous, & l'on ſe tromperoit. Il eſt aiſé à un homme de réſiſter à l'amour, & tout y livre les femmes. Si ce n'eſt pas la tendreſſe qui les y porte,

ce ſont les ſens. Au défaut de ces deux mouvements qui cauſent tous les jours tant de déſordres, elles ont la vanité, qui, pour être la ſource de leurs foibleſſes que l'on doit excuſer le moins, n'en eſt peut-être pas la moins ordinaire; & ce qui, ajouta-t-il en ſoupirant & en levant les yeux au Ciel, eſt encore plus terrible pour elles, c'eſt le déſœuvrement perpétuel dans lequel elles languiſſent. Cette nonchalance fatale livre l'eſprit aux idées les plus dangereuſes; l'imagination naturellement vicieuſe les adopte & les étend: la paſſion déja née, en prend plus d'empire ſur le cœur; ou s'il eſt encore exempt de trouble, ces fantômes de volupté que l'on ſe plaît à ſe préſenter, le diſpoſent à la foibleſſe. Quand, ſeule & abandonnée à toute la vivacité de ſon imagination, une femme pourſuit une chimere que ſon déſœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouiſſance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illuſions qu'elle ſe forme; moins l'objet qui la ſéduit eſt réel, plus elle croit inutile de lui réſiſter: c'eſt dans le ſilence, c'eſt vis-à-vis elle-même qu'elle eſt foible; qu'a-t-elle

à craindre ? Mais ce cœur qu'elle nourrit de tendreſſe, ces ſens qu'elle plie à l'habitude de la volupté, ſe contenteront-ils toujours d'illuſions ? Supposé même qu'elle ne cherche pas ce qui bleſſe plus réellement la vertu, peut-elle ſe flatter que, dans un moment, (& qui ſera peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égare) où un Amant tendre, ardent, empreſſé, viendra gémir à ſes genoux, & y porter en même-temps ſes larmes & ſes tranſports, elle trouvera dans un cœur qu'elle a tant de fois livré volontairement aux charmes de la molleſſe, ces principes qui ſeuls pouvoient la faire triompher d'une ſi dangereuſe occaſion ?

Ah, Moclès, s'écria Almaïde en rougiſſant, que la vertu eſt difficile à pratiquer ! Vous êtes moins faite qu'une autre pour le croire, répondit-il, vous qui avec tous les agrémens poſſibles, née pour vivre au milieu des plaiſirs, avez tout ſacrifié à cette même vertu, qu'aujourd'hui l'on ſacrifie aux choſes mêmes qui ſembleroient devoir le moins l'emporter ſur elle. Je ne me flatte point, répliqua-t-elle modeſtement, d'être arrivée à la perfection ; mais il eſt vrai que j'ai tout craint, ſur-tout ce déſœu-

vrement dont vous venez de parler, & ces livres, & ces ſpectacles pernicieux qui ne peuvent qu'amollir l'ame. Oui, je le ſais, reprit-il; & c'eſt à ce ſoin continuel de vous occuper, que vous devez principalement votre ſageſſe : car (& je le vois par nous-mêmes) rien ne nous livre plus aux paſſions que l'oiſiveté; & ſi elle prend tout ſur nous, qui ſommes nés moins fragiles, jugez de ce qu'elle peut ſur vous. Il eſt vrai, répondit-elle, que nous avons tout à combattre. Infiniment plus que nous ne penſons, répliqua-t-il, & c'étoit ce que je vous diſois. Il faut de plus, que vous conſidériez que les femmes ſont toujours attaquées, & que (ſi vous en exceptez quelques-unes ſans pudeur & ſans principes, qui même, ſans aimer, oſent les premieres dire qu'elles aiment) il n'arrive pas, quelque corrompu que l'on ſoit aujourd'hui, que nous ayons à combattre ces ſoins, ces pleurs, & cette obſtination que nous employons tous les jours contre les femmes avec tant de ſuccès. D'ailleurs, ſi vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend, l'exemple..... A cet égard, interrompit-elle, nous n'avons point d'avantage ſur vous; l'exemple doit même d'au-

tant plus vous entraîner, que vous êtes galants par état. Cela n'eſt pas exactement vrai pour tous les hommes, reprit-il, puiſqu'il y en a beaucoup à qui leur état même interdit cette frénéſie de l'ame, que l'on appelle le plaiſir d'aimer : moi, par exemple, je ſuis dans ce cas-là. Quand cela ne ſeroit pas, répliqua-t-elle, né aſſez heureux pour être inacceſſible aux paſſions, vous aurez toujours... Ici, Moclès leva les yeux au Ciel en ſoupirant. Quoi! continua Almaïde, vous reprocheriez-vous quelque choſe! Ah, Moclès! ſi vous n'êtes pas content de vous-même, qui peut oſer l'être de ſoi? Quoi! vous auriez voulu connoître l'amour? Oui, répondit-il triſtement; cet aveu m'humilie, mais je le dois à la vérité. Il eſt vrai auſſi que je n'ai pas cédé à cette funeſte tentation. En vous avouant que j'ai quelquefois été obligé de combattre, je me montre ſans doute à vos yeux avec des foibleſſes dont, à votre étonnement, je vois bien que vous ne me croyiez pas capable; mais en vous tirant d'une erreur qui m'étoit avantageuſe, je crains de vous faire trop bien penſer de moi. Il eſt moins humiliant d'être tenté, qu'il n'eſt glorieux de réſiſter à la ten-

tation. En vous confiant mes foibleſſes, je ſuis forcé de vous parler de mes triomphes ; ce que je perds d'un côté, il ſemble que je veuille le regagner de l'autre, & je ne ſais ſi je ne dois pas craindre que vous n'attribuiiez à orgueil un aveu que je ne vous fais que pour éviter le menſonge.

En achevant ce modeſte diſcours, Moclès baiſſa les yeux. Oh! vous ne riſquez rien avec moi, lui dit vivement Almaïde, je vous connois. Eh bien! vous avez donc été quelquefois tenté de ſuccomber; vous ne m'étonnez pas; on a beau marcher d'un pas conſtant à la perfection, on n'y arrive jamais. Ce que vous dites n'eſt malheureuſement que trop prouvé, répondit-il. Hélas! s'écria-t-elle douloureuſement, penſez-vous donc que j'aye tant à me louer de moi-même, & que je ſois exempte de ces foibleſſes que vous vous reprochez! Quoi, lui dit-il, vous auſſi, Almaïde! J'ai trop de confiance en vous pour vouloir rien vous cacher, reprit-elle, & je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a long-temps étonnée, & qu'encore aujourd'hui je ne connois pas, c'eſt que ce trouble qui s'empare des ſens & les

confond, ſoit indépendant de nous-mêmes : cent fois il m'a ſurpriſe dans les occupations les plus ſérieuſes, & qui naturellement devoient y rendre mon ame moins acceſſible. Quelquefois je le combattois avec aſſez de ſuccès ; dans d'autres temps, moins forte contre lui, malgré moi-même, il m'aſſerviſſoit, entraînoit mon imagination, ſe ſoumettoit toutes mes facultés. Que ces honteux mouvements ſubjuguent une ame qui ſe plaît à les nourrir, & qui ne ſe trouve heureuſe qu'autant qu'elle y eſt en proie, je n'en ſuis pas ſurpriſe ; mais pourquoi y eſt-on expoſé, quand on fait le plus grand & le plus continu de ſes ſoins, de les anéantir?

Ce que l'on appelle ſageſſe, répondit Moclès, conſiſte beaucoup moins à n'être pas tenté, qu'à ſavoir triompher de la tentation ; & il y auroit trop peu de mérite à être vertueux, ſi, pour l'être, l'on n'avoit pas d'obſtacles à ſurmonter. Mais puiſque nous en ſommes ſur ce chapitre, dites-moi, de grace, depuis que vous êtes dans cet âge où le ſang coulant dans les veines avec moins d'impétuoſité, vous rend moins ſuſceptible de deſirs, ſentez-vous encore

ces mouvements affreux? Ils ſont beaucoup moins fréquents, repartit-elle; mais j'y ſuis encore ſujette. Je ſuis dans le même cas, répondit-il en ſoupirant.

Mais nous ſommes foux de parler comme nous faiſons, dit Almaïde en rougiſſant, & cette converſation n'eſt pas faite pour nous. Je doute, toutes réflexions faites, que nous devions beaucoup la craindre, répondit Moclès en ſouriant d'un air vain : il eſt bon de ſe défier de ſoi-même; mais ce ſeroit auſſi avoir trop mauvaiſe opinion de nous, que de nous croire ſi ſuſceptibles. Je conviens que le ſujet que nous traitons, ramene néceſſairement à de certaines idées; mais il eſt bien différent de le diſcuter dans la vue de s'éclairer, ou dans celle de ſe ſéduire; & nous pouvons, je crois, ſans nous tromper, nous répondre de nos motifs, & nous repoſer ſur eux de notre tranquillité. Il ne faut pas, d'ailleurs, que vous croyiez que ces ſortes d'objets, ſi dangereux pour les gens qui vivent dans le déſordre, puiſſent faire la même impreſſion ſur nous : par eux-mêmes ils ne ſont rien; des perſonnes de la vertu la plus pure, ſont quelque-

fois forcées de s'y arrêter, ſans que la diſcuſſion la plus exacte de ces matières prenne ſur l'innocence de leurs mœurs. Tout eſt mal & corruption pour les cœurs corrompus; comme les choſes qui paroiſſent le plus contraires à la ſageſſe, ſont ſans pouvoir ſur ceux qui ne cherchent point à s'y complaire. Cela n'eſt pas douteux, puiſque vous le croyez, répondit-elle; & je n'ai garde de me faire des ſcrupules, quand il vous paroît que je n'en dois pas avoir.

Vous ne devineriez jamais, lui dit-il, la curioſité qui m'occupe: je n'oſe vous la découvrir, parce que je la crois indiſcrette; & je ne puis cependant y réſiſter: je voudrois ſavoir ſi jamais on ne vous a fait de propoſitions d'un certain genre, ſi jamais enfin (pour vous montrer ma curioſité toute entiere) vous n'avez eſſuyé les tranſports d'aucun homme, ſoit volontairement, ſoit malgré vous?

A cette queſtion qu'Almaïde n'avoit pas prévue, elle demeura étonnée, rougit, & parut rêver; enfin, prenant ſon parti: mais oui, répondit-elle avec embarras, & puiſque vous voulez le ſavoir, je vous avouerai naturellement

qu'un jour un jeune étourdi, qui, (car je ne veux rien vous diſſimuler) malgré mon averſion pour les hommes, me paroiſſoit aſſez aimable, me trouvant ſeule, me dit de ces galanteries que les hommes croyent nous devoir, quand nous ne ſommes pas encore parvenues à cet âge heureux qui ne leur inſpire pour nous que du reſpect, ou que nous ſommes aſſez à plaindre pour avoir une figure qui nous expoſe à leurs deſirs. Nous étions ſeuls; je lui répondis ſelon les principes que je m'étois faits. Loin que ma réponſe lui impoſât, il crut que je cherchois moins à lui dérober ſa conquête, qu'à la lui faire valoir; il oſa même m'aſſurer que je l'aimerois: vous imaginez bien que je lui ſoutins fortement le contraire. Je ne ſais avec quelles femmes vivoit ordinairement cet étourdi; mais aſſurément elles ne l'avoient pas accoutumé au reſpect. Il s'approcha de moi; & me prenant bruſquement entre ſes bras, il me renverſa ſur un Sopha. Diſpenſez-moi, de grace, du reſte d'un récit qui bleſſeroit ma pudeur, & qui peut-être troubleroit encore mes ſens. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir... Non, interrompit Moclès, vous me direz tout: c'eſt moins,

je le vois, (& ne le vois pas ſans frémir pour vous) la crainte d'émouvoir vos ſens, ou de bleſſer la pudeur, qui vous ferme la bouche, que la honte d'avouer que vous avez été trop ſenſible; & ce motif, loin d'être louable, ne ſauroit être trop blâmé. Je puis, je crois même devoir ajouter à ce que je vous dis, que s'il eſt vrai que vous craigniez que le récit que j'exige de vous, ne vous jette dans une émotion dangereuſe, vous ne pouvez le ſupprimer ou l'adoucir, ſans être coupable. N'eſt-il donc pour vous d'aucune conſéquence d'ignorer ce que peuvent ſur vous de certaines idées? Oſerez-vous compter ſur vous-même, quand vous ne vous ſerez pas éprouvée? Ainſi donc, ménageant toujours votre ame, vous ignorez toujours quelles ſont ſes forces! Almaïde, croyez-moi, l'on ne craint jamais aſſez un danger que l'on ne connoît pas; & l'on ne tombe ordinairement, que pour avoir trop compté ſur ſoi-même. Vous ne pouvez donc peſer trop ſur toutes les circonſtances de votre hiſtoire; ce n'eſt que par l'effet qu'elles feront aujourd'hui ſur vous, que vous pourrez apprendre juſques où vont les progrès que vous avez faits

dans le chemin de la vertu, ou (ce qui eſt encore plus eſſentiel) ce qu'il vous reſte encore à détruire pour parvenir à cette averſion totale des plaiſirs, qui ſeule fait les vertueux.

Ce conſeil me ſurprit dans la bouche de Moclès ; je lui connoiſſois de la droiture & des lumieres, & je ne concevois pas ce qui, dans cet inſtant, le faiſoit raiſonnner d'une façon ſi contraire à ſes principes. Quoi! me dis-je avec étonnement, c'eſt Moclès qui conſeille à Almaïde de peſer ſur des détails qui peuvent bleſſer la pudeur, & porter à la corruption? L'envie que j'avois de m'éclaircir des motifs de Moclès, me le fit regarder avec attention; & je lui trouvai tant d'égarement dans les yeux, que je commençai à croire que je pourrois bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde où j'aurois le moins oſé l'attendre.

Pendant que je fondois de ſi douces eſpérances, autant ſur l'idée que j'avois de la vertu d'Almaïde & de Moclès, que ſur le trouble où tous deux commençoient à ſe mettre, Almaïde continua ſon hiſtoire.

CHAPITRE IX.

Où l'on trouvera une grande Queſtion à décider.

JE vous obéirai aveuglément, répondit Almaïde à Moclès : vous venez de me faire ſentir que la vanité ſeule me fermoit la bouche, & je vais m'en punir en vous confiant ſans déguiſement les circonſtances de mon aventure qui me mortifient le plus.

Je vous ai dit, ce me ſemble, que ce jeune homme dont je vous parlois, m'avoit renverſée ſur un Sopha; je n'étois pas encore revenue de mon étonnement, qu'il s'y précipita ſur moi. Quoique l'excès de ma ſurpriſe me permît à peine de lui exprimer ma colere, il la lut aiſément dans mes yeux; & voulant ſe précautionner contre mes cris, il parvint, malgré ma réſiſtance, à me fermer la bouche avec le baiſer le plus inſolent : il me ſeroit impoſſible de vous dire combien d'abord j'en fus révoltée; je l'avouerai pourtant, mon indignation ne fut pas longue. La nature, qui

me trahiſſoit, me porta bientôt ce baiſer dans le fond du cœur; il ſe mêla tout d'un coup à ma colere, des mouvements qui ne la laiſſerent plus agir qu'avec foibleſſe. Tous mes ſens ſe ſouleverent, un feu inconnu ſe gliſſa dans toutes mes veines; je ne ſais quel plaiſir qui, en le déteſtant, m'entraînoit, remplit inſenſiblement toute mon ame: mes cris ſe convertirent en ſoupirs; & emportée par des mouvements auxquels, malgré ma colere & ma douleur, je ne pouvois plus réſiſter, en gémiſſant de l'état où je me voyois, je n'avois plus la force de m'en défendre.

Voilà, s'écria Moclès, une terrible ſituation! Eh bien! continua-t-il en la regardant avec des yeux enflammés. Que vous dirai-je, reprit-elle? Quand je le pouvois, je lui faiſois des reproches, mais c'étoit machinalement. Je crois que je lui parlois, que je le traitois avec tout le mépris qu'il méritoit; je dis que je le crois, car je n'oſerois l'aſſurer. A meſure que ce trouble cruel augmentoit, je ſentois expirer mes forces & ma fureur; une confuſion ſinguliere régnoit dans toutes mes idées. Je ne m'étois pourtant pas encore rendue; mais quelle réſiſtance! qu'elle étoit foible!

& que, toute foible qu'elle étoit, elle me coûtoit encore! Je ne me rappelle, Moclès, ce ſouvenir qu'avec horreur; & la honte qu'il me cauſe, me le rend auſſi préſent que ſi je gémiſſois encore entre les bras de cet audacieux. Quel moment pour ma vertu! Ah! Moclès! comment, ſentant tout le prix de cette innocence que l'on cherchoit à me ravir, ne craignant rien tant, même au milieu du déſordre auquel j'étois livrée, que le malheur de la perdre, trouvois-je tant de douceur dans cette volupté qui s'étoit emparée de moi? Comment des craintes ſi vives ne m'arrachoient-elles pas aux plaiſirs, ou pourquoi les plaiſirs laiſſoient-ils encore ſur mon cœur tant d'empire à la vertu? Je ſouhaitois, (mais avec quels efforts! combien ne ſouffrois-je pas à ſouhaiter?) que l'on vînt m'arracher au ſort qui me menaçoit. En même-temps que je formois cette idée, un mouvement contraire qui agiſſoit ſur moi avec la derniere violence, & qui cependant déplaiſoit moins que le premier, me faiſoit deſirer vivement que rien ne s'oppoſât à ma défaite : en rougiſſant de ce que je ſentois, je brûlois d'en ſentir davantage; ſans imaginer de nouveaux plaiſirs, j'en

ſouhaitois ; l'ardeur qui me dévoroit, commençoit à devenir un ſupplice pour moi, & à fatiguer mes ſens.

Quelle que fût l'ivreſſe dans laquelle j'étois plongée, je n'avois pas encore pu parvenir à étouffer cette voix importune qui crioit au fond de mon cœur, & qui n'ayant pu m'arracher à ma foibleſſe, continuoit de me la reprocher, lorſque ce jeune homme remarquant, ſans doute, l'impreſſion qu'il faiſoit ſur moi, pouſſa enfin juſqu'au bout, les outrages qu'il me faiſoit. Il... mais comment pourrois-je vous exprimer ce dont je rougis encore ? Occupée uniquement, autant que mon trouble me le permettoit, à me défendre de ſes baiſers dont il m'accabloit ſans ceſſe, je n'avois point pris d'ailleurs de précautions contre lui. Malgré le cruel état où j'étois, cette nouvelle inſulte réveilla ma fureur ; hélas ! ce ne fut pas pour long-temps. Je ſentois bientôt augmenter mon déſordre ; juſqu'aux efforts que je faiſois pour échapper à cet audacieux, ou pour le déranger du moins, tout y contribuoit, tout achevoit de me ſéduire. Perdue enfin dans des tranſports inexprimables, dans un raviſſement dont il me ſeroit impoſſible

poſſible de vous donner l'idée, je tombai ſans force & ſans mouvement, entre les bras du cruel qui me faiſoit de ſi ſanglants affronts.

Quel état ! s'écria Moclès, & que j'en crains les ſuites! Elles ne furent cependant pas telles que vous les imaginez, répondit Almaïde. Au milieu d'une ſituation dont j'avois autant plus à craindre, que je n'en craignois plus rien, je ne ſais pourquoi mon ennemi ſuſpendit tout d'un coup ſa fureur & ſes entrepriſes. Par un prodige que je n'ai jamais pu concevoir, & que vous ne croirez peut-être pas, tant il eſt extraordinaire ; dans l'inſtant où je n'avois plus rien à lui oppoſer, & où lui-même paroiſſoit au comble de l'égarement, ſes yeux, dont je ne pouvois ſoutenir l'éclat & l'impreſſion, changerent ; une ſorte de langueur qui vint y régner, en bannit la fureur : il chancela ; & en me preſſant dans ſes bras, avec plus de tendreſſe & moins de violence qu'auparavant, il devint, (juſte punition des maux qu'il m'avoit faits!) auſſi foible que je l'étois moi-même. En ce moment, mon trouble commençoit à ſe diſſiper, & je fus aſſez heureuſe pour pouvoir jouir de toute l'hu-

miliation de mon ennemi. Après l'avoir conſidérée avec tout le plaiſir poſſible, & remercié intérieurement Brama de la protection viſible qu'il m'avoit accordée, je me relevai avec violence. A meſure que mes ſens ſe calmoient, & que mes idées devenoient plus claires, je ſentois plus vivement ma honte. Vingt fois j'ouvris ma bouche pour charger ce jeune téméraire des reproches qu'il méritoit; mais cette confuſion ſecrete dont j'étois accablée, me la ferma toujours; & après l'avoir regardé avec toute l'indignation que méritoit l'inſolence de ſon procédé, je le quittai bruſquement. J'aimai mieux, à vous dire vrai, garder le ſilence, que d'entrer dans des détails qui m'auroient fait rougir, & que la foibleſſe dont je venois d'être capable me faiſoit craindre.

Voilà, pourſuivit-elle, la ſeule fois que je me ſois trouvée dans ce danger que j'avois toujours craint avant que de le connoître, & que je n'ai connu que pour l'éviter avec plus de ſoin que jamais. Je me crus même d'autant plus obligée à le fuir, que je ne doutai pas, aux mouvements que j'avois éprouvés, que je n'euſſe plus de penchant à l'amour que je ne l'avois cru.

Vous voyez bien, dit alors Moclès, qu'il eſt important d'eſſayer ſon ame: mais à propos, comment va la vôtre? ce récit a-t-il fait ſur vous les impreſſions que vous craigniez? Mais enfin, répondit-elle en rougiſſant, elle n'eſt pas auſſi tranquille qu'elle l'étoit. De ſorte, reprit-il, que ſi actuellement vous trouviez un téméraire, vous ne laiſſeriez pas d'en être un peu embarraſſée. Ah! ne me parlez plus de cela, s'écria-t-elle, ce ſeroit le plus cruel malheur qui pût m'arriver. Oui, répondit-il avec diſtraction, cela ſe conçoit aiſément.

En achevant ces paroles, il tomba dans la rêverie la plus profonde: de temps-en-temps il regardoit Almaïde d'un air interdit, & avec des yeux qui peignoient ſes deſirs, & ſon irréſolution. L'aveu qu'Almaïde venoit de lui faire de ſon trouble, l'encourageoit; mais ſon inexpérience ne lui permettant pas de ſavoir le mettre à profit, peu s'en falloit qu'il ne lui devînt inutile. La façon dont il devoit s'y prendre pour achever de ſéduire Almaïde, n'étoit pas la ſeule choſe à laquelle il rêvât. Retenu par le ſouvenir de ce qu'il avoit été, tyranniſé par l'idée des plaiſirs, ſéduit, ceſſant de l'être, je le voyois

tour-à-tour prêt à fuir, ou à tout tenter.

Pendant qu'il éprouvoit tant de combats, Almaïde n'étoit pas dans un état plus tranquille. Le récit que Moclès lui avoit demandé, avoit produit tout ce qu'elle en avoit craint. Ses yeux s'étoient animés : une rougeur différente de celle que la pudeur fait naître ; des soupirs entrecoupés, de l'inquiétude, de la langueur, tout m'apprit mieux qu'elle ne le savoit elle-même, la force de l'égarement dans lequel elle étoit plongée. J'attendois avec impatience ce que deviendroit la situation où deux personnes si sages s'étoient si imprudemment engagées. Je craignis même quelque-temps qu'ils ne sentissent l'erreur où leur trop grande sécurité les avoit entraînés, & que, dans des cœurs accoutumés à la vertu, elle ne fît pas tout le progrès que mon état & les promesses de Brama me forçoient de souhaiter.

Je crus voir enfin aux regards d'Almaïde & de Moclès, qui, de moment en moment, devenoient moins timides, & se chargeoient de plus de volupté, que c'étoit moins la crainte de succomber qui les retenoit, que l'embarras d'amener leur chûte. Tous deux

étoient également tentés, tous deux me sembloient avoir le même desir & le même besoin de connoître. Cette situation pour deux personnes qui auroient eu un peu d'usage du monde, n'auroit pas été embarrassante; mais Almaïde & Moclès, loin de savoir l'art de s'aider mutuellement, n'osoient, ni se confier leur état, ni se marquer autrement que par des regards, encore mal assurés, le feu dont ils se sentoient brûler. Quand même ils se seroient cru l'un à l'autre les mêmes idées, savoient-ils à quel point ils étoient séduits tous deux? Quelle honte ne seroit-ce pas pour celui qui parleroit le premier, s'il trouvoit dans le cœur de l'autre quelques restes de vertu; & comment pouvoir s'éclaircir, quand tous deux avoient tant de raisons de ne pas rompre le silence? En supposant à Almaïde plus de foiblesse encore qu'à Moclès, elle n'en étoit pas moins forcée de l'attendre. A cette sagesse dont elle avoit toujours fait profession, se joignoient la pudeur & les bienséances de son sexe, qui ne lui permettoient pas de déclarer ses desirs; & quoique, pour toutes les femmes, cette loi ne soit pas inviolable, Almaïde,

ou tout-à-fait neuve, ou peu faite à la galanterie, craignoit le mépris ſi juſtement attaché à une démarche de cette nature. D'ailleurs, ſavoit-elle comment Moclès la prendroit? Peut-être, ſi elle eût été ſûre qu'en la mépriſant, il eût voulu céder, ſe ſeroit-elle étourdie là-deſſus; mais s'il s'en tenoit ſimplement au mépris!

Après qu'ils eurent agité quelque temps en eux-mêmes, de quelle maniere ils pourroient ſe parler ſans s'expoſer à la honte de ne pas réuſſir, Moclès, de qui un aveu formel de ſes ſentiments auroit trop bleſſé l'orgueil & l'état, crut qu'il ne pouvoit mieux réuſſir que par le ſophiſme; ſuppoſé cependant que le choix des moyens dépendît encore de l'examen qu'en pouvoit faire ſa raiſon, & qu'il ne cherchât pas encore plus à s'éblouir lui-même, ou à ſauver ſa gloire, en cas que l'épreuve qu'il alloit tenter ne lui réuſſît point, qu'à tromper Almaïde. Heureux s'il eût voulu employer pour ſe défendre, ſeulement la moitié de l'art qu'il mit à achever de ſe ſéduire, ou à ſe juſtifier de ſa ſéduction!

Oh parbleu, dit alors le Sultan, on peut dire que s'il s'y prend mal, ce ne

ſera pas faute d'y avoir beaucoup rêvé. Mais, dit la Sultane, je ne ſais pas pourquoi vous êtes ſi étonné qu'il ait fait tant de réflexions; il me ſemble que la ſituation où il ſe trouvoit, exigeoit qu'il en fît quelques-unes. Quelques unes, paſſe, répondit Schah-Baham; & c'eſt préciſément parce qu'il n'en falloit que quelques-unes, qu'il n'avoit pas beſoin d'en faire tant. Il falloit que ces gens-là fuſſent terriblement tentés pour ne pas rentrer en eux-mêmes, avec le temps qu'ils ſe donnoient pour cela. Vous avez riſqué de faire une remarque judicieuſe, reprit la Sultane. Vous avez riſqué! dit Schah-Baham; oſerois-je bien vous demander ce que cela veut dire? Vous avez de petites façons de parler auſſi peu reſpectueuſes que j'en connoiſſe, & dont il n'y a peut-être pas au monde de Sultan qui voulût s'accommoder. Mais je veux dire, répondit la Sultane, qu'elle porte à faux. Toutes ces idées tumultueuſes qui occupoient Almaïde & Moclès, ſe ſuccédoient avec une extrême promptitude; & ſi vous vouliez bien y penſer, vous verriez que ce qu'Amanzéi ne nous a dit qu'en un quart-d'heure, ne dut pas ſuſpendre deux minutes leurs réſolutions. Eh

bien ! répliqua le Sultan, le Conteur eſt donc une bête, s'il employe tant de temps à rendre ce que les gens dont il parle penſerent avec tant de promptitude. Je voudrois bien, reprit-elle, que vous fuſſiez obligé de nous en peindre autant. J'ai mes raiſons pour croire que je m'en acquitterois fort bien, repartit-il : mais je ferois encore mieux que tout cela ; car, ce que je trouverois ſi difficile à dire, je ne me ferois point du tout de peine de le paſſer.

Les idées dans leſquelles Moclès étoit abſorbé, ſes deſirs, les efforts qu'il faiſoit pour les éteindre, le plaiſir avec lequel il s'y livroit, lui donnoient un air ſi ſérieux & ſi occupé, qu'Almaïde enfin jugea à propos de lui demander ce qu'il avoit pour garder ſi longtemps le ſilence. Je crains, ajouta-t-elle, que vous ne vous faſſiez des idées noires. Vous avez raiſon, repartit-il ; & c'eſt le récit que vous venez de me faire, qui me les a fait naître. Almaïde parut étonnée de ce qu'il lui diſoit. N'en ſoyez pas ſurpriſe, continua-t-il, & ne ſoyez pas plus choquée de ce que je vais vous dire, tout extraordinaire qu'il ſera dans ma bouche. Je ſuis déſolé que ce jeune téméraire

qui vous ménagea ſi peu, n'ait pas eu le temps d'achever ſon crime. Ah, Moclès! s'écria-t-elle, & pourquoi? Parce que, répondit-il, vous ſeriez en état de calmer des doutes qui me tourmentent depuis long-temps, que vous venez de me rendre dans toute leur force, & que notre inexpérience réciproque laiſſera toujours ſubſiſter, puiſque vous ne pourriez point répondre à mes queſtions, & qu'il ſeroit trop dangereux pour moi d'interroger ſur ce qui m'agite, une autre perſonne que vous. Ma curioſité roule ſur des choſes d'une nature ſi étrange pour un homme de mon caractere & de ma profeſſion, qu'à moins de me connoître comme vous faites, on ne manqueroit pas de l'attribuer à un motif qui ne me feroit pas honneur. Il eſt certain, répondit-elle, que vous pouvez tout me dire ſans rien riſquer. C'eſt cela même, reprit-il, qui me feroit preſque deſirer que vous fuſſiez plus inſtruite; car ayant en moi autant de confiance que j'en ai en vous, ſûrement vous ne me cacheriez rien. Quand j'aurois pu douter de votre amitié, & de la façon dont vous comptez ſur ma diſcrétion, la vérité avec laquelle vous venez de me

confier juſqu'à vos plus intimes mouvements, m'en auroit convaincu. Sachons toujours ce qui vous occupe, repliqua-t-elle; peut-être à force de raiſonner, viendrons-nous à bout.... Oh non! interrompit-il, vous ne pourriez me donner que des conjectures; & ce qui m'occupe eſt d'une nature à exiger la plus parfaite certitude. Sans vous inquiéter davantage, je vais vous dire ce que c'eſt; & vous jugerez s'il doit m'être indifférent, penſant comme je fais, d'être ſur un pareil article dans une ſi profonde ignorance. D'ailleurs, votre intérêt s'y trouve joint au mien, puiſqu'il n'eſt pas poſſible que, vertueuſe comme vous êtes, vous ne ſoyez pas tourmentée des mêmes idées que moi. Vous m'effrayez! lui dit Almaïde; parlez, je vous en conjure. Eh bien! lui dit-il, je penſe qu'il eſt poſſible que nous ayons fort peu de mérite à ne nous être jamais écartés de nos devoirs. Cela ſe pourroit-il! s'écria-t-elle, & d'un air aſſez fâché de ce que la converſation prenoit un tour ſi ſérieux. Sans doute, reprit-il, & je vais vous en convaincre. Vous n'avez, vous, jamais éprouvé les douceurs de l'amour; (car quelque choſe que vous en puiſſiez

croire, il n'eſt pas douteux que ce qui vous eſt arrivé avec ce jeune homme, ne vous en a donné qu'une idée fort imparfaite,) moi, je l'ai toujours fui : eſt-ce-là de quoi nous croire ſi parfaits? Mais, direz-vous, nous avons eu des deſirs, & nous en avons triomphé. Eſt-ce donc une ſi grande victoire que celle-là? Savions-nous ce que nous deſirions? ſommes-nous même bien ſûrs d'avoir eu des deſirs? Non, notre orgueil nous a trompés; ce que nous avons pris pour les deſirs les plus ardens, étoient, ſans doute, de bien légeres tentations. Ce n'eſt, peut-être, que par ignorance que nous nous y ſommes mépris : plût au Ciel! mais s'il eſt vrai (comme je crains bien) que la ſeule envie de nous exagérer nos triomphes, ou de croire ſeulement que nous en remporterions, nous ait trompés là-deſſus, dans quelle coupable erreur n'avons-nous pas vécu? Nous nous ſommes flattés d'être vertueux, pendant que nous étions peut-être plus imparfaits que ceux que nous oſions blâmer, & que notre vanité nous donnoit même un vice de plus qu'à eux.

Cela eſt vrai, dit Almaïde, vous venez de faire là une affligeante réflexion.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle me tourmente, répliqua-t-il d'un air triſte, & d'autant plus que, pour me guérir de mes doutes, je ne vois qu'un moyen qui, tout ſimple qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être dangereux. Voyons toujours, lui demanda-t-elle; comme je ſuis préciſément dans le même cas que vous, j'ai l'intérêt du monde le plus preſſant à ſavoir ce que vous avez penſé. Il faut vous connoître comme je fais, répondit-il, pour ne pas craindre de vous le dire.

Nous nous croyons vertueux, vous & moi; mais, comme je vous le diſois tout-à-l'heure, nous ne ſavons réellement ce qui en eſt, & vous n'en allez plus douter. En quoi conſiſte la vertu? dans la privation abſolue des choſes qui flattent le plus les ſens. Qui peut ſavoir quelle eſt la choſe qui les flatte le plus? celui-là ſeul qui a joui de toutes. Si la jouiſſance du plaiſir peut ſeule apprendre à le connoître, celui qui ne l'a point éprouvé ne le connoît pas; que peut-il donc ſacrifier? Rien, une chimere; car quel autre nom donner à des deſirs qui ne portent que ſur une choſe qu'on ignore? & ſi, comme cela eſt décidé, la difficulté du ſacrifice en

fait ſeule tout le prix, quel mérite peut avoir celui qui ne ſacrifie qu'une idée? Mais après s'être livré aux plaiſirs, & s'y être trouvé ſenſible, y renoncer, s'immoler ſoi-même; voilà la grande, la ſeule, la vraie vertu, & celle que ni vous ni moi ne pouvons nous flatter d'avoir.

Je ne le vois que trop, dit Almaïde, il eſt certain que nous ne pouvons pas nous en flatter. Nous nous en ſommes flattés pourtant, répondit vivement Moclès, qui craignoit qu'en laiſſant à Almaïde le temps de la réflexion, elle ne ſentît combien les raiſonnements qu'il employoit étoient faux; nous avons oſé le croire, & dès ce moment nous voilà coupables d'orgueil. Je ſuis bien-aiſe, continua-t-il, & je vous loue ſincérement de ce que vous ſentez que tant qu'on ne s'eſt point mis à portée de pouvoir faire une comparaiſon exacte du vice & de la vertu, l'on ne peut avoir ſur l'un & ſur l'autre que des idées fauſſes. D'ailleurs, (car ce mal, tout grand qu'il eſt, n'eſt pas le ſeul,) on eſt ſans ceſſe tourmenté du deſir d'apprendre ce que l'on s'obſtine à ignorer. L'ame exercée malgré elle-même par ce mouvement de curioſité, en a ſûrement plus de né-

gligence ſur ſes devoirs; en proie à des diſtractions fréquentes, elle perd à raiſonner, à entrevoir, à ſuivre, à détailler, à approfondir ce qu'elle a conçu, le temps que, ſans cette tourmentante idée qui l'obſede toujours, elle donneroit uniquement à la pratique de la vertu. Si elle ſavoit à quoi s'en tenir ſur ce qu'elle ſouhaite de connoître, elle ſeroit plus tranquille, elle ſeroit plus parfaite: il faut donc connoître le vice, ſoit pour être moins troublé dans l'exercice de la vertu, ſoit pour être ſûr de la ſienne.

Quoiqu'Almaïde fût dans une ſituation à ne pouvoir guere ſaiſir que ce qui, en lui démontrant la néceſſité du plaiſir, la délivroit de la crainte des remords, ce ſophiſme la fit friſſonner: elle demeura quelques moments interdite; mais l'envie qu'elle avoit de s'éclairer ſur la volupté, ou de s'y perdre encore, l'emportant ſur ſa terreur, elle me parut enfin plus ſurpriſe qu'effrayée de ce qu'elle venoit d'entendre. Vous croyez donc, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, que nous en ſerions plus parfaits? Mais vraiment, repliqua-t-il, je n'en doute pas; car, conſidérez de grace la poſition où nous ſommes, & jugez s'il en eſt de plus horrible. Je

ne le vois que trop, dit-elle; elle eſt réellement épouvantable !

Premiérement, continua-t-il, nous ne ſavons pas ſi nous ſommes vertueux; état triſte pour des gens qui penſent comme nous. Ce doute, tout cruel qu'il eſt, n'eſt pas le ſeul malheur qu'entraîne notre ſituation : il n'eſt que trop certain que, contents de la privation que nous nous ſommes impoſée, il y a mille choſes plus eſſentielles peut-être, ſur leſquelles nous nous ſommes crus diſpenſés de nous obſerver : par conſéquent, à l'ombre d'une vertu qui pourroit bien n'être qu'imaginaire, nous avons commis des crimes réels; ou (ce qui, ſans être de la même importance, a cependant des inconvénients conſidérables) nous avons négligé de faire de bonnes actions. Enfin, en nous ſuppoſant tels que nous nous ſommes crus juſques ici, je me défierois encore d'une vertu que nous avons choiſie, & je n'imaginerois pas qu'il y eût un grand mérite à l'avoir. Mettez différents fardeaux au choix d'un homme; il n'eſt pas douteux que ce ſera du plus léger qu'il ſe chargera.

Je vous entends, dit-elle en ſoupirant, vous voulez dire que nous avons fait de même. A combien de ſcrupules

ne me livrez-vous pas, continua-t-elle en baiſſant les yeux; & comment n'en être pas tourmenté, quand le ſeul moyen que l'on ait pour s'en délivrer en fait lui-même naître tant! Ce moyen, reprit-il vivement, eſt dans le fond moins à craindre qu'il ne le paroît. Je ſuppoſe (& plût au Ciel que je ne ſuppoſaſſe rien!) que, fatigués de notre incertitude, ſentant enfin qu'il eſt de notre devoir de nous en tirer, nous voulions connoître le plaiſir, & juger de ſes charmes par nous-mêmes; quel ſeroit le danger de cette épreuve? De ne pouvoir pas nous y arracher, quand une fois nous l'aurions connu! pour des ames un peu foibles, j'avoue que cela ſeroit à riſquer; mais il me ſemble que, ſans trop de préſomption, nous pouvons un peu compter ſur nous-mêmes. Si, comme à ne vous rien cacher, je le préſume, ce plaiſir eſt moins ſéduiſant qu'on ne le dit, ce ne ſera pas la peine de nous livrer à des choſes à la privation deſquelles, flatteuſes ou non, l'on a attaché de la gloire; ſi, au contraire, elles peuvent porter dans l'ame un trouble auſſi grand qu'on l'aſſure, nous nous en priverons avec d'autant plus de joie, que nous ſerons ſûrs qu'il y a beaucoup de vertu à le faire.

Ce raiſonnement, que, ſans doute, Almaïde auroit déteſté, ſi elle avoit été plus à elle-même, fit ſur une ame qui n'attendoit plus pour ſuccomber que l'apparence d'une excuſe, tout l'effet que le malheureux Moclès s'en étoit promis. Après l'avoir regardé quelque temps avec des yeux incertains & troublés : je ſens comme vous, lui dit-elle, la néceſſité abſolue de cette épreuve ; mais avec qui la pourrions-nous faire en ſûreté ?

A ces mots, elle ſe pencha languiſſamment ſur Moclès, qui peu-à-peu s'étoit approché d'elle, au point qu'en ce moment, il la tenoit entre ſes bras. Je crois, lui répondit-il, que ſi nous la voulions haſarder, ce ne pourroit être qu'entre nous deux : nous ſommes ſûrs l'un de l'autre ; & comme nous ne pouvons point douter que ce ne ſoit par une grande recherche de la vertu, que nous nous déterminons à des actions qui ſemblent la bleſſer, nous ſommes certains de ne nous pas faire une habitude d'un mouvement de curioſité qui ne part que d'un ſi bon principe. De quelque façon que ce puiſſe être enfin, nous y gagnerons, puiſqu'au moins le ſouvenir de notre chûte nous garantira de l'orgueil.

Quoiqu'Almaïde ne répondît rien, elle paroiſſoit encore incertaine ; Moclès, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, la déterminer, lui oppoſa, pour achever de la vaincre, de ne tenter cette épreuve que par degrés, afin, diſoit-il, que s'ils trouvoient dans leurs premiers eſſais aſſez de volupté pour fixer leurs doutes, ils n'allaſſent pas plus loin. Elle y conſentit : bientôt ils s'égarerent ; & irritant leurs deſirs par des choſes qui, quoiqu'elles fuſſent faites ſans graces, & avec mal-adreſſe, n'en prenoient pas moins d'empire ſur leurs ſens, ils perdirent de vue le marché qu'ils venoient de faire. Tous deux trouvant trop ou trop peu dans ce qu'ils ſentoient, jugerent à propos de pourſuivre, ou ne purent s'arrêter, &... tout d'un coup vous devîntes autre choſe, interrompit le Sultan ? Non, Sire, répondit Amanzéi. Je ne comprends rien à cela, reprit Schah-Baham, & je ſais bien pourquoi ; c'eſt que cela eſt incompréhenſible : car il n'eſt pas douteux qu'ils n'euſſent tout ce que votre Brama demandoit. Je le crus d'abord comme votre invincible Majeſté, repartit Amanzéi ; il falloit pourtant qu'au moins l'un des deux en eût impoſé à

l'autre. J'imagine que vous fûtes bien fâché, répliqua le Sultan; & dites-moi, duquel des deux vous défiâtes-vous le plus? Le récit d'Almaïde, répondit Amanzéi, me donna ſur elle de grands ſoupçons; & l'ignorance qu'elle affecta quand elle ſe rendit à Moclès, quoiqu'elle fût extrême, ne m'empêcha pas de croire qu'en lui faiſant le récit de ſon aventure, elle avoit ſupprimé la circonſtance qui me faiſoit reſter dans ma priſon. Voilà bien les femmes! s'écria le Sultan; oh oui! votre réflexion eſt juſte: eh bien! je n'en ai rien dit, mais j'aurois parié qu'elle ne diſoit pas tout; ſi je m'en étois vanté, il y a ici des gens qui m'auroient accuſé de faire l'eſprit fort. Allez, allez, ſoyez-en certain; ce fut elle qui empêcha que vous ne fuſſiez délivré.

La choſe, toute probable qu'elle eſt, répondit Amanzéi, ſouffre des difficultés; Moclès, pour un homme juſques alors ſi irréprochable, me parut avoir bien de l'expérience. Ceci change la theſe, dit le Sultan; car.... ah oui! on le voit bien, c'étoit lui. Mais accordez-vous donc, dit la Sultane; c'étoit elle, c'étoit lui: pourquoi, ſans ſe tourmenter tant, ne pas penſer que tous

deux étoient de mauvaiſe foi ? Vous avez raiſon, repliqua le Sultan ; à la rigueur cela ſe pourroit : il me ſemble pourtant qu'il ſeroit plus plaiſant que ce fût l'un ou l'autre ; je ne ſais pas pourquoi, mais je l'aimerois mieux. Voyons toujours, que dirent-ils après ? Ce n'eſt pas-là ce qui m'intéreſſe le moins.

Moclès fut le premier qui revint de ſon égarement : il me parut d'abord comme étonné de ſe trouver entre les bras d'Almaïde ; & ſa raiſon reprenant peu-à-peu ſon empire, à l'étonnement ſuccéda l'horreur : il ſembloit ne pouvoir pas comprendre ce qu'il voyoit ; il cherchoit à en douter, à ſe flatter qu'un ſonge ſeul lui offroit de ſi cruels objets. Trop ſûr enfin de ſon malheur, il leva douloureuſement les yeux ſur lui-même ; & ſe retraçant tout ce qu'il avoit fait pour ſéduire Almaïde, combien ſa criminelle paſſion l'avoit aveuglé, avec quel art il l'avoit corrompue par degrés, il tomba dans la douleur la plus amere.

Almaïde enfin ouvrit les yeux ; mais encore troublée, ne diſtinguant pas les objets auſſi-bien que Moclès, elle fut d'abord plus confuſe qu'affligée. Soit

enfin que le déſeſpoir où elle le voyoit lui fît ſentir ſa chûte, ſoit que d'elle-même elle connût tout ce qu'elle avoit à ſe reprocher : Ah, Moclès ! s'écria-t-elle en pleurant, vous m'avez perdue ! Moclès en convint : il s'accuſa de l'avoir ſéduite, la plaignit, tâcha de la conſoler, & lui parla en homme vraiment humilié ſur le danger qu'il y a à compter trop ſur ſoi-même. Enfin, après lui avoir dit tout ce que peuvent inſpirer la plus vive douleur & le rèpentir le plus ſincere, ſans oſer la regarder, il prit congé d'elle pour toujours.

Almaïde, reſtée ſeule, n'en fut ni moins honteuſe ni plus tranquille ; elle paſſa toute la nuit à pleurer & à ſe reprocher tout, juſques au reproche qu'elle avoit fait à Moclès, & dans lequel alors elle trouvoit trop de vanité. Moclès, dès le lendemain, prit le parti de la retraite la plus auſtere... Voilà qui acheve de me décider, interrompit le Sultan ; ce n'étoit pas lui. Et Almaïde, continua Amanzéi, toujours inconſolable, quelques jours après ſuivit ſon exemple. Ceci me dérange, reprit le Sultan ; il falloit donc que ce ne fût pas elle. Jamais queſtion plus

difficile à décider ne s'étoit offerte à mon eſprit; & je la laiſſe à réſoudre à qui le pourra.

CHAPITRE X.

Où, entr'autres choſes, on trouvera la façon de tuer le temps.

QUELQUE goût que j'euſſe pris pour la Morale, je commençois à m'ennuyer chez Almaïde, lorſque Moclès la ſéduiſit. Un jour plus tard j'en ſerois ſorti, perſuadé qu'il y avoit au moins dans Agra deux femmes inſenſibles; ma patience heureuſement me ſauva une idée fauſſe.

Après avoir quitté Almaïde, j'errai long-temps; les ridicules ou les vices d'un genre qui m'étoit déja connu, me promettant peu de plaiſir, j'évitai avec ſoin ces maiſons où tout avoit l'air décent & arrangé. Mes courſes me conduiſirent dans un fauxbourg d'Agra, qui étoit rempli de maiſons fort ornées; celle pour qui je me déterminai, appartenoit à un jeune Seigneur qui n'y logeoit pas; mais qui quelquefois y venoit *incognito*.

Le lendemain que je m'y fus fixé, je vis ſur le ſoir arriver myſtérieuſement une Dame, qu'à ſa magnificence, & plus encore à la nobleſſe de ſon air, je pris pour une femme du plus haut rang. Mes yeux furent éblouis de ſes charmes; avec plus d'éclat encore que Phénime, elle avoit la même modeſtie, & une phyſionomie ſi douce, que je ne pus la voir ſans m'intéreſſer à elle vivement. A l'air dont elle entra dans le cabinet où j'étois, il ſembloit qu'elle fût étonnée de la démarche qu'elle faiſoit; elle ne parla qu'en tremblant à l'eſclave qui la conduiſoit; & ſans oſer lever les yeux, elle vint s'aſſeoir ſur moi en rêvant, mais avec tant de langueur, qu'il ne me fut pas difficile de deviner quel étoit le mouvement qui l'occupoit.

A peine fut-elle ſeule, & livrée à elle-même, que s'occupant des plus triſtes réflexions, après avoir ſoupiré pluſieurs fois, ſes beaux yeux répandirent des larmes. Sa douleur paroiſſoit cependant plus tendre que vive, & elle ſembloit moins pleurer des malheurs qu'en craindre. Elle avoit à peine eſſuyé ſes pleurs, qu'un jeune homme fort bien fait, & mis proprement, entra avec impétuoſité, & en chantant, dans le cabi-

net. Sa préſence acheva de troubler la Dame; elle rougit; & en détournant ſes yeux de deſſus lui, & en ſe cachant le viſage, elle tâcha de lui dérober la confuſion où elle étoit.

Pour lui, il s'avança vers elle de l'air du monde le moins tendre & le plus galant, & ſe jettant à ſes genoux : Ah, Zéphis! lui dit-il, mes yeux ne me trompent-ils pas? eſt-ce Zéphis que je vois ici ? eſt-ce vous! vous que j'adore, & que je n'oſois preſque pas y eſpérer! quoi! c'eſt vous qu'enfin je tiens dans mes bras !

Oui, répondit-elle en ſoupirant; c'eſt moi qui n'auroit jamais dû venir ici, c'eſt moi qui meurs de honte de m'y trouver, & qui n'ai cependant pas craint de m'y rendre. Que vous me rendez chere cette ſolitude, s'écria-t-il en lui baiſant la main! Ah! répondit-elle, qu'un jour, peut-être, elle me coûtera de regrets! Les preuves que je vous y donne de ma foibleſſe, deviendront plus cruelles pour moi, à meſure qu'elles s'effaceront de votre ſouvenir; & elles s'en effaceront, Mazulhim : ou ſi vous vous les rappellez quelquefois, ce ne ſera que pour me mépriſer de ce que j'aurai fait pour vous. Mais quelle erreur! repliqua-

repliqua-t-il d'un ton badin : pouvez-vous, belle comme vous êtes, vous former de pareilles chimeres? ſavez-vous bien qu'*au vrai*, je n'ai jamais aimé perſonne auſſi tendrement que vous? & vous doutez de mes ſentiments ! Non, je n'ai pas le bonheur d'en douter, reprit-elle triſtement; je ſais que vous ne pouvez être ni conſtant, ni fidele; je doute même que vous ſachiez aimer : cependant je vous aime, je vous l'ai dit, & je viens dans ces lieux vous le dire encore. Je ſens ma foibleſſe dans toute ſon étendue, je m'en fais pitié à moi-même, j'en vois toutes les ſuites, & pourtant j'y cede. Ma raiſon me fait voir tout ce que j'ai à craindre, mon amour me fait tout braver.

Mais, en vérité, répondit-il, ſavez-vous bien que vous me faites un vrai tort mortel, de ne me pas voir auſſi tendre que je le ſuis ? Ah ! Mazulhim, s'écria-t-elle, eſt-ce ainſi que vous ſentez tout ce que je vous ſacrifie, & que vous raſſurez mon cœur ! Je vous aime, Mazulhim ; ſi vous me connoiſſiez mieux, vous n'en douteriez pas. Ce cœur qui vous adore, n'a (vous ne pouvez pas l'ignorer) jamais été qu'à vous; dites-moi que vous deſirez qu'il y ſoit tou-

jours. Si vous ſaviez combien j'ai beſoin de croire que vous m'aimez, vous ne me refuſeriez pas de me le dire, ne fût-ce même que par humanité. C'eſt à vous ſeul aujourd'hui que mon bonheur eſt attaché; vous voir, vous aimer toujours, c'eſt mon ſeul bien & mes uniques vœux. Seroit-il bien vrai que vous fuſſiez incapable de penſer pour moi, comme je penſe pour vous?

Ah! s'écria-t-il, je vous proteſte... Mazulhim, interrompit-elle, laiſſez-moi le ſoin de vous juſtifier, je m'en acquitterai mieux que vous-même, & j'ai plus d'envie de croire que vous m'aimez, qne vous de me le perſuader. Je vous avouerai, Madame, reprit-il d'un air plus ſérieux que touché, que je ne me croyois pas aſſez malheureux pour que les preuves que depuis ſix mois j'ai tâché de vous donner de ma tendreſſe, vous en euſſent auſſi peu perſuadée. Je ſens bien qu'un amour extrême, tel que celui que j'ai eu le bonheur de vous inſpirer, ne va jamais ſans un peu de défiance: ſi celle que vous me témoignez pouvoit ne tourmenter que moi, ajouta-t-il en la ſerrant dans ſes bras, je m'en plaindrois beaucoup moins; & le plaiſir de vous trouver ſi délicate, me fe-

roit oublier combien vous êtes injuſte : mais c'eſt de votre repos qu'il s'agit ici ; & ſi vous connoiſſiez mes ſentiments, vous n'auriez pas de peine à croire qu'il m'eſt infiniment plus cher que le mien.

En achevant ces mots, il voulut prendre avec Zéphis les plus tendres libertés ; mais elle ſe défendit d'un air ſi vrai, que ne pouvant plus imaginer que ce fût en elle envie de faire de ces façons auxquelles on ne prend ſeulement pas garde aujourd'hui, il la regarda avec étonnement. Eh quoi ! Zéphis, lui dit-il, eſt-ce ainſi que vous me prouvez votre tendreſſe, & devois-je m'attendre à tant d'indifférence ? Mazulhim, répondit-elle en pleurant, daignez m'écouter. Je ne ſuis pas venue ici ſans ſavoir à quoi je m'expoſois, & vous me verriez verſer moins de larmes, ſi je n'étois pas déterminée à me livrer à votre tendreſſe : je vous aime ; & ſi je n'en croyois que les mouvements de mon cœur, je ſerois entre vos bras : mais, Mazulhim, il en eſt encore temps ; & nous ne ſommes pas encore aſſez engagés l'un à l'autre, pour que vous deviez me cacher vos ſentiments. Il n'y a pas de temps où il ne me ſoit affreux d'apprendre que vous ne m'aimez pas ; mais jugez combien j'au-

rois à me plaindre de vous, jugez quel ſeroit mon état, ſi je ne l'apprenois qu'après que ma foibleſſe ne vous auroit rien laiſſé à deſirer ! Dominé par le deſir de plaire, accoutumé à l'inconſtance par des ſuccès qui ne ſe ſont point démentis, vous ne cherchez qu'à vaincre, & vous ne voulez pas aimer. Peut-être eſt-ce ſans paſſion pour moi que vous m'avez attaquée : examinez bien votre cœur, vous êtes maître de ma deſtinée, & je ne mérite pas que vous la rendiez malheureuſe. Si ce n'eſt pas l'amour le plus tendre qui vous attache à moi, en un mot, ſi vous ne m'aimez pas comme je vous aime, ne craignez pas de me le déclarer : je ne rougirai pas d'être le prix de l'amour ; mais je mourrois de honte & de douleur, ſi je ne m'étois vue que l'objet d'un caprice.

Quoique ces paroles, & les pleurs que Zéphis verſoit en les prononçant, n'attendriſſent pas Mazulhim, elles lui firent prendre un ton moins froid que celui qu'il avoit d'abord employé auprès d'elle. Que vos craintes me touchent, lui dit-il ; mais que je les mérite peu ! eſt-il poſſible que vous vous imaginiez que je vous confonds avec ces objets mépriſables, qui ſeuls juſqu'à ce

jour ont paru m'occuper ? J'avoue que la façon dont j'ai vécu a pu donner lieu à vos ſoupçons ; mais, Zéphis, voudriez-vous que j'euſſe joint au ridicule d'avoir eu les femmes qui ont rempli mes loiſirs, la honte de les avoir aimées? Il eſt vrai, je craignois l'amour ; eh ! que pouvois-je faire de mieux, pour lui échapper toujours, que de vivre avec des femmes ſans mœurs & ſans principes, qui, dans l'inſtant même qu'elles me ſéduiſoient le plus par leurs agrémens, me ſauvoient par leur caractere, du danger d'une paſſion ! Je ſuis, dites-vous, accoutumé à l'inconſtance par le ſuccès? M'eſtimez-vous aſſez peu pour croire qu'avant de vous avoir touchée, je me flattaſſe d'en avoir eu quelques-uns? Il n'y a pas une de ces victoires dont, peut-être, vous me croyez ſi vain, qui intérieurement ne m'ait couvert de confuſion ; pas une enfin qu'au prix de tout mon ſang, je ne vouluſſe n'avoir point remportée, puiſqu'elles me rendent moins digne de vous !

Zéphis, à ces paroles, parut un peu raſſurée, & tendit la main à Mazulhim, en attachant ſur lui ſes beaux yeux, avec cette expreſſion tendre & touchante que l'amour ſeul peut donner.

Oui, Zéphis, continua Mazulhim, je vous aime! ah! combien vivement! avec quel plaiſir je ſens à vos genoux, qu'au milieu même des tranſports les plus ardents, ce n'étoit pas à l'amour que je ſacrifiois! qu'il m'eſt doux de le connoître, & de ne le connoître que par vous! Sans vos charmes, même ſans vos vertus, j'aurois, ſans doute, ignorez toujours ce ſentiment auquel, juſques à vous, je refuſois de me livrer. C'eſt à vous ſeule que je le dois, c'eſt pour vous ſeule que je veux en être éternellement rempli!

Ah, Mazulhim! s'écria-t-elle, que nous ſerions heureux ſi vous penſiez ce que vous me dites! s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous m'aimerez toujours! A ces mots, elle ſe pencha ſur Mazulhim; & en le ſerrant tendrement dans ſes bras, elle approcha ſa tête de la ſienne. La plus tendre ivreſſe étoit peinte dans ſes yeux; & bientôt Mazulhim, par ſes tranſports, en pénétra toute ſon ame. Dieux! quels yeux, quand il eut achevé de les troubler! Je n'avois vu les mêmes qu'à Phénime.

Quelque préparée qu'elle fût, cependant, à rendre Mazulhim l'amant du monde le plus heureux, elle ne put ſans

ſe reſſouvenir de ſes craintes, & peut-être de ſa vertu, le voir ſi près de ſon bonheur. Vous ne doutez pas que je ne vous aime, lui dit-elle, en lui oppoſant la plus foible réſiſtance; mais ne pouvez-vous...Ah, Zéphis! interrompit-il, Zéphis! pouvez-vous craindre encore de me prouver votre tendreſſe!

Zéphis ſoupira, & ne répondit rien: plus vaincue par ſon amour qu'elle n'étoit perſuadée de celui de ſon amant, elle céda enfin à ſes deſirs. Trop heureux Mazulhim! que de charmes s'offrirent à tes regards, & combien la pudeur de Zéphis n'en augmentoit-elle pas le prix! auſſi Mazulhim m'en parut-il vivement frappé; tout l'étonnoit; tout étoit en Zéphis l'objet d'un éloge & d'un baiſer. Quoique, loin de condamner l'admiration dans laquelle il étoit plongé, je la partageaſſe avec lui, il me ſembla que pour la ſituation où il ſe trouvoit, elle duroit trop long-temps, & qu'elle ſembloit même ſuſpendre ou lui faire oublier ſes deſirs.

Il eſt bien vrai que plus on eſt délicat, plus on s'amuſe de bagatelles. Le ſentiment ſeul connoît ces tendres écarts qu'il imagine, & qu'il varie ſans ceſſe; mais enfin, on ne ſauroit s'y plaire

toujours ; & ſi l'on s'y arrête, c'eſt moins pour y borner ſes deſirs, que pour y trouver de nouvelles ſources de flammes. J'eus quelques inſtants aſſez bonne opinion de Mazulhim, pour n'attribuer l'anéantiſſement où je le voyois, qu'à un excès d'amour ; & les charmes de Zéphis juſtifioient cette idée. Vraiſemblablement Zéphis le crut auſſi, & plus long-temps que moi. Je ne concevois pas comment les tranſports d'un Amant ſi tendre, ſi preſſé d'être heureux, s'affoibliſſoient à meſure qu'ils trouvoient de quoi augmenter : il étoit vif ſans être ardent ; il louoit, il admiroit toujours : mais n'eſt-ce donc que par des éloges qu'un Amant ſait exprimer ſes deſirs.

Avec quelque adreſſe que Mazulhim diſſimulât ſon malheur, Zéphis s'apperçut du peu de ſuccès de ſes charmes : elle n'en parut ni ſurpriſe, ni choquée ; & tournant ſes beaux yeux vers ſon Amant : Levez-vous, lui dit-elle avec le plus doux ſourire, je ſuis plus heureuſe que je ne le penſois.

Mazulhim, à ce diſcours, qui ne lui parut qu'inſultant, s'efforça, mais vainement, de prouver à Zéphis qu'il ne méritoit pas qu'elle eût de lui l'idée

qu'elle ſembloit en avoir priſe. Forcé enfin de ſe rendre juſtice : Hélas, Madame, lui dit-il d'un ton qui me fit rire; c'eſt que vous m'avez attriſté ! Votre trouble me divertit, répondit Zéphis; mais votre douleur m'offenſeroit. Il ſeroit trop cruel pour moi, que vous cruſſiez mon cœur bleſſé..... Ah Zéphis ! interrompit Mazulhim, qu'il eſt affreux d'avoir tort avec vous, & difficile de s'en juſtifier ! Ceſſez donc de vous affliger, répondit tendrement Zéphis ; je crois que vous m'aimez, je ne le crois même que depuis un inſtant, & vous ne pouviez mieux me prouver votre tendreſſe, que par les choſes que vous vous reprochez.

Ah ! cela, comme l'on dit, eſt bon pour les diſcours, dit le Sultan ; mais dans le fond de l'ame, cette Dame-là n'étoit ſûrement pas contente. Premiérement, c'eſt que pour ſoi-même, cela eſt affligeant; & qu'il y a apparence que ce qui afflige toutes les femmes, n'en ſauroit divertir une ; ou du moins vous conviendrez qu'en ce cas-là, elle ſeroit bien capricieuſe. D'ailleurs, c'eſt que le ſentiment n'eſt pas une choſe ſi conſolante, quand cela arrive, qu'on pourroit bien dire.

A ce propos, je me ſouviens qu'un jour, (j'étois parbleu bien jeune,) c'étoit une femme : je ne vous dirai pas comment cela arriva ; nous étions pourtant tous deux.... Réellement, je ne m'en ſerois jamais défié ; ne voilà-t-il pas que tout d'un coup.... je ne ſais pas trop comment vous dire cela. Eh bien ! j eus beau lui tenir les propos du monde les plus galants ; plus je lui parlai, plus elle pleura. Je n'ai jamais vu cela qu'une fois ; mais il eſt vrai que c'étoit une choſe bien attendriſſante. Je lui dis pourtant, entre autres choſes, qu'il ne falloit déſeſpérer de rien, que je ne l'avois pas fait exprès... Eh, finiſſez votre cruelle hiſtoire, interrompit la Sultane. Je trouve aſſez bon, reprit Schah-Baham, qu'il ne me ſoit point permis de faire un conte, & chez moi ſur-tout. De-là, comme je vous diſois, pourſuivit-il, j'ai conclu, & pour jamais, qu'il n'y a point de femme à qui cela faſſe un certain plaiſir, par conſéquent la Dame de Mazulhim, qui diſoit de ſi belles choſes.... auroit tout autant aimé n'avoir pas eu à les dire, interrompit la Sultane : cela eſt probable ; mais ſachez pourtant que ce que vous croyez ſi fâcheux pour une femme, l'afflige moins qu'il ne l'embar-

raſſé. Ah oui, reprit le Sultan; je n'aurois, par exemple, qu'à... mais n'ayez pas peur! continuez, Emir.

Quelque déconcerté que Mazulhim me parût de ſon aventure, il me ſembla qu'il étoit encore plus étonné de la façon dont Zéphis la prenoit.

Si quelque choſe peut, lui dit-il, me conſoler de cette affreuſe diſgrace, c'eſt de voir qu'elle ne prenne rien ſur votre cœur; que de femmes me déteſteroient, ſi elles avoient autant à ſe plaindre de moi! Je vous avoue, répondit Zéphis, que je ferois peut-être comme elles, ſi je pouvois attribuer cet accident à votre froideur; mais ſi, comme vous me l'avez dit, & que je le crois, l'amour ſeul trouble vos ſens, je ne trouve dans cette aventure que mille choſes plus flatteuſes pour moi que tous vos tranſports. Je vous aime trop pour ne pas croire que vous m'aimez; peut-être auſſi ai-je trop de vanité, ajouta-t-elle en ſouriant, pour imaginer qu'il y a de ma faute: mais quel que ſoit le motif de mon indulgence, ce qu'il y a de vrai, c'eſt que je vous pardonne. Je vous avertis, au reſte, que je ſerois moins tranquille ſur le plus ſimple ſoupçon ſur votre fidélité, que

ſur ce que vous appellez un crime. Oui, Mazulhim, ſoyez-moi fidele, & puiſſé-je toujours vous trouver tel que vous êtes actuellement! Ce que j'y perdrois du côté de ce que vous appellez des plaiſirs, ne le retrouverois-je pas bien dans la certitude que vous ſeriez conſtant?

Pendant que Zéphis parloit, Mazulhim, qui auroit bien voulu lui avoir moins d'obligation, n'épargnoit rien de tout ce qui pouvoit faire ceſſer ſon malheur. Zéphis ſe prêtoit à ſes deſirs avec une complaiſance qu'intérieurement, peut-être, il n'approuvoit pas, parce que, de moment en moment, elle le rendoit moins excuſable. Cette complaiſance même devenoit plus tendre, inſenſiblement elle augmentoit; Zéphis défendoit moins, ou accordoit de meilleure grace; ſes yeux brilloient d'un feu que je ne leur avois pas encore vu; il ſembloit que ce ne fût que dans cet inſtant qu'elle ſe fût véritablement rendue: elle n'avoit juſques-là, que ſouffert les empreſſements de Mazulhim; alors elle les partageoit. Cette répugnance inſéparable du premier moment, que tant de femmes jouent & que ſi peu ſentent, avoit ceſſé. Zéphis ſoutenoit ſans em-

barras les éloges de Mazulhim, & paroiſſoit même deſirer qu'il pût ſe mettre à portée de lui en donner de nouveaux : elle rougiſſoit, & ce n'étoit pas la pudeur qui la faiſoit rougir ; ſes regards ne ſe détournoient plus de deſſus les objets qui d'abord avoient paru les bleſſer ; la pitié que Mazulhim lui inſpiroit, enfin n'eut plus de bornes : cependant...

Ah oui, interrompoit le Sultan, cependant.... J'entends bien, voilà un impertinent homme ! Je ne connois rien qui ſoit à la longue plus inſupportable que les procédés qu'il a avec Zéphis ; je ſuis bien ſûr qu'elle s'en fâcha. Et moi, dit la Sultane, je le ſuis du contraire ; ſe fâcher d'un pareil malheur, c'eſt le mériter. Bon, reprit le Sultan, penſez-vous qu'une femme faſſe une pareille réflexion ? Ce qu'il y a de certain pour moi, c'eſt qu'en pareil cas, je me fâcherois ; & ſi je ne m'en croirois pas moins raiſonnable, non. Voyons pourtant ce que dit Zéphis ; car, à ce que je vois, en cela comme en toute autre choſe, chacun a ſon goût.

Quelque indulgente qu'elle fût, reprit Amanzéi, l'obſtination du malheur de ſon amant me parut l'ennuyer ; ſoit qu'ayant plus fait pour lui que la pre-

miere fois, elle crut le mériter moins ; ſoit qu'étant en ce moment plus favorablement diſpoſée, elle trouvât dans ſa raiſon moins de force pour le ſoutenir.

Mazulhim, moins convaincu que Zéphis de ſon infortune, ou accoutumé peut-être à braver de pareils malheurs, ne penſant pas de Zéphis auſſi-bien qu'il le devoit, tenta ce que, s'il eût été plus ſage ou plus poli, il n'auroit pas tenté. Il me ſembla qu'elle n'agréoit pas une épreuve qui lui montroit moins encore de préſomption dans Mazulhim, que la mauvaiſe opinion qu'il oſoit avoir de ſes charmes.

Malgré ſon trouble, il lui échappa un ſouris malin, qui ſembloit dire à Mazulhim qu'elle n'étoit point perſonne avec qui cette témérité fût placée, & pût être heureuſe. Sûre qu'il en ſeroit bientôt puni, elle ſe livra à ſes ridicules entrepriſes, avec une intrépidité que toute femme eſt aſſez vaine pour avoir en pareils cas, mais qui n'eſt point dans toutes juſtifiée par le ſuccès. Quoique Mazulhim fût en ce moment moins à plaindre qu'il ne l'avoit été, il n'étoit pas cependant dans une ſituation dont on pût le féliciter ; & quels que fuſſent ſes efforts, Zéphis eut raiſon de ne les avoir pas craints.

A l'air étonné de Mazulhim, je dus croire que s'il étoit fait à une partie de ce qui lui arrivoit, il ne l'étoit pas à trouver des femmes qui, comme Zéphis, ne puſſent, dans ſes malheurs, lui laiſſer aucunes reſſources. Ce que je dis toutefois ſans vouloir en offenſer aucunes; & que ſait-on, d'ailleurs, ſi ce ſeroit toujours à elles qu'on devroit s'en prendre?

Quoi qu'il en ſoit, la ſurpriſe de Mazulhim fut ſi plaiſamment marquée, &, aux dépens de beaucoup d'autres femmes, faiſoit ſi bien l'éloge de Zéphis, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Si vous me l'aviez demandé, lui dit-elle, je vous l'aurois dit; mais vous ne m'en auriez peut-être pas crue. J'aurois aſſurément eu tort, répondit-il; mais je ne devois pas m'y attendre: une experience de dix ans, toujours heureuſe, me faiſoit croire toujours poſſible, ce qu'avec vous ſeule j'ai inutilement tenté. Ah, Zéphis! ajouta-t-il, faut-il que je trouve dans ce qui devroit combler mes deſirs, de nouvelles raiſons de me plaindre! En effet, répondit-elle en riant, je conçois combien vous êtes malheureux, & vous devez auſſi être bien ſûr de toute ma pitié. Zéphis! re-

prit-il avec un tranſport plus vrai que tous ceux que je lui avois vus, rien n'égale ma tendreſſe, que vos charmes; chaque moment augmente mon ardeur & mon déſeſpoir; & je ſens... Eh, Mazulhim! interrompit-elle, quel auroit donc été ce bonheur, dont vous regrettez tant la perte? Non, s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous n'êtes pas à plaindre. Un ſeul de mes regards doit vous rendre plus heureux que tous ces plaiſirs que vous cherchez, ſi vous les aviez trouvés auprès d'une autre. Vos ſentiments me charment & me pénetrent, dit-il; mais en redoublant mon amour, ils augmentent mes regrets & ma douleur.

Finiſſons cet entretien, dit Zéphis en ſe levant. Quoi! s'écria-t-il, voudriez-vous déja me quitter? Ah, Zéphis! ne m'abandonnez point à l'horreur de ma ſituation! Non, Mazulhim, repliqua-t-elle, je vous ai promis de paſſer ce jour avec vous. Eh! puiſſe-t-il ne vous point paroître plus long qu'à moi! Mais ſortons de ce cabinet: allons jouir de la délicieuſe fraîcheur qui commence à ſe répandre; diſtraire votre imagination, la détourner enfin de deſſus les objets qui l'at riſtent; peut-être. Ma-

zulhim, plus on cherche les plaiſirs, moins on peut les goûter; eſſayons ſi, en y arrêtant moins notre penſée, nous ne nous y diſpoſerions pas mieux.

La généreuſe Zéphis ſortit en achevant ces paroles, & Mazulhim lui donna la main, de l'air du monde le plus reſpectueux.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce Mazulhim, qui employoit ſi mal les rendez-vous qu'on lui donnoit, étoit l'homme d'Agra le plus recherché; il n'y avoit pas une femme qui ne l'eût eu, ou qui ne voulût l'avoir pour amant: vif, aimable, volage, toujours trompeur, & n'en trouvant pas moins à tromper, toutes les femmes le connoiſſoient, & toutes cependant cherchoient à lui plaire; ſa réputation enfin étoit étonnante. On le croyoit!... que ne le croyoit-on pas! & pourtant, qu'étoit-il? que ne devoit-il pas à la diſcrétion des femmes, lui qui, ayant pour elles de ſi mauvais procédés, les ménageoit cependant ſi peu?

Après une heure de promenade, Zéphis & lui revinrent du jardin. Je cherchai promptement dans leurs yeux s'ils étoient plus contents que lorſqu'ils étoient ſortis. A l'air modeſte de Mazul-

him, je crus que non, & je ne me trompois pas. Zéphis s'assit sur moi, nonchalamment, & Mazulhim se mit à ses pieds, sur des carreaux. Ayant assez peu de chose à lui dire, & n'imaginant d'abord aucune sorte d'amusements qu'il fût en état de lui procurer, il s'abandonna à la rêverie, en la regardant assez tendrement. Honteux peu de temps après, du personnage qu'il jouoit auprès de la plus belle femme d'Agra, mais consterné encore de ses malheurs, tremblant, en voulant les réparer, d'essuyer de nouveaux affronts, il fut quelques moments sans savoir à quoi se déterminer. Il craignit enfin que son silence & sa froideur ne parussent plutôt à Zéphis des preuves d'indifférence que de crainte ou de repentir. Il la prit brusquement dans ses bras; & lui donnant les baisers les plus tendres, sembla vouloir sortir par un coup d'éclat, de la profonde léthargie dans laquelle il étoit plongé. Zéphis d'abord parut délibérer en elle-même, si elle se prêteroit aux nouvelles entreprises de Mazulhim. Si sa tendresse la sollicitoit à tout accorder, cette même tendresse lui faisoit voir avec douleur qu'elle n'avoit jamais plus de cruauté pour Mazulhim, que quand elle ne

lui refuſoit rien. Deſiroit-il d'être heureux, ou la connoiſſoit-il aſſez peu pour croire qu'elle ſeroit bleſſée, s'il ne cherchoit pas à le devenir? étoit-ce enfin l'amour, ou la vanité, qui le ramenoit ſi tendre?

Pendant qu'elle s'occupoit de ces idées, Mazulhim (ſoit qu'il cherchât uniquement à ſe tirer d'une ſituation qui l'ennuyoit, ſoit que, comme il étoit admirable pour les menus détails de l'amour, il voulût empêcher Zéphis de s'ennuyer,) crut devoir employer ces riens, charmants quand ils précedent ou ſuivent une converſation ſérieuſe, mais qui, par leur frivolité, ne ſont pas faits pour en tenir lieu. Zéphis refuſa d'abord de s'y prêter; mais croyant, à l'empreſſement extrême avec lequel Mazulhim lui demandoit plus de complaiſance, qu'il avoit beſoin qu'elle en eût, elle conſentit par pure généroſité, & en hauſſant les épaules, à ce dont il ſe faiſoit de ſi grandes idées, & dont, car il faut lui rendre juſtice, elle attendoit beaucoup moins que lui.

L'air inattentif, & même ennuyé qu'elle garda long-temps, loin d'impatienter Mazulhim, l'engagea à redoubler ſes ſoins; & comme il étoit l'hom-

me de ſon temps qui ſavoit le mieux traiter les petites choſes, il la força à lui prêter plus d'attention ; de l'attention il la conduiſit à l'intérêt : le peu de réalité des objets qu'il lui offroit, diſparut inſenſiblement à ſes yeux ; elle ſeconda elle-même l'illuſion où il la jettoit, & connut enfin de combien de plaiſirs l'imagination eſt la ſource, & combien, ſans elle, la nature ſeroit bornée.

Pour comble de bonheur, ce que Mazulhim avoit peut-être moins regardé comme une reſſource pour lui, que comme une ſorte de dédommagement qu'il devoit à Zéphis, lui fit une impreſſion plus vive qu'il ne s'en étoit flatté. Les charmes de Zéphis, devenus même plus touchants, lui firent ſentir cette émotion qu'il avoit juſques-là cherchée ſi vainement; & dans le doux déſordre qui commençoit à s'emparer de ſes ſens, ayant perdu le ſouvenir de ſes malheurs, ou en étant alors plus irrité qu'abattu, il vainquit enfin glorieuſement ces obſtacles, par leſquels il s'étoit vu ſi long-temps & ſi cruellement arrêté.

J'entends, dit alors le Sultan, c'eſt fort bien fait : *il vaut mieux tard que ja-*

mais; c'eſt-à-dire que.... N'allez-vous pas nous expliquer cela, interrompit la Sultane; & penſez-vous qu'Amanzéi ait eu la prudence ou la fineſſe de nous laiſſer quelque choſe à deviner? Je n'en ſais rien, reprit le Sultan, ce ne ſont pas-là mes affaires; mais enfin, c'eſt que, comme vous le ſavez auſſi-bien que moi, ce Mazulhim eſt un peu ſujet à des accidents, & qu'il me paroît tout ſimple que l'on s'informe.... Eh bien! dites-moi donc un peu, Mazulhim?...

Sire, il fut heureux: mais il ſavoit mieux offenſer, qu'il ne ſavoit réparer les outrages qu'il faiſoit; & je doute que s'il eût eu affaire à une perſonne moins généreuſe que Zéphis, il eût pu pour ſi peu obtenir un pardon. Plus vain qu'il n'étoit amoureux, il me parut moins ſentir le bonheur de poſſéder Zéphis, que le plaiſir d'avoir moins à rougir devant elle. Ils commencerent une converſation tendre, ou Zéphis mit beaucoup de ſentiment, & Mazulhim extrêmement de jargon.

Peu de temps après, on ſervit un ſouper où il avoit épuiſé la délicateſſe & le goût. Zéphis, animée de plus en plus par la préſence de ſon amant, lui dit mille choſes fines & paſſionnées qui ne me

firent pas moins admirer ſon eſprit que ſa tendreſſe. Quoique lui-même fût étonné de tant de charmes, ils n'agiſſoient pas ſur lui auſſi vivement que ſur moi; & il me parut que ſon orgueil étoit plus flatté de la conquête de Zéphis, que ſon cœur n'étoit touché de cette paſſion vive & délicate qu'elle avoit pour lui, & dont, malgré ce qu'elle craignoit de ſon inconſtance, elle étoit uniquement remplie.

Si la poſſeſſion de Zéphis n'avoit pas rendu Mazulhim auſſi amoureux qu'elle l'auroit dû, il en étoit du moins devenu plus vif; ſon cœur inacceſſible au ſentiment, languiſſoit encore; toutes les vertus de Zéphis, que l'ingrat louoit ſans les connoître, & peut-être ſans les lui croire, loin de l'attacher à elle, ſembloient l'en éloigner & le contraindre. Je ne le voyois pas même ému de l'amour tendre & vrai qu'elle avoit pour lui; mais elle commençoit à lui inſpirer des deſirs. Il la regardoit avec tranſport, il ſoupiroit, il lui parloit avec ardeur du bonheur dont il avoit joui, & ſembloit attendre avec impatience que le ſouper finît. Il le lui dit même; mais ſoit qu'elle s'y amuſât, ſoit qu'elle n'eût pas ſi bonne opinion que lui de l'a-

près-ſouper, elle étoit moins impatiente. Cependant elle l'aimoit; il la preſſa, bientôt... Ah, Mazulhim! que tu aurois été heureux, ſi tu avois ſu aimer!

Peu de temps après, Zéphis ſortit, & Mazulhim la ſuivit, en lui faiſant des proteſtations d'amour & de reconnoiſſance, que je crus d'autant moins vraies, qu'elle les méritoit mieux. Zéphis étoit trop eſtimable, pour qu'il pût s'attacher conſtamment à elle; elle étoit vraie, ſans fard, ſans coquetterie; Mazulhim étoit ſa premiere affaire: mais ce qui auroit fait la félicité d'un autre, n'étoit pour ce cœur corrompu, qu'une liaiſon où il ne trouvoit ni plaiſir ni amuſement. Il ne lui falloit que de ces femmes qui, nées ſans ſentiment & ſans pudeur, ont mille aventures, ſans avoir un Amant, & qu'à l'indécence de leur conduite, on pourroit accuſer de chercher plus encore le déshonneur que le plaiſir. Il n'étoit pas étonnant que Mazulhim, qui n'étoit qu'un fat, plût aux femmes de ce genre, & qu'à ſon tour, il les recherchât.

Mais Amanzéi, demanda la Sultane, comment un homme de ſi peu de mérite avoit-il pu toucher une perſonne auſſi eſtimable que vous nous avez

peint Zéphis ? Si votre Majeſté vouloit bien ſe reſſouvenir du portrait que j'ai fait de Mazulhim, répondit Amanzéi, elle s'étonneroit moins qu'il eût ſu plaire à Zéphis ; il avoit des agrémens, & ſavoit feindre des vertus. Zéphis d'ailleurs ne ſeroit pas la premiere femme raiſonnable qui auroit eu le malheur d'aimer un fat, & votre Majeſté n'ignore pas qu'on ne voit autre choſe tous les jours. Sans doute, dit le Sultan ; par exemple, il a raiſon, l'on ne voit que cela ; au reſte, ne me demandez pas pourquoi, car je n'en ſais rien. Ce n'eſt pas à vous non plus que je le demande, reprit la Sultane. Ce ſont des choſes, qu'avec tout l'eſprit que vous avez, il me paroît ſimple que vous ne ſachiez pas.

Qu'une femme raiſonnable, continua-t-elle, ſe rende à un amour également tendre & conſtant ; que, ſûre des ſentiments & de la probité d'un homme qui l'aime, (ſi toutefois quelque choſe peut jamais l'en aſſurer,) elle ſe livre enfin à lui ; cela ne me ſurprend pas : mais qu'elle ſoit capable de foibleſſe pour un Mazulhim ! voilà ce que je ne puis comprendre. L'amour, répondit Amanzéi, ne ſeroit pas ce qu'il eſt, ſi ...

Si

Si, ſi, interrompit le Sultan; allez-vous faire long-tems les beaux eſprits ? & ne vous ſouvient-il plus que j'ai défendu les diſſertations ? Que vous importe, dites-moi, que cette Zéphis aime ce Mazulhim, que l'une ſoit une bégueule, & l'autre un fat ? Eh bien ! elle l'aime tel qu'il eſt. Vous voulez ſavoir pourquoi: que ne le demandiez-vous à Amanzéi, pendant qu'il étoit femme ? croyez-vous qu'il ſe ſouvienne de cela lui à préſent ? Vous êtes cauſe, au reſte, avec tous vos diſcours, que les contes que l'on me fait, ne finiſſent point, & cela m'excede. Voyons, Émir, où en étiez-vous ? que devint cette Zéphis ſi raiſonnable qu'elle ennuye ? quelle fut la fin de tout cela.

Celle qu'elle devoit avoir, reprit Amanzéi; Mazulhim ne voulant pas d'abord manquer totalement d'égards pour Zéphis, la trompa le plus ſecrétement qu'il put. Ou les ménagements qu'il eut pour elle, ne furent pas aſſez habilement employés pour la tromper long-temps; ou les infidélités qu'il lui faiſoit étoient trop fréquentes & trop marquées, pour qu'il pût toujours les lui dérober. Quoi qu'il en ſoit, elle ſe plaignit; mais comme avec toutes les

délicateſſes de l'amour le plus tendre, elle en avoit tout l'aveuglement, il vint aiſément à bout de la calmer. Il continua ſes infidélités, & elle recommença ſes reproches. Enfin, il s'impatienta; & peu touché de ſon amour & de ſes larmes, il rompit abſolument avec elle, & la laiſſa livrée à la honte de l'avoir aimé, & à la douleur de l'avoir perdu.

Ma foi, dit le Sultan, il fit fort bien de la quitter; & la preuve de cela, c'eſt que j'aurois fait de même. Je ſais bien qu'elle étoit fort belle, qu'elle avoit beaucoup de mérite; mais ce mérite-là m'auroit, moi qui veux qu'on me divertiſſe, ennuyé tout comme lui. Ce n'eſt pourtant pas que je ſois un Mazulhim, je penſe qu'on ne me le reprochera pas: mais c'eſt qu'il ne laiſſe pas d'être plaiſant de quitter des femmes, quand ce ne ſeroit uniquement que pour entendre ce qu'elles en diſent.

CHAPITRE XI.

Qui contient une recette contre les enchantements.

TROIS jours après que j'eus vu Zéphis pour la premiere fois, Mazulhim arriva seul. A peine avoit-il eu le temps de donner quelques ordres, qu'une petite femme, dont l'air étoit vif, indécent, étourdi, & pourtant maniéré, entra dans le cabinet. De loin, elle ne manquoit pas d'éclat; de près, ce n'étoit qu'une figure médiocre, & que sans ses ridicules, ses mines, & cette prodigieuse vivacité qu'elle affectoit, on n'auroit pas facilement remarquée. Aussi étoit-ce la seule chose qui avoit fait naître à Mazulhim l'envie de l'avoir.

Ah! s'écria-t-il, en la voyant, c'est vous; mais savez-vous bien que vous êtes divine d'arriver de si bonne heure!

Cette beauté, malgré ses airs enfantins, s'avança vers Mazulhim, avec cette noble indécence qui composoit presque toutes ses graces; & sans lui répondre, ni presque le regarder; Vous

aviez raiſon, lui dit-elle, de me dire que votre petite maiſon étoit jolie; mais c'eſt qu'elle eſt charmante! meublée d'un goût! d'une volupté! cela eſt divin! N'eſt-il pas vrai, répondit-il, que c'eſt la plus jolie du fauxbourg! Ne diroit-on pas à ce propos, repliqua-t-elle, que j'en connois beaucoup? Ce cabinet-ci eſt charmant, continua-t-elle, galant au poſſible! Je ſuis, dit-il, charmé de vous y voir, & qu'il vous plaiſe. Oh pour moi, repliqua-t-elle, je n'ai peut-être pas fait pour y venir, toutes les façons que je devois; ce n'eſt pas que je ne ſache, auſſi-bien qu'une autre, l'art de filer, & de mettre de la décence dans une affaire: mais... Vous ne la pratiquez pas, interrompit-il, oh! pour cela, l'on vous rend juſtice. C'eſt que cela, eſt vrai au moins, reprit-elle exactement, je ne ſuis point fauſſe. Hier, quand vous me dites que vous m'aimiez, & que vous me propoſâtes de venir ici.... je fus pourtant bien tentée de vous répondre non; mais la vérité de mon caractere ne me le permit point: je ſuis franche, naturelle, vous me plaiſez, & me voilà. Vous n'en penſez pas plus mal de moi, peut-être? Qui! moi! répondit-il en hauſſant les épaules, voi-

là une belle idée ! j'en penſerois mille fois mieux, s'il m'étoit poſſible. Au vrai ; vous êtes charmant, reprit-elle ; mais dites-moi donc ? y-a-t-il long-temps que vous êtes ici ? J'arrivois, répartit-il, & j'en rougis, j'en ſuis confondu : mais vous avez penſé être ici la premiere. Cela auroit vraiment été joli, dit-elle, & je n'aurois pas manqué de vous en ſavoir gré. Vous concevez-bien, répondit-il, qu'on ne fait pas ces choſes-là exprès, & qu'elles peuvent arriver aux gens les plus empreſſés. Oui, oui, reprit-elle ; je le conçois bien, je ne l'aimerois pourtant pas. Ecoutez donc, que je vous diſe des nouvelles. Zobéide vient dans la minute de quitter Areb-cham. Ne lui a-t-elle fait que cela, demanda-t-il ? Et Sophie, continua-t-elle, vient de prendre Dara. N'a-t-elle pris que lui, demanda-t-il encore ?

Pendant qu'elle parloit, Mazulhim qui la connoiſſoit trop pour la reſpecter ſeulement un peu, prenoit avec elle les plus grandes libertés. Loin qu'elle m'en parût plus émue que lui, elle promena ſes yeux dans le cabinet avec diſtraction, puis les ramenant ſur ſa montre : Mais quelle folie, donc, Mazulhim, lui dit-elle, eſt-ce que nous ſerons ſeuls tout

le jour? Voilà une assez bonne question, répondit-il; sans doute nous serons seuls. Mais vraiment, reprit-elle, je n'avois pas compté là-dessus: laissez donc, ajouta-t-elle sans aucun desir qu'il finît, ni qu'il continuât; (aussi ne s'en embarrassa-t-il pas plus qu'elle) vous êtes au vrai d'une folie qui ne ressemble à rien; & à propos de quoi être seuls, s'il vous plaît? Il me semble, répondit froidement Mazulhim, que cette conversation n'empêchoit pas de s'amuser, que cela étoit convenu entre nous. Convenu, dit-elle, quel conte! où avez-vous donc pris cela? je n'en ai pas dit un mot, je vous jure; après tout, cela m'est égal, & je saurai bien vous contenir. Ah pour cela, laissez donc, vous avez des façons singulieres. Pas trop; il me semble que je ne suis pas plus singulier qu'un autre. D'ailleurs, étant ensemble comme nous y sommes, je dois croire que je n'outre rien. Ah, Zulica! ajouta-t-il, vous qui avez du goût, dites-moi ce que vous pensez de ce plafond. C'étoit à cela que je rêvois, dit-elle, je le voudrois moins chargé de dorure: tel qu'il est, je le trouve pourtant fort beau, ajouta-t-elle en s'asseyant sur ses genoux; & selon toutes les apparences, ce n'étoit pas pour le déranger.

Quand j'y penſe, reprit-elle, il faut que je ſois bien folle pour croire que vous me ſerez fidele, vous qui ne l'avez encore été à perſonne. Ah! ne parlons pas de cela, répliqua-t-il en s'occupant toujours, (& graces aux bontés de Zulica) fort commodément; vous ſeriez peut-être embarraſſée, ſi j'étois plus conſtant que vous ne me ſoupçonnez de l'être. Vous ne voulez donc pas me laiſſer! dit-elle, en ne faiſant pas le moindre mouvement pour lui échapper, ou pour le contraindre. A l'égard de la conſtance, continua-t-elle auſſi froidement que s'il n'eût pas continué lui, j'en ai dans le caractere, j'oſe le dire. Ce n'eſt pas aujourd'hui une vertu que la conſtance, tant elle eſt commune, répondit-il; & l'on peut, ſans ſe vanter, dire qu'on en eſt capable: vous avez pourtant, malgré celle dont vous pouvez vous piquer, changé quelquefois. Pas tant, n'allez pas croire cela. Mais je ſais, & vous ne l'ignorez pas, répondit-il, tous les Amants que vous avez eus. Eh bien! dit-elle, en ce cas-là, vous conviendrez qu'il n'a tenu qu'à moi d'en avoir davantage: finiſſez donc! vous me tourmentez! Beaucoup moins que je ne devrois. Mais enfin, répliqua-t-elle, c'eſt tou-

jours plus que je ne veux. Quoi! lui dit-il, ne m'aimez-vous pas! allez-vous avoir un caprice? N'avons-nous pas tout réglé? Eh mais.... oui, répondit-elle; mais.... Ah, Mazulhim! vous me déplaiſez! C'eſt un conte, répartit-il froidement, cela ne ſe peut pas.

Alors il la poſa doucement ſur moi. Je vous aſſure, Mazulhim, lui dit-elle en s'y arrangeant, que je ſuis outrée contre vous; je vous le dis, c'eſt que je ne vous pardonnerai jamais une telle inſulte.

Malgré ces terribles menaces de Zulica, Mazulhim voulut achever de lui déplaire. Comme, entr'autres choſes, il avoit la mauvaiſe habitude de ne s'attendre jamais, & qu'elle avoit apparemment celle de ne jamais attendre perſonne, il lui déplut en effet à un point qu'on ne ſauroit imaginer. Cependant, malgré ſa colere, elle attendit, & ſa vanité lui fit ſuſpendre ſon jugement. Dans toutes les occaſions où elle s'étoit trouvée, (& elles avoient été fréquentes aſſurément,) on ne lui avoit jamais manqué: c'étoit pour elle une preuve inconteſtable de ce qu'elle valoit. D'ailleurs, ce Mazulhim qu'elle trouvoit ſi peu digne d'eſtime, de quels

prodiges, ſi l'on en croyoit le public, n'étoit-il pas capable ! Si (comme la choſe lui paroiſſoit aſſez avérée) elle n'avoit rien à ſe reprocher, par quel haſard Mazulhim, qui, diſoit-on, n'avoit jamais eu tort avec perſonne, en avoit-il avec elle un ſi ſingulier? Elle avoit ouï dire à tout le monde qu'elle étoit charmante ; la réputation de Mazulhim étoit trop belle pour qu'il ne la méritât pas, au moins, par quelque endroit : donc ce qui lui faiſoit faire tant de réflexions, n'étoit point naturel, ne pouvoit pas durer.

Avec ces conſolantes idées, & d'ouï-dires en ouï-dires, Zulica s'étoit armée de patience, & cachoit ſon dépit le mieux qu'il lui étoit poſſible. Mazulhim cependant tenoit les propos du monde les plus galants ſur les beautés qui ſembloient le toucher ſi peu. Il falloit, diſoit-il, que pour le rendre tel qu'il ſe trouvoit, tous les Magiciens des Indes euſſent travaillé contre lui ; mais, continuoit-il, que peuvent leurs charmes contre les vôtres ? Aimable Zulica ! ils en ont différé le pouvoir, mais ils n'en triompheront pas.

A tout cela Zulica plus fâchée que Mazulhim n'étoit déconcerté, ne lui

répondit que par des ſouris malins, mais auxquels, de peur de l'achever, elle n'oſoit donner toute l'expreſſion qu'elle auroit voulu. Vous êtes, lui demanda-t-elle d'un air railleur, brouillé avec des Magiciens ? Je vous conſeille de vous raccommoder avec eux; des gens capables de jouer de pareils tours, ſont de dangereux ennemis ! Ils le ſeroient moins, ſi vous vous étiez bien miſe en tête de leur en donner le démenti, répondit-il; & je doute auſſi que, malgré leur mauvaiſe volonté, ſi je vous aimois avec moins d'ardeur, j'euſſe éprouvé.... Oh ! c'eſt un propos auquel j'ajoute aſſez peu de foi, que celui que vous me tenez-là, interrompit Zulica, qui ayant déterminé en elle-même le temps que l'on pouvoit reſter enchanté, croyoit alors avoir accordé aſſez de répit. Je ſais bien, reprit-il, que ſi vous me jugez à la rigueur, vous ne devez pas être contente; mais moins vous l'êtes, plus vous devriez achever de me mettre dans mon tort. Je doute, repliqua-t-elle, que cela fût convenable. Je vous croyois moins attachée à la décence, reprit-il d'un air railleur, & j'oſois eſpérer... Vous prenez aſſurément bien votre temps pour railler, interrompit-

elle ; vous avez raiſon, rien n'eſt ſi glorieux pour vous que cette aventure ! Mais, Zulica, ne voudriez-vous donc jamais ſentir que le ton que vous prenez, ne peut que me nuire & perpétuer mon humiliation ? C'eſt, je vous jure, dit-elle, ce dont je me ſoucie le moins. Mais, lui demanda-t-il, ſi vous vous en ſouciez ſi peu, de quoi vous fâchez-vous tant ? Vous me permettrez de vous dire, Monſieur, que c'eſt une fort ſotte queſtion, que celle que vous me faites.

A ces mots elle ſe leva malgré tous les efforts qu'il fit pour la retenir. Laiſſez-moi, lui dit-elle d'un ton aigre, je ne veux ni vous voir, ni vous entendre ? Aſſurément ! s'écria-t-il, j'en ai vu d'auſſi malheureuſes, mais je n'en ai jamais vu d'auſſi fâchées.

Cette exclamation de Mazulhim ne plut pas à Zulica ; déſeſpérée de l'accident qui lui arrivoit, outrée de l'air froid de Mazulhim, elle s'en prit dans ſa fureur à un grand vaſe de porcelaine qu'elle trouva ſous ſa main, & qu'elle briſa en mille morceaux. Hélas ! Madame ? lui dit Mazulhim en ſouriant, vous n'auriez rien trouvé ici à briſer, ſi toutes les perſonnes qui n'y ont pas été contentes de moi, s'en étoient vengées

de la même maniere ; au reſte, ajouta-t-il en s'aſſeyant ſur moi, je vous conjure de ne vous pas gêner.

Voilà une femme qui me plaît tout-à-fait, dit Schah-Baham ; elle a du ſentiment, & n'eſt pas comme cette Zéphis, à qui tout étoit égal ; & qui d'ailleurs étoit bien la plus ſotte précieuſe que j'aye de ma vie rencontrée ! Je ſens qu'elle m'intéreſſe infiniment, & je vous la recommande, Amanzéi ; entendez-vous : tâchez qu'on ne la chagrine pas toujours. Sire, répondit Amanzéi, je la favoriſerai autant que le reſpect dû à la vérité pourra me le permettre.

Mazulhim, en finiſſant de parler, ſe mit à rêver d'un air diſtrait. Zulica, qui étoit allée s'aſſeoir dans un coin, & loin de lui, ſoutint aſſez bien pendant quelque temps la mépriſante indifférence qu'il lui témoignoit ; & pour la lui rendre, elle ſe mit à chanter. Ou je me trompe, lui dit-il, quand elle eut fini, ou le morceau que Madame vient de me chanter, eſt d'un tel Opéra. Elle ne répondit rien. Vous avez, continua-t-il, une jolie voix, peu étendue, mais flûtée, & dont les ſons vont droit au cœur. Il eſt heureux qu'elle vous plaiſe, répondit-elle, ſans le regarder. Vous ne

le croyez peut-être pas, repartit-il; mais il eſt vrai pourtant que vous pourriez en être flattée, & que peu de gens s'y connoiſſent auſſi-bien que moi. Un autre agrément que je vous trouve, & que je vous dirois, ſi je pouvois à préſent vous paroître digne de vous louer; c'eſt une expreſſion charmante, qui ne laiſſe rien à deſirer par ſa vivacité & par ſa juſteſſe, & que vos yeux ſecondent ſi bien, qu'il eſt impoſſible de vous entendre, ſans ſe ſentir remuer juſques au fond du cœur. Vous allez me répondre encore, qu'il eſt heureux que cela me plaiſe?

Non, répondit-elle d'un ton plus doux, je ne ſuis pas fâchée que vous me trouviez des choſes aimables; & plus je vous ſais connoiſſeur, plus vos éloges doivent me flatter. Voilà préciſément, dit-il, la raiſon qui me feroit deſirer de mériter les vôtres. Ah! ſans doute? dit-elle. Allez-vous dire que vous ne vous connoiſſez à rien, répondit-il; & pour mettre le comble à l'injuſtice, n'imaginerez-vous pas auſſi qu'il m'eſt indifférent que vous penſiez de moi bien ou mal? Joindriez-vous cette injure à toutes celles que vous m'avez déja faites? Ah, Zulica! eſt-il

poſſible que ce qui devoit augmenter votre tendreſſe, ne ſerve qu'à vous irriter contre moi!

Eſt-il poſſible auſſi, reprit-elle avec emportement, que vous me croyiez aſſez dupe pour regarder comme une preuve d'amour, l'affront le plus ſanglant que jamais vous puiſſiez me faire! Un affront! s'écria-t-il, aimable Zulica! vous connoiſſez peu l'amour, ſi vous croyez que nous devions vous & moi rougir de ce qui nous eſt arrivé. Je ne craindrai pas de vous dire plus: les gens que vous avez honorés de votre tendreſſe, vous ont aimée bien peu, ſi vous ne les avez pas trouvé tous auſſi malheureux que moi.

Oh pour cela, Monſieur, dit-elle en ſe levant, finiſſez, ou je vous quitte; je ne puis plus ſoutenir le ridicule & l'indécence de vos propos. Je n'ignore pas qu'ils vous bleſſent, répondit-il, & je ſuis ſurpris, je l'avoue, de ce qu'ils font cet effet-là ſur vous; mais, ce dont je ne reviens pas, c'eſt que vous vous obſtiniez à me trouver ſi coupable. Je trouverois tout ſimple qu'une femme ordinaire, ſans monde, ſans uſage, s'offensât mortellement d'une aventure pareille: mais vous! que vous

ſoyez préciſement comme quelqu'un qui n'a jamais rien vu ! en vérité, cela n'eſt pas pardonnable. En effet, dit-elle, il faut être ſotte au dernier point, pour ne la pas trouver flatteuſe, & je m'étonne de ne vous avoir point encore remercié de l'impreſſion ſinguliere que j'ai faite ſur vous ! Raillerie à part, dit-il en voulant ſe lever, je vais vous prouver que je n'ai pas tort.

Non, Monſieur, s'écria-t-elle, je vous défends de m'approcher. J'exécuterai vos ordres, tout injuſtes qu'ils ſont, & je prouverai de loin, puiſque vous le jugez à propos. Oui, repliqua-t-elle, cela vous ſera ſûrement plus commode ; mais faiſons mieux, n'en parlons plus : auſſi bien ne ſuis-je pas aſſez imbécille pour que vous puiſſiez me perſuader jamais, que plus un Amant a de tendreſſe, moins il peut l'exprimer à ce qu'il aime.

C'eſt-à-dire, reprit-il d'un air nonchalant, que vous croyez préciſement le contraire, vous ? Oui, répondit-elle, préciſément ; c'eſt qu'on ne peut pas être plus perſuadée d'une choſe, que je le ſuis de celle-là. Eh bien, Madame, vous pouvez donc vous vanter d'être la femme la moins délicate qu'il y ait au monde ; & ſi je ne vous aimois au point

que je ne connois ſous le Ciel rien d'aiſez fort pour m'arracher à vous, je vous avouerai, Madame, que cette façon de penſer m'en éloigneroit pour jamais. Il ſeroit en effet, dit-elle, aſſez étonnant qu'elle vous plût beaucoup.

Oh non, reprit-il d'un air détaché, je ne ſuis pas intéreſſé autant que vous voulez bien me faire l'honneur de le croire, à m'en déclarer l'ennemi; mais c'eſt qu'il eſt décidé de tout temps, que plus on a d'amour, moins on a l'uſage de ſes ſens, & qu'il n'appartient qu'à des cœurs groſſiers, & incapables de ſe laiſſer pénétrer des charmes de la volupté, de ſe poſſéder dans les moments où vous m'avez trouvé ſi loin de moi-même. Si l'eſpoir du plaiſir ſuffit pour troubler un amant, jugez de ce que doit produire ſur lui l'approche de ces inſtants heureux qu'il a ſi vivement deſirés, combien ſon ame doit s'être uſée dans les tranſports qui les précedent; & ſi ce déſordre que vous me reprochez, eſt auſſi déſobligeant pour une femme qui ſait penſer, que ce ſang froid dont, faute d'y réfléchir ſans doute, vous voudriez que j'euſſe été capable. Franchement, ajouta-t-il en s'allant jetter à ſes genoux, ſeroit-ce la premiere fois

que vous... Ah! ceſſez cette mauvaiſe plaiſanterie, interrompit-elle; laiſſez-moi, je veux ſortir, & ne vous voir de ma vie. Mais, Zulica, lui dit-il, en la ramenant de mon côté, ne voudrez-vous donc jamais ſentir qu'il ſemble, à la façon dont vous prenez mon malheur, que vous ne vous croyez pas aſſez de charmes pour le faire ceſſer?

Soit que les délicates diſtinctions de Mazulhim euſſent déja diſpoſé Zulica à la clémence, ſoit que la grande réputation qu'il s'étoit acquiſe rendît ce qu'il diſoit plus vraiſemblable, elle ſe laiſſa conduire ſur moi, en faiſant cette légere réſiſtance, qui communément enflamme plus qu'elle n'arrête. Peu-à-peu Mazulhim en obtint davantage, & ſe retrouva enfin dans la même circonſtance où Zulica s'étoit fâchée.

Déja, troublée par les emportements de Mazulhim, elle commençoit à deſirer vivement qu'il ſe laiſſât moins frapper les ſens que la premiere fois; déja même elle eſpéroit, lorſque Mazulhim, plus délicat que jamais, manqua cruellement à ſes plus douces eſpérances. Elle en fut d'autant plus indignée, que (vanité à part) il lui auroit alors fait plaiſir de ſe comporter différemment.

Oh bien ! dit le Sultan, qu'il finiſſe donc auſſi, lui ; cela m'ennuye autant qu'elle. Ce n'eſt pas parce que j'ai déja pris le parti de Zulica : mais je vous demande s'il y a quelqu'un que cela n'impatientât pas ; ſi la patience d'un Dervîche y tiendroit ? C'eſt, parbleu, bien la peine de la faire attendre ! Amanzéi, vous ne m'aviez pas promis cela : au moins à la fin vous me feriez croire que vous en voulez à cette femme-là ; &, je vous le dis naturellement, je ne le trouverois pas bon. Mais point du tout, Sire, répondit Amanzéi ; ſi je faiſois un conte à Votre Majeſté, il me ſeroit facile d'arranger les objets comme elle le voudroit : mais je raconte ce que j'ai vu, & je ne puis, ſans altérer la vérité, donner à Mazulhim des procédés différents de ceux qu'il avoit. Ah, le ſot que ce Mazulhim, s'écria Schah-Baham, & que je ſuis piqué contre lui ! Mais, dit la Sultane, je ne ſais pas pourquoi vous lui en voulez tant ; il ne le faiſoit pas plus exprès que vous. Lui, reprit-il ? ma foi, je n'en ſais rien, c'étoit un méchant homme ! D'ailleurs, dit encore la Sultane, c'eſt que cette Zulica qui vous plaît tant, étoit la derniere des... Je vous prie, Mada-

me, interrompit-il, d'en penſer tout bas ce qu'il vous plaira, & de ne m'en point dire de mal. Je ſais bien qu'il ſuffit que je prenne quelqu'un en amitié, pour qu'il vous déplaiſe; & cela me choque, je vous en avertis. Votre colere ne m'effraye point, répondit la Sultane; & de plus, je ne ſerois point du tout étonnée que cette Zulica que vous aimez tant aujourd'hui, vous ennuyât demain mortellement. J'en doute, reprit le Sultan; je ne me préviens pas, comme vous, moi: en attendant que cela arrive, voyons toujours le reſte de ſon hiſtoire.

Zulica rougit de fureur au nouvel affront que Mazulhim faiſoit à ſes charmes: en vérité, Monſieur, lui dit-elle en le repouſſant avec violence, ſi c'eſt une préférence que vous me donnez, j'oſe dire qu'elle eſt mal placée. Je le dirois tout le premier, répondit-il, ſi je pouvois imaginer que vous cruſſiez un ſeul moment mériter les torts que j'ai avec vous; mais je n'y vois pas d'apparence, & j'avouerai ſans peine, que rien ne me juſtifie. C'eſt que quand on ſe connoît d'une certaine façon, dit-elle, l'on doit laiſſer les gens en repos. Ce ſera, ſans doute, le parti que

je prendrai, ſi ceci a des ſuites, repliqua-t-il; vous permettrez pourtant que je me flatte du contraire. En vérité, dit-elle, je ne vous le conſeille pas.

Alors elle ſe leva, prit ſon évantail, remit ſes gants, & tirant une boîte à rouge, alla vis-à-vis une glace. Pendant qu'avec toute l'attention poſſible elle tâchoit de ſe remettre comme elle étoit, lorſqu'elle étoit entrée, Mazulhim, qui étoit venu derriere elle, en troublant ſon ouvrage, la prioit tendrement de ne ſe point donner une peine qu'à coup ſûr il faudroit qu'elle reprît. Zulica ne lui répondit d'abord que par une mine qui dut lui prouver le peu de foi qu'elle avoit à ſes prédictions; mais voyant enfin qu'il continuoit à la tourmenter: Eh bien! Monſieur, lui dit-elle, ceci ſera-t-il éternel, & ne voulez-vous pas que je puiſſe ſortir? vous n'avez qu'à dire. Mais autant que je puis m'en ſouvenir, repondit-il, tout eſt dit là-deſſus; eſt-ce que vous ne ſoupez pas ici? Non pas que je ſache, reprit-elle. Vous verrez, dit-il en ſouriant, que vous n'avez pas non plus compté là-deſſus. Enfin, dit-elle, je ſuis engagée, & il eſt tard. Voilà une aſſez bonne folie, dit-il en la

rejettant ſur moi, & en voulant encore eſſayer s'il ne trouveroit pas enfin le moyen de lui rendre les heures moins longues : Tenez, Mazulhim, lui dit-elle d'un ton doux, vous m'en croirez, ſi vous voulez, je vous le dis ſans colere ; mais le perſonnage que vous me faites jouer, eſt inſoutenable. Plus de bonté de votre part, répondit-il, m'auroit rendu moins à plaindre ; mais vous êtes ſi peu complaiſante ! En vérité, repartit-elle, il y auroit auſſi trop d'inhumanité à vous ôter la ſeule excuſe qui puiſſe vous reſter. Il lui répondit avec fermeté, qu'il en courroit volontiers le haſard.

Alors elle entra dans ſes raiſons, pour avoir le plaiſir de le combler de tous les torts imaginables. Plus il méritoit ſa pitié, plus (car elle n'étoit pas née généreuſe) elle ſe ſentoit d'indignation. Bleſſée qu'il eût été ſi peu ſenſible à ſes charmes, elle ſembloit l'être encore plus qu'il eût répondu ſi mal à ſes dernieres bontés ; ſa vanité ſeule lui faiſoit ſoutenir ce qui la bleſſoit ſi ſenſiblement. A peine elle s'étoit flattée du triomphe, qu'elle le voyoit s'évanouir. Vingt fois elle fut prête de renoncer à un eſpoir qui ne ſembloit

ſe préſenter à elle que pour la tromper après plus cruellement. Mais quoi? après tout ce qu'elle a fait pour Mazulhim, l'abandonnera-t-elle à ſa deſtinée? un moment de plus peut vaincre ſon ingratitude. S'il eût été plus doux pour elle de devoir tout à la tendreſſe de Mazulhim, il lui doit être plus glorieux de lui tout arracher.

Ce raiſonnement n'étoit peut-être pas le plus juſte que Zulica pût faire; mais, pour la ſituation où elle ſe trouvoit, c'étoit encore beaucoup qu'elle pût raiſonner.

Mazulhim, qui ſentoit, à l'air dont elle le regardoit, que pour réſiſter à l'opiniâtre froideur que malgré lui-même il lui témoignoit, elle avoit beſoin d'être ſoutenue, lui donnoit ſans ceſſe les éloges les plus flatteurs ſur ſon caractere compatiſſant. Aſſurément, s'écria-t-elle à ſon tour, dans un inſtant où peut-être l'impatience prenant le deſſus, lui faiſoit trouver plus de mérite dans les bontés qu'elle avoit pour Mazulhim, aſſurément il faut convenir que j'ai une belle ame!

A cette exclamation ſi bien placée, Mazulhim ne pût s'empêcher d'éclater; & Zulica, qui ſavoit combien quel-

quefois il eſt dangereux de rire, ſe fâcha fort ſérieuſement de ce qu'il avoit ri.

La gaieté de Mazulhim ne lui fut cependant pas auſſi funeſte qu'elle l'avoit craint. Les Enchanteurs qui l'avoient juſques-là ſi cruellement perſécuté, commencerent même à retirer leurs bras malfaiſants de deſſus lui. Quoiqu'il s'en fallût beaucoup que la victoire qu'elle remportoit ſur eux, ne fût complete, elle ne laiſſa pas de s'en féliciter tout haut : ce n'étoit pas qu'avec les lumieres qu'elle avoit, elle s'y trompât ; mais elle vouloit fortifier Mazulhim, par la confiance qu'elle ſembloit avoir : elle le connoiſſoit bien peu, de croire qu'il en eût beſoin.

A peine Mazulhim, qui étoit l'homme du monde le plus avantageux, ſe ſentit moins accablé, qu'il porta la témérité juſqu'à ſe croire capable des plus grandes entrepriſes. Quelque choſe que Zulica, qui étoit à portée de juger des choſes plus ſainement que lui, pût lui dire, elle ne put l'arrêter. Soit qu'il imaginât qu'il ne pouvoit différer ſans ſe perdre, ſoit (ce qui eſt plus vraiſemblable) qu'il crût n'avoir beſoin de rien dire de plus auprès d'elle, il vou-

lut tenter ce qui (& encore par le plus grand haſard du monde) ne lui avoit jamais manqué qu'une fois. Zulica, qui ne s'éblouiſſoit pas facilement, & qui d'ailleurs n'étoit pas la femme d'Agra qui penſoit le moins bien d'elle-même, fut étonnée de la préſomption de Mazulhim, & lui fit, ſur ſon audace, les repréſentations les plus ſenſées. Elles ne réuſſirent pas; Mazulhim s'opiniâtra toujours, par une ſuite néceſſaire de ſa confiance en ſes charmes; & pour l'humilier, elle ne ſe refuſa pas plus que Zéphis à des idées dont elle ne pouvoit aſſez admirer le ridicule. Ah oui, dit-elle d'un air dédaigneux! Tout d'un coup ſa phyſionomie changea; & je jugeai à ſa rougeur & à ſon dépit, autant qu'à l'air railleur & inſultant de Mazulhim, que ce qu'elle avoit annoncé comme impraticable, étoit aiſé au dernier point.

Voyez-vous cela, s'écria le Sultan! eh puis les femmes ſe plaindront, ou feront les merveilleuſes! cela eſt bon à ſavoir. Quoi! lui demanda la Sultane, quelle admirable découverte venez-vous donc de faire? Oh! je m'entends bien, répondit le Sultan; c'eſt que ſi jamais on s'aviſe de me faire des reproches,

proches, je ſais à préſent ce que j'aurai à répondre. Je ſuis pourtant bien fâché que cette mortification arrive à Zulica; elle la méritoit certainement moins que perſonne : mais pourſuivez, Emir; il y a de très-belles choſes dans ce que vous venez de nous raconter; & ceci me donne fort bonne opinion du reſte.

Fin de la premiere Partie.

LE SOPHA,

CONTE MORAL.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XII.

Le même à-peu-près que le précédent.

SI le déſagrément qui arrivoit à Zulica, la mortifia beaucoup, il ne lui ôta pas la préſence d'eſprit qui lui étoit néceſſaire dans un accident auſſi fâcheux. Elle félicita Mazulhim, ſe plaignit de toute autre choſe que de ce qui la pénétroit de fureur; & pour

tâcher de ſauver ſa gloire, ne craignit pas de lui faire un honneur qu'aſſurément il ne méritoit pas.

Je ne ſais ſi ce fut pour mortifier Zulica, ou ſi, contre ſon ordinaire, il vouloit ſe rendre juſtice; mais quelque choſe qu'il fît, il ne voulut jamais croire qu'il fût ce qu'elle diſoit. Il y avoit, diſoit-il opiniâtrément, des jours malheureux, des jours que ſi on les prévoyoit, on mourroit plutôt que de les attendre.

Zulica convenoit bien qu'il y en avoit qui en effet ne commençoient pas d'une façon brillante, mais dont à la fin on trouvoit plus à ſe louer qu'à ſe plaindre. Je vous avoue, ajouta-t-elle avec une tendreſſe dont en ce moment elle étoit bien éloignée, que j'ai eu lieu de croire que ce que vous m'avez dit cent fois ſur ma beauté, n'étoit pas ſincere, ou que les choſes que vous m'avez paru admirer, étoient effacées par des défauts qui vous choquoient d'autant plus, que vous les aviez moins prévus; mais vous m'avez raſſurée.

Ah! Zulica, s'écria l'impitoyable Mazulhim, vos craintes étoient donc bien médiocres! Je ſens tout ce que je dois à vos bontés; mais elles ne m'a-

veuglent pas : & plus je vous trouve généreuſe, plus vous augmentez mes remords. Maïs quelle folie, repartit-elle ! n'allez pas au moins vous frapper d'une idée auſſi fauſſe, rien ne ſeroit plus injuſte.

En finiſſant ces mots, ils ſe mirent à ſe promener dans la chambre tous deux fort embarraſſés l'un de l'autre, ſans amour, ſans deſirs, & réduits par leur mutuelle imprudence, & l'arrangement qu'entraîne un rendez-vous dans une petite maiſon, à paſſer enſemble le reſte d'un jour qu'ils ne paroiſſoient pas diſpoſés à employer d'une façon qui pût leur plaire. Zulica avoit de belles réflexions à faire ſur la fauſſeté des réputations. Ce qui intérieurement la déſeſpéroit, (car je liſois aiſément dans ſon ame,) c'étoit l'impoſſibilité de ſe venger de Mazulhim. Si je le dis, qui le croira, ſe diſoit-elle ? ou ſi on le croit, la prévention où l'on eſt pour lui, permettra-t-elle de penſer qu'il eût eu autant de tort avec moi, ſi j'avois eu de quoi l'empêcher de l'avoir ? Quelque choſe que je faſſe, il me ſera impoſſible de déſabuſer tout le monde !

Ces idées l'occupoient aſſez triſtement. Pour Mazulhim, il ſembloit qu'il

fût ſur cela hors de tout intérêt. Ils ſe promenerent quelque temps ſans ſe rien dire ; de temps en temps cependant ils ſe ſourioient d'une façon froide & contrainte.

Vous rêvez ! lui dit-il enfin. Vous en étonnez-vous, répondit-elle d'un air prude ? Penſez-vous que d'être avec quelqu'un comme je ſuis avec vous, ne ſoit point pour une femme raiſonnable une choſe extraordinaire ? Non, repliqua-t-il, j'y crois les femmes raiſonnables tout-à-fait accoutumées. Il paroît bien, reprit-elle, que vous ignorez ce que cela prend ſur elles, & combien, avant que de ſe rendre, elles éprouvent de combats. Ce que vous dites, par exemple, eſt très-probable, repliqua-t-il ; car à la façon dont elles les ont abrégés, il falloit qu'ils les fatiguaſſent cruellement.

Voilà, s'écria-t-elle, un des plus mauvais propos qu'on puiſſe tenir ! Croyez-vous avoir eu bien de l'eſprit, quand vous avez dit de pareilles choſes ? Savez-vous bien que ce n'eſt-là qu'un vrai diſcours de Petit-Maitre ? Je ne l'en tiendrois pas plus mauvais pour cela, répondit-il. Du moins vous le trouveriez bien faux, reprit-elle, ſi vous ſa-

viez ce qu'il m'en a coûté pour vous prendre. Quoi ! s'écria-t-il, vous y avez rêvé ! cela m'outrage ; je me flattois du contraire, & je vous ſais mauvais gré de m'ôter une erreur à laquelle je gagnois, ſans que vous y perdiſſiez rien dans mon eſprit. Hé ! dites-moi, de grace, Zâdis vous a-t-il autant coûté de réflexions ? Que voulez-vous dire, demanda-t-elle froidement ? qu'eſt-ce que c'eſt que Zâdis ? Je vous demande pardon, répondit-il en raillant, j'aurois juré que vous le connoiſſiez.

Oui, répondit-elle, comme on connoît tout le monde. Je crois, tout peu connu qu'il vous eſt, qu'il ſeroit bien fâché s'il vous ſavoit ici, continua-t-il ; & je me trompe fort, ou vos bontés pour moi le chagrineroient beaucoup. Soyez de bonne foi, ajouta-t-il en lui voyant hauſſer les épaules ; Zâdis vous plaiſoit avant que j'euſſe le bonheur de vous plaire, & je parierois même qu'actuellement vous êtes bien enſemble.

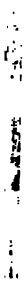
Voilà, répondit-elle, une plaiſanterie d'un bien mauvais genre ! Au fond, continua-t-il, quand vous lui feriez une infidélité, il ſeroit encore trop heureux ; un homme comme Zâdis eſt peu fait pour être aimé, & j'ai toujours été ſur-

lut tenter ce qui (& encore par le plus grand haſard du monde) ne lui avoit jamais manqué qu'une fois. Zulica, qui ne s'éblouiſſoit pas facilement, & qui d'ailleurs n'étoit pas la femme d'Agra qui penſoit le moins bien d'elle-même, fut étonnée de la préſomption de Mazulhim, & lui fit, ſur ſon audace, les repréſentations les plus ſenſées. Elles ne réuſſirent pas; Mazulhim s'opiniâtra toujours, par une ſuite néceſſaire de ſa confiance en ſes charmes; & pour l'humilier, elle ne ſe refuſa pas plus que Zéphis à des idées dont elle ne pouvoit aſſez admirer le ridicule. Ah oui, dit-elle d'un air dédaigneux! Tout d'un coup ſa phyſionomie changea; & je jugeai à ſa rougeur & à ſon dépit, autant qu'à l'air railleur & inſultant de Mazulhim, que ce qu'elle avoit annoncé comme impraticable, étoit aiſé au dernier point.

Voyez-vous cela, s'écria le Sultan! eh puis les femmes ſe plaindront, ou feront les merveilleuſes! cela eſt bon à ſavoir. Quoi! lui demanda la Sultane, quelle admirable découverte venez-vous donc de faire? Oh! je m'entends bien, répondit le Sultan; c'eſt que ſi jamais on s'aviſe de me faire des reproches,

proches, je ſais à préſent ce que j'aurai à répondre. Je ſuis pourtant bien fâché que cette mortification arrive à Zulica; elle la méritoit certainement moins que perſonne : mais pourſuivez, Emir; il y a de très-belles choſes dans ce que vous venez de nous raconter; & ceci me donne fort bonne opinion du reſte.

Fin de la premiere Partie.



LE SOPHA,

CONTE MORAL.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XII.

Le même à-peu-près que le précédent.

SI le déſagrément qui arrivoit à Zulica, la mortifia beaucoup, il ne lui ôta pas la préſence d'eſprit qui lui étoit néceſſaire dans un accident auſſi fâcheux. Elle félicita Mazulhim, ſe plaignit de toute autre choſe que de ce qui la pénétroit de fureur ; & pour

tâcher de ſauver ſa gloire, ne craignit pas de lui faire un honneur qu'aſſurément il ne méritoit pas.

Je ne ſais ſi ce fut pour mortifier Zulica, ou ſi, contre ſon ordinaire, il vouloit ſe rendre juſtice; mais quelque choſe qu'il fît, il ne voulut jamais croire qu'il fût ce qu'elle diſoit. Il y avoit, diſoit-il opiniâtrément, des jours malheureux, des jours que ſi on les prévoyoit, on mourroit plutôt que de les attendre.

Zulica convenoit bien qu'il y en avoit qui en effet ne commençoient pas d'une façon brillante, mais dont à la fin on trouvoit plus à ſe louer qu'à ſe plaindre. Je vous avoue, ajouta-t-elle avec une tendreſſe dont en ce moment elle étoit bien éloignée, que j'ai eu lieu de croire que ce que vous m'avez dit cent fois ſur ma beauté, n'étoit pas ſincere, ou que les choſes que vous m'avez paru admirer, étoient effacées par des défauts qui vous choquoient d'autant plus, que vous les aviez moins prévus; mais vous m'avez raſſurée.

Ah! Zulica, s'écria l'impitoyable Mazulhim, vos craintes étoient donc bien médiocres! Je ſens tout ce que je dois à vos bontés; mais elles ne m'a-

veuglent pas : & plus je vous trouve généreuſe, plus vous augmentez mes remords. Maïs quelle folie, repartit-elle ! n'allez pas au moins vous frapper d'une idée auſſi fauſſe, rien ne ſeroit plus injuſte.

En finiſſant ces mots, ils ſe mirent à ſe promener dans la chambre tous deux fort embarraſſés l'un de l'autre, ſans amour, ſans deſirs, & réduits par leur mutuelle imprudence, & l'arrangement qu'entraîne un rendez-vous dans une petite maiſon, à paſſer enſemble le reſte d'un jour qu'ils ne paroiſſoient pas diſpoſés à employer d'une façon qui pût leur plaire. Zulica avoit de belles réflexions à faire ſur la fauſſeté des réputations. Ce qui intérieurement la déſeſpéroit, (car je liſois aiſément dans ſon ame,) c'étoit l'impoſſibilité de ſe venger de Mazulhim. Si je le dis, qui le croira, ſe diſoit-elle ? ou ſi on le croit, la prévention où l'on eſt pour lui, permettra-t-elle de penſer qu'il eût eu autant de tort avec moi, ſi j'avois eu de quoi l'empêcher de l'avoir ? Quelque choſe que je faſſe, il me ſera impoſſible de déſabuſer tout le monde !

Ces idées l'occupoient aſſez triſtement. Pour Mazulhim, il ſembloit qu'il

fût ſur cela hors de tout intérêt. Ils ſe promenerent quelque temps ſans ſe rien dire ; de temps en temps cependant ils ſe ſourioient d'une façon froide & contrainte.

Vous rêvez ! lui dit-il enfin. Vous en étonnez-vous, répondit-elle d'un air prude ? Penſez-vous que d'être avec quelqu'un comme je ſuis avec vous, ne ſoit point pour une femme raiſonnable une choſe extraordinaire ? Non, repliqua-t-il, j'y crois les femmes raiſonnables tout-à-fait accoutumées. Il paroît bien, reprit-elle, que vous ignorez ce que cela prend ſur elles, & combien, avant que de ſe rendre, elles éprouvent de combats. Ce que vous dites, par exemple, eſt très-probable, repliqua-t-il ; car à la façon dont elles les ont abrégés, il falloit qu'ils les fatiguaſſent cruellement.

Voilà, s'écria-t-elle, un des plus mauvais propos qu'on puiſſe tenir ! Croyez-vous avoir eu bien de l'eſprit, quand vous avez dit de pareilles choſes ? Savez-vous bien que ce n'eſt-là qu'un vrai diſcours de Petit-Maitre ? Je ne l'en tiendrois pas plus mauvais pour cela, répondit-il. Du moins vous le trouveriez bien faux, reprit-elle, ſi vous ſa-

viez ce qu'il m'en a coûté pour vous prendre. Quoi! s'écria-t-il, vous y avez rêvé! cela m'outrage; je me flattois du contraire, & je vous ſais mauvais gré de m'ôter une erreur à laquelle je gagnois, ſans que vous y perdiſſiez rien dans mon eſprit. Hé! dites-moi, de grace, Zâdis vous a-t-il autant coûté de réflexions? Que voulez-vous dire, demanda-t-elle froidement? qu'eſt-ce que c'eſt que Zâdis? Je vous demande pardon, répondit-il en raillant, j'aurois juré que vous le connoiſſiez.

Oui, répondit-elle, comme on connoît tout le monde. Je crois, tout peu connu qu'il vous eſt, qu'il ſeroit bien fâché s'il vous ſavoit ici, continua-t-il; & je me trompe fort, ou vos bontés pour moi le chagrineroient beaucoup. Soyez de bonne foi, ajouta-t-il en lui voyant hauſſer les épaules; Zâdis vous plaiſoit avant que j'euſſe le bonheur de vous plaire, & je parierois même qu'actuellement vous êtes bien enſemble.

Voilà, répondit-elle, une plaiſanterie d'un bien mauvais genre! Au fond, continua-t-il, quand vous lui feriez une infidélité, il ſeroit encore trop heureux; un homme comme Zâdis eſt peu fait pour être aimé, & j'ai toujours été ſur-

lut tenter ce qui (& encore par le plus grand hasard du monde) ne lui avoit jamais manqué qu'une fois. Zulica, qui ne s'éblouissoit pas facilement, & qui d'ailleurs n'étoit pas la femme d'Agra qui pensoit le moins bien d'elle-même, fut étonnée de la présomption de Mazulhim, & lui fit, sur son audace, les représentations les plus sensées. Elles ne réussirent pas; Mazulhim s'opiniâtra toujours, par une suite nécessaire de sa confiance en ses charmes; & pour l'humilier, elle ne se refusa pas plus que Zéphis à des idées dont elle ne pouvoit assez admirer le ridicule. Ah oui, dit-elle d'un air dédaigneux! Tout d'un coup sa physionomie changea; & je jugeai à sa rougeur & à son dépit, autant qu'à l'air railleur & insultant de Mazulhim, que ce qu'elle avoit annoncé comme impraticable, étoit aisé au dernier point.

Voyez-vous cela, s'écria le Sultan! eh puis les femmes se plaindront, on feront les merveilleuses! cela est bon à savoir. Quoi! lui demanda la Sultane, quelle admirable découverte venez-vous donc de faire? Oh! je m'entends bien, répondit le Sultan; c'est que si jamais on s'avise de me faire des reproches,

proches, je ſais à préſent ce que j'aurai à répondre. Je ſuis pourtant bien fâché que cette mortification arrive à Zulica; elle la méritoit certainement moins que perſonne : mais pourſuivez, Emir; il y a de très-belles choſes dans ce que vous venez de nous raconter; & ceci me donne fort bonne opinion du reſte.

Fin de la premiere Partie.

LE SOPHA,

CONTE MORAL.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XII.

Le même à-peu-près que le précédent.

SI le déſagrément qui arrivoit à Zulica, la mortifia beaucoup, il ne lui ôta pas la préſence d'eſprit qui lui étoit néceſſaire dans un accident auſſi fâcheux. Elle félicita Mazulhim, ſe plaignit de toute autre choſe que de ce qui la pénétroit de fureur; & pour

tâcher de ſauver ſa gloire, ne craignit pas de lui faire un honneur qu'aſſurément il ne méritoit pas.

Je ne ſais ſi ce fut pour mortifier Zulica, ou ſi, contre ſon ordinaire, il vouloit ſe rendre juſtice; mais quelque choſe qu'il fît, il ne voulut jamais croire qu'il fût ce qu'elle diſoit. Il y avoit, diſoit-il opiniâtrément, des jours malheureux, des jours que ſi on les prévoyoit, on mourroit plutôt que de les attendre.

Zulica convenoit bien qu'il y en avoit qui en effet ne commençoient pas d'une façon brillante, mais dont à la fin on trouvoit plus à ſe louer qu'à ſe plaindre. Je vous avoue, ajouta-t-elle avec une tendreſſe dont en ce moment elle étoit bien éloignée, que j'ai eu lieu de croire que ce que vous m'avez dit cent fois ſur ma beauté, n'étoit pas ſincere, ou que les choſes que vous m'avez paru admirer, étoient effacées par des défauts qui vous choquoient d'autant plus, que vous les aviez moins prévus; mais vous m'avez raſſurée.

Ah! Zulica, s'écria l'impitoyable Mazulhim, vos craintes étoient donc bien médiocres! Je ſens tout ce que je dois à vos bontés; mais elles ne m'a-

veuglent pas : & plus je vous trouve généreuſe, plus vous augmentez mes remords. Mais quelle folie, repartit-elle ! n'allez pas au moins vous frapper d'une idée auſſi fauſſe, rien ne ſeroit plus injuſte.

En finiſſant ces mots, ils ſe mirent à ſe promener dans la chambre tous deux fort embarraſſés l'un de l'autre, ſans amour, ſans deſirs, & réduits par leur mutuelle imprudence, & l'arrangement qu'entraîne un rendez-vous dans une petite maiſon, à paſſer enſemble le reſte d'un jour qu'ils ne paroiſſoient pas diſpoſés à employer d'une façon qui pût leur plaire. Zulica avoit de belles réflexions à faire ſur la fauſſeté des réputations. Ce qui intérieurement la déſeſpéroit, (car je liſois aiſément dans ſon ame,) c'étoit l'impoſſibilité de ſe venger de Mazulhim. Si je le dis, qui le croira, ſe diſoit-elle ? ou ſi on le croit, la prévention où l'on eſt pour lui, permettra-t-elle de penſer qu'il eût eu autant de tort avec moi, ſi j'avois eu de quoi l'empêcher de l'avoir ? Quelque choſe que je faſſe, il me ſera impoſſible de déſabuſer tout le monde !

Ces idées l'occupoient aſſez triſtement. Pour Mazulhim, il ſembloit qu'il

fût ſur cela hors de tout intérêt. Ils ſe promenerent quelque temps ſans ſe rien dire ; de temps en temps cependant ils ſe ſourioient d'une façon froide & contrainte.

Vous rêvez ! lui dit-il enfin. Vous en étonnez-vous, répondit-elle d'un air prude ? Penſez-vous que d'être avec quelqu'un comme je ſuis avec vous, ne ſoit point pour une femme raiſonnable une choſe extraordinaire ? Non, repliqua-t-il, j'y crois les femmes raiſonnables tout-à-fait accoutumées. Il paroît bien, reprit-elle, que vous ignorez ce que cela prend ſur elles, & combien, avant que de ſe rendre, elles éprouvent de combats. Ce que vous dites, par exemple, eſt très-probable, repliqua-t-il ; car à la façon dont elles les ont abrégés, il falloit qu'ils les fatiguaſſent cruellement.

Voilà, s'écria-t-elle, un des plus mauvais propos qu'on puiſſe tenir ! Croyez-vous avoir eu bien de l'eſprit, quand vous avez dit de pareilles choſes ? Savez-vous bien que ce n'eſt-là qu'un vrai diſcours de Petit-Maitre ? Je ne l'en tiendrois pas plus mauvais pour cela, répondit-il. Du moins vous le trouveriez bien faux, reprit-elle, ſi vous ſa-

viez ce qu'il m'en a coûté pour vous prendre. Quoi! s'écria-t-il, vous y avez rêvé! cela m'outrage; je me flattois du contraire, & je vous ſais mauvais gré de m'ôter une erreur à laquelle je gagnois, ſans que vous y perdiſſiez rien dans mon eſprit. Hé! dites-moi, de grace, Zâdis vous a-t-il autant coûté de réflexions? Que voulez-vous dire, demanda-t-elle froidement? qu'eſt-ce que c'eſt que Zâdis? Je vous demande pardon, répondit-il en raillant, j'aurois juré que vous le connoiſſiez.

Oui, répondit-elle, comme on connoît tout le monde. Je crois, tout peu connu qu'il vous eſt, qu'il ſeroit bien fâché s'il vous ſavoit ici, continua-t-il; & je me trompe fort, ou vos bontés pour moi le chagrineroient beaucoup. Soyez de bonne foi, ajouta-t-il en lui voyant hauſſer les épaules; Zâdis vous plaiſoit avant que j'euſſe le bonheur de vous plaire, & je parierois même qu'actuellement vous êtes bien enſemble.

Voilà, répondit-elle, une plaiſanterie d'un bien mauvais genre! Au fond, continua-t-il, quand vous lui feriez une infidélité, il ſeroit encore trop heureux; un homme comme Zâdis eſt peu fait pour être aimé, & j'ai toujours été ſur-

pris que, vive comme vous êtes, & d'une gaieté charmante, vous euſſiez pu prendre un Amant auſſi froid, auſſi taciturne! Mazulhim, répondit-elle, il n'eſt que tendre. Je vous l'ai ſacrifié, il ſeroit inutile de vous dire le contraire; mais je crains bien que vous ne me forciez bientôt à m'en repentir. Vous étiez légere, repliqua-t-il, & j'avoue que j'étois inconſtant, mais moins nous avons juſques ici été capables d'un attachement ſérieux, plus nous aurons de gloire à nous fixer l'un l'autre.

A ces mots, il la conduiſit de mon côté, mais d'un air qui faiſoit aiſément connoître que la bienſéance ſeule y guidoit ſes pas. Il eſt vrai que vous êtes charmante, lui dit-il; & ſans un air un peu trop décent que même avec moi vous ne quittez pas, je ne connois perſonne qui pût mieux que vous faire le bonheur d'un Amant. J'avoue, répondit-elle, que naturellement je ſuis réſervée; ce n'eſt pourtant pas à vous à vous en plaindre. Vous me rendez heureux, ſans doute, repliqua-t-il; mais née ſans deſirs, vous n'accordez pas aſſez à ceux que vous faites naître: je ſens de la contrainte dans tout ce que vous faites pour moi, vous craignez ſans ceſſe

de vous livrer trop ; & entre nous, je vous ſoupçonne d'être aſſez peu ſenſible.

Mazulhim en parlant ainſi à Zulica, lui ſerroit les mains d'un air paſſionné. Quoique l'excès de vos charmes m'ait déja nui, pourſuivit-il, je ne ſaurois me refuſer au plaiſir de les admirer encore ; duſſé-je même en périr, tant de beautés ne me ſeront pas cachées plus long-temps. Dieux ! s'écria-t-il avec tranſport, ah ! s'il ſe peut, rendez-moi digne de mon bonheur.

Quelque choſe que Zulica eût dit de ſon peu de ſenſibilité, l'admiration où Mazulhim paroiſſoit plongé, la vivacité de ſes tranſports, les ſoins qu'il prenoit pour les lui faire partager, l'émurent & la troublerent. Vous plaindrez-vous, lui dit-elle tendrement ? Il ne lui répondit qu'en voulant lui prouver toute ſa reconnoiſſance : mais Zulica ſe ſouvenoit encore du peu de fond qu'il y avoit à faire ſur lui ; & redoutant tout de l'égarement dans lequel elle le voyoit, ah ! Mazulhim lui dit-elle, d'un ton qui marquoit toute ſa crainte, n'allez-vous pas m'aimer trop ? Quoique Mazulhim ne pût s'empêcher de rire de ſa terreur, elle ſe trouva moins aimée qu'elle ne craignoit de l'être.

Leur bonheur mutuel leur ôta cette contrainte & cet air ennuyé que depuis quelques temps ils avoient l'un avec l'autre : leur converſation s'anima. Zulica qui croyoit avoir délivré Mazulhim des mains des enchanteurs, s'applaudiſſoit de l'ouvrage de ſes charmes ; & Mazulhim, plus content de lui-même, s'abandonna auſſi à ſon enjouement.

Comme ils étoient dans ces heureuſes diſpoſitions, on vint ſervir ; leur repas fut gai. Zulica & Mazulhim qui étoient peut-être les deux plus méchantes perſonnes qu'il y eût à la Cour d'Agra, n'épargnerent qui que ce pût être.

Ne pourriez-vous pas me dire, demanda Mazulhim, à propos de quoi Altun-Can a depuis quelque jours pris cet air important que nous lui voyons?

Mon Dieu! ſans doute, répondit-elle ; eſt-ce que vous ignorez qu'il eſt infiniment bien avec Aïſcha? Mais ce ſeroit, à ce qu'il me ſemble, répondit-il, une raiſon de plus pour être modeſte. Oui, pour un autre, repartit-elle ; mais eſt-ce que vous ne le trouvez pas trop heureux, lui? Je vous avouerai que non, repartit-il ; quelque ridicule que ſoit Altun-Can, je ne puis m'empêcher de le plaindre : un homme qui appar-

tient à Aïscha, est sans contredit le plus malheureux homme du monde.

Ce qu'il y a de particulier, dit-elle, c'est qu'elle en fait mystere. Ah! pour le coup, répondit-il, vous cherchez à lui donner un travers; jamais Aïscha n'a caché ses Amants, & je puis vous jurer qu'à l'âge qu'elle a, & de l'énorme figure dont elle est, elle y sera moins disposée que jamais. Rien n'est pourtant plus réel que ce que je vous dis. Hé bien! répondit-il, si cela est, c'est qu'Altun-Can lui a demandé le secret.

Et la petite Mesem, demanda-t-il, il me semble que vous ne la voyez plus? C'est qu'on ne peut plus la voir, répliqua-t-elle, en prenant un air prude, & qu'elle a une conduite misérable. Vous avez raison, repartit-il fort sérieusement; rien n'est si important pour une femme qui se respecte, que de voir bonne compagnie.

Je trouve, continua-t-il, qu'elle embellit. Tout au contraire, répondit-elle, elle devient hideuse. Je ne suis pas de votre avis, reprit-il; elle prend depuis quelque temps un fond de jaune, un air d'abattement qui lui sied tout-à-fait bien: si elle continue celui de la mauvaise santé, elle deviendra charmante.

Je ne finirois pas, Sire, dit alors Amanzéi en s'interrompant, ſi je voulois rendre à Votre Majeſté tous les propos qui ſe tinrent. Ah ! je le conçois bien, répondit le Sultan, & je vous permets de les abréger ; pourtant quand j'y ſonge, vous me feriez plaiſir de me les redire tous. J'oſerois repréſenter à Votre Majeſté, reprit Amanzéi, qu'il y en auroit beaucoup qui ne ſeroient pas aſſez intéreſſants pour... Oui, juſtement, interrompit le Sultan, cela ne m'intéreſſeroit pas ; mais pourquoi (car j'ai fait vingt fois cette réflexion-là) pourquoi, dis-je, dans une hiſtoire, ou dans un conte, comme vous voudrez, tout n'eſt-il pas intéreſſant ? Par bien des raiſons, dit la Sultane ; ce qui ſert à amener un fait, ne ſauroit, par exemple, être auſſi intéreſſant que le fait même : d'ailleurs, ſi les choſes étoient toujours au même degré d'intérêt, elles laſſeroient par la continuité ; l'eſprit ne peut pas toujours être attentif ; le cœur ne pourroit ſoutenir d'être toujours ému, & il faut néceſſairement à l'un & à l'autre des temps de repos. J'entends, répondit le Sultan ; c'eſt comme pour ſe divertir mieux, il eſt à propos de s'ennuyer quelquefois ; quand on a un

certain jugement, qu'on penſe d'une certaine façon, on a beau faire, on devine tout. Enfin donc, Amanzéi.

Muzulhim, moins touché encore l'après-ſouper des charmes de Zulica, qu'il ne l'avoit été dans la journée, entre mille idées d'amuſements qu'il lui propoſa, ne trouva jamais ce qui auroit pu lui convenir; & Zulica ſe prépara à ſortir, d'un air qui me fit douter de la revoir.

Cependant, malgré la mauvaiſe humeur de Zulica, & la façon dont Mazulhim l'avoit traitée, il oſa cependant, avant que de la quitter, lui demander qu'ils ſe reviſſent, & ajouter avec empreſſement qu'il falloit que ce fût dans deux jours. Quoiqu'en ce moment elle eût, je crois, peu d'envie de lui accorder ce qu'il ſembloit deſirer avec tant d'ardeur, elle lui répondit qu'elle le vouloit bien, mais ſi froidement, que je n'imaginai pas qu'elle voulût lui tenir parole.

En cet inſtant je fis réflexion qu'après le départ de Mazulhim, je m'ennuyerois dans ſa petite maiſon; qu'il ſuffiroit que je revinſſe quand il reviendroit lui-même, & que je ne pouvois mieux faire pour m'amuſer & pour m'inſtruire, que de ſuivre Zulica chez elle: je m'abandonnai à cette idée, & montai avec

elle dans ſon Palanquin. Auſſi-tôt que je fus dans ſon Palais, j'allai par le mouvement de l'attraction que Brama avoit mis en moi, me cacher dans le premier Sopha qui s'offrit à mes yeux.

Zulica venoit le lendemain de ſe mettre à ſa toilette, lorſqu'on lui annonça Zâdis; elle le fit prier d'attendre, ſoit qu'elle ne voulût paroître à ſes yeux qu'avec toute la beauté qu'elle avoit ordinairement lorſqu'elle s'étoit préparée, ou qu'elle imaginât qu'il ſeroit indécent qu'il la vît dans le déſordre où elle étoit alors. Vu la fauſſeté de Zulica, cette derniere raiſon n'étoit peut-être pas auſſi imaginaire qu'elle pourroit le paroître.

Zâdis entra enfin; quand on ne l'auroit pas nommé, au portrait que la veille j'en avois entendu faire à Mazulhim, je l'aurois reconnu. Il étoit grave, froid, contraint, & avoit toute la mine de traiter l'amour avec cette dignité de ſentiments, cette ſcrupuleuſe délicateſſe qui ſont aujourd'hui ſi ridicules, & qui peut-être ont toujours été plus ennuyeuſes encore que reſpectables.

Zâdis s'approcha de Zulica avec autant de timidité que s'il ne lui eût pas encore déclaré ſa paſſion; de ſon côté,

elle le reçut avec une politeſſe étudiée & cérémonieuſe, & un air auſſi prude qu'il le falloit pour le tromper toujours.

Tant que les femmes de Zulica furent préſentes, ils ſe parlerent indifféremment de nouvelles, ou d'autres choſes auſſi frivoles. Zâdis, qui croyoit être le ſeul que Zulica eût aimé, & qui ne trouvoit pas que les ménagements les plus grands ſuffiſſent à ce qu'elle méritoit, ne ſe permettoit pas le moindre regard; & Zulica, qui, contre toute apparence, trouvoit un homme aſſez imbécille pour l'eſtimer, imitoit ſa réſerve, ou ne le regardoit qu'avec ces yeux hypocrites & couchés que l'on voit communément aux prudes dans quelque occaſion qu'elles ſe trouvent.

Avec quelque ſoin que Zâdis ſe contraignît, Zulica crut remarquer dans ſes yeux une triſteſſe différente de celle qu'il portoit toujours: elle lui demanda vainement ce qu'il avoit. A toutes les queſtions qu'elle lui faiſoit d'un ton fort doux, il ne répondoit que par des profondes révérences, & par des ſoupirs plus profonds encore.

Lorſqu'elle fut coëffée, les femmes ſortirent. Voulez-vous bien, Zâdis, lui demanda-t-elle d'un air d'autorité, me dire

ce que vous avez? Penſez-vous que m'intéreſſant à ce qui vous regarde, comme vous ſavez que je fais, je ne doive pas me fâcher de votre ſilence? En un mot, je le veux, répondez-moi; je ne vous pardonnerai pas, ſi vous vous obſtinez à vous taire.

Vous me pardonneriez peut-être moins d'avoir parlé, répondit-il enfin; & ce qui m'agite, ne doit d'aucune façon vous être confié. Zulica inſiſta, & d'une façon ſi preſſante, qu'il crut que, ſans l'offenſer, il ne pouvoit ſe taire plus long-temps. Le croiriez-vous, Madame, lui dit-il en rougiſſant de l'abſurdité qu'il trouvoit dans ce qu'il alloit dire? je ſuis jaloux.

Vous, Zâdis, s'écria-t-elle d'un air d'étonnement! c'eſt moi que vous aimez! Je vous aime! & vous êtes jaloux! Y penſez-vous bien? Ah! Madame, répliqua-t-il d'un air pénétré, ne m'accablez point de votre colere. Je ſens tout le ridicule de mes idées, j'en rougis moi-même. Mon eſprit ſe refuſe aux mouvements de mon cœur, & les déſavoue; cependant ils m'entraînent: & tout le reſpect que j'ai pour vous, toute l'eſtime que je vous dois, n'empêchent pas que je ne ſois cruellement tourmen-

té. La honte enfin que je me fais de mes ſoupçons, ne les détruit point.

Ecoutez-moi, Zâdis, lui répondit-elle d'un air majeſtueux, & ſouvenez-vous à jamais de ce que je vais vous dire. Je vous aime, je ne crains point de vous le répéter, & je vais vous donner de mes ſentiments une preuve qui, pour vous, doit être ſans replique; c'eſt de vous pardonner vos ſoupçons. Peut-être pourrois-je vous dire que ce qu'il vous en a coûté pour me vaincre, & la façon dont je vis, ne devroient vous laiſſer aucun lieu de douter de moi, & qu'une perſonne de mon caractere doit inſpirer de la confiance. Je devrois même mépriſer vos craintes, ou m'en offenſer; mais il eſt plus doux pour mon cœur de vous raſſurer, & mon amour veut bien deſcendre juſques à une explication.

Ah! Madame, s'écria Zâdis en ſe proſternant à ſes genoux, je crois que vous m'aimez, & je mourrois de douleur, ſi je pouvois penſer que des ſoupçons auxquels même je ne me ſuis pas arrêté long-temps, fuſſent pour vous une raiſon de douter de mon reſpect. Non, Zâdis, répondit-elle en ſouriant, je n'en doute pas; mais ſachons un peu ce qui

vous a donné de l'inquiétude ? Qu'importe, Madame, quand je n'en ai plus, reprit-il ? Je veux ſavoir, répliqua-t-elle. Hé bien ! dit-il ; les ſoins que Mazulhim a paru vous rendre.... Quoi ! interrompit-elle, c'eſt de lui que vous étiez jaloux ? Ah ! Zâdis, êtes-vous fait pour craindre Mazulhim, & m'avez-vous aſſez mépriſée pour croire qu'il pût jamais me plaire ? Ah ! Zâdis, dois-je, & puis-je jamais vous le pardonner ?

CHAPITRE XIII.

Fin d'une aventure, & commencement d'une autre.

EN achevant ces paroles, ſes yeux ſe mouillerent de quelques larmes ; & Zâdis, qui les croyoit ſinceres, ne put s'empêcher d'y mêler les ſiennes. Oui, j'ai tort, lui diſoit-il tendrement ; & quelque violente que ſoit ma paſſion pour vous, je ſens qu'elle ne peut pas même me ſervir d'excuſe. Ah ! cruel, répondit-elle en ſanglottant, ſoyez jaloux, ſi vous le voulez ; abandonnez-vous à toute votre frénéſie, j'y conſens ;

mais ſi vous me connoiſſez aſſez peu pour vous défier de ma tendreſſe, du moins ne me ſoupçonnez pas d'être capable d'aimer Mazulhim.

Je crois que vous ne l'aimez pas, répliqua-t-il, & je n'ai jamais imaginé que vous puſſiez prendre du goût pour lui : mais je n'ai pu, ſans frémir, le voir venir ici. Et c'eſt pourtant, répondit-elle, de tous ceux que vous y voyez, le moins dangereux pour moi. Quand je n'aurois pas le cœur rempli de la paſſion la plus vive, que Mazulhim m'adoreroit, que le nombre de ſes agrémens ſurpaſſeroit, s'il étoit poſſible, le nombre de ſes vices, il ſeroit encore à mes yeux le dernier des hommes. Comment voudriez-vous qu'une femme (je ne dis pas qui ſe reſpecte, mais qui n'a pas perdu toute honte,) voulût prendre Mazulhim ? lui qui n'a jamais aimé, qui dit tout haut qu'il eſt incapable d'une paſſion, & pour qui le ſentiment le plus foible eſt encore une chimere ; lui enfin qui ne connoît d'autre plaiſir que celui de déshonorer les femmes qu'il a ? Je laiſſe-là ſes ridicules ; ce n'eſt pas aſſurément que je n'euſſe de quoi m'étendre : mais, en vérité, je rougirois de vous parler de lui plus

long-temps. Au reſte, je ſuis bien aiſe, quoique je trouve vos ſoupçons auſſi injurieux que déplacés, que vous m'ayez confié le ſujet de vos inquiétudes, & je vous réponds que vous ne verrez Mazulhim ici que le temps qui me ſera néceſſaire pour rompre avec lui ſans éclat.

Zâdis, en lui baiſant la main avec tranſport, lui rendit graces mille fois de ce qu'elle faiſoit pour lui. De quoi me remerciez-vous donc? lui demanda-t-elle, je ne vous fais point de ſacrifice. Mais, Madame, lui dit-il, eſt-il poſſible que Mazulhim ne vous ait jamais dit que vous lui paroiſſiez aimable? Voilà une belle idée! s'écria-t-elle en ſouriant: oh! non, je vous aſſure que Mazulhim me connoît mieux que vous ne me connoiſſez; & que tout étourdi qu'il veut paroître, il ne l'eſt pas aſſez pour s'adreſſer à des femmes d'un certain genre. Au ſurplus, pourtant, je ne ſerois pas ſurpriſe, que, ſans m'avoir jamais deſirée, & ſans m'avoir de ſa vie parlé de rien, il dit publiquement quelqu'un de ces jours, ou qu'il a été, ou qu'il eſt avec moi *au mieux*. A la vérité, ajouta-t-elle en riant, il n'y auroit qu'un jaloux com-

me vous qui pût le croire ; n'eſt-il pas vrai ? Non, reprit-il, je puis avoir le ridicule de le craindre quelquefois ; mais je vous jure que je n'aurai jamais celui de le croire. Et moi je n'en jurerois pas, répondit-elle. De l'humeur dont vous êtes, ce doit être pour vous une choſe délicieuſe, que d'entendre mal parler de votre maîtreſſe, & de venir lui faire une querelle la plus grande du monde, ſur le propos du premier fat qui, connoiſſant votre caractere, aura voulu vous donner de l'inquiétude.

De grace, épargnez-moi, lui dit-il, & ſongez que la jalouſie que vous voulez bien me pardonner... ne ſera peut-être pas, interrompit-elle, la derniere d'aujourd'hui ; je ne voudrois, pour vous voir retomber dans vos chagrins, que l'arrivée de Mazulhim. Ne parlons plus de lui, répondit-il ; & puiſque vous m'avez pardonné, & que, juſqu'à mes injuſtices, tout vous prouve que je vous adore, ne perdons pas des moments précieux, & daignez me confirmer ma grace.

A ces mots, que Zulica comprenoit fort bien, elle prit un air embarraſſé. Que vous êtes incommode avec vos

deſirs, lui dit-elle! Ne me les ſacrifierez-vous donc jamais? Si vous ſaviez combien je vous aimerois, ſi vous étiez plus raiſonnable... Cela eſt vrai, ajouta-t-elle en le voyant ſourire, je vous en aimerois mille fois plus : je le croirois du moins; & n'ayant rien à craindre de vous, du côté de ce que je hais, vous me verriez me livrer avec beaucoup plus d'ardeur aux choſes qui me plaiſent.

Tout en diſant ces auguſtes paroles, elle ſe laiſſoit conduire languiſſamment de mon côté. Je vous jure, dit-elle à Zâdis, quand elle fut ſur moi, que de ma vie je ne me brouillerai avec vous. Je le voudrois bien, répondit-il; mais je ne l'eſpere pas. Et moi, répondit-elle, à ce que me coûtent les raccommodements, je commence à le croire.

Malgré ſa répugnance, Zulica céda enfin aux empreſſements de Zâdis; mais ce fut avec une décence, une majeſté, une pudeur, dont on n'a peut-être pas d'exemple en pareil cas. Un autre que Zâdis s'en ſeroit plaint ſans doute; pour lui, attaché aux plus minucieuſes bienſéances, la vertu déplacée de Zulica le tranſporta de plaiſir, & il imita, du mieux qu'il put, l'air de grandeur &

de dignité qu'il lui voyoit, & fut d'autant plus content d'elle, qu'elle lui témoignoit moins d'amour.

Je ne ſais pourtant pas comment les choſes à la fin ſe tournerent dans l'imagination de Zulica; mais elle lui propoſa de paſſer la journée avec elle. Pour que perſonne ne ſût qu'ils étoient enſemble, & le temps qu'ils y demeureroient, en un mot, plus pour éviter les diſcours que pour toute autre raiſon, elle ordonna qu'on dît qu'elle n'étoit pas chez elle. Zâdis, que ſa jalouſie n'avoit, comme c'eſt l'ordinaire, rendu que plus amoureux, répondit fort bien aux bontés de Zulica, &, malgré ſa taciturnité, ne l'ennuya pas une minute. Il ſortit enfin vers la moitié de la nuit, & quitta Zulica, perſuadé, autant qu'on peut l'être, qu'elle étoit la femme d'Agra la plus raiſonnable & la plus tendre.

J'ai dit que je ne croyois pas, à l'air dont Zulica avoit quitté Mazulhim, & beaucoup plus encore à ſa façon de penſer, qu'elle voulût continuer un commerce peu agréable pour une femme de ſon caractere, & où ni l'amour ni les plaiſirs ne l'intéreſſoient; cependant la curioſité l'emporta ſur toutes les

raiſons qu'elle pouvoit avoir. Elle dit à Zâdis en le quittant, qu'une affaire fort importante l'empêcheroit de le voir le lendemain; & le ſoir marqué pour le rendez-vous, fut à peine arrivé, qu'elle monta dans ſon Palanquin, & prit, avec mon ame qui la ſuivit, le chemin de la petite maiſon, où nous ne trouvâmes qu'un Eſclave qui attendoit & elle & Mazulhim.

Comment donc? dit-elle à l'Eſclave, d'un ton bruſque, il n'eſt pas encore ici? Je le trouve charmant de ſe faire attendre! Il eſt admirable que je ſois ici la premiere. L'Eſclave l'aſſura que Mazulhim alloit arriver. Mais, reprit-elle, c'eſt que ce ſont des airs tout particuliers que ceux qu'il ſe donne; l'Eſclave ſortit, & Zulica vint d'un air de colere ſe mettre ſur moi. Comme elle étoit naturellement impétueuſe, elle n'y fut pas tranquille; & en s'accuſant tout haut d'être d'une facilité ſans exemple, elle jura mille fois de ne plus voir Mazulhim. Enfin, elle entendit un char arrêter; préparée à dire à Mazulhim tout ce que la colere pouvoit lui fournir, elle ſe leva vivement; & ouvrant la porte: En vérité, Monſieur, dit-elle, vous avez des façons auſſi ſingulieres,

auſſi

auſſi rares! Ah, Ciel! s'écria-t-elle en voyant l'homme qui entroit.

Je fus preſque auſſi étonné qu'elle à la vue d'un homme que je ne connoiſſois pas. Quoi! demanda le Sultan, ce n'étoit pas Mazulhim! Non, Sire, répondit Amanzéi. Ce n'étoit pas lui, dit le Sultan! cela eſt bien particulier! Et pourquoi n'étoit-ce pas lui? Sire, répondit Amanzéi, Votre Majeſté va l'apprendre. Savez-vous bien, reprit le Sultan, que rien n'eſt ſi comique que cela? Cet homme-là ſe trompoit apparemment. Ah! ſans doute, il ſe trompoit, on le voit bien. Mais dites-moi, Amanzéi, pendant que j'y penſe, qu'eſt-ce que c'eſt qu'une petite maiſon? Depuis que vous en parlez, j'ai fait ſemblant de ſavoir ce que c'étoit; mais je n'y peux plus tenir. Sire, repartit Amanzéi, c'eſt une maiſon écartée, où, ſans ſuite & ſans témoins, on va... Ah! oui, interrompit le Sultan, je devine, cela eſt vraiment fort commode. Pourſuivez.

La colere & la ſurpriſe qui ſaiſirent Zulica, à l'aſpect de l'homme qui venoit d'entrer, l'empêchant de parler: Je ſais, Madame, lui dit cet Indien d'un air reſpectueux, combien vous devez être

étonnée de me voir. Je n'ignore pas davantage les raiſons qui vous feroient deſirer ici toute autre vue que la mienne. Si ma préſence vous interdit, la vôtre ne me cauſe pas moins d'émotion. Je ne m'attendois pas que la perſonne, à qui Mazulhim m'a prié de lui porter ſes excuſes, ſeroit celle de toutes à qui (ſi j'avois eu le bonheur d'être à ſa place) j'aurois voulu manquer le moins. Ce n'eſt pas cependant que Mazulhim ſoit coupable; non, Madame, il ſait tout ce qu'il doit à vos bontés; il brûloit de venir à vos genoux vous parler de ſa reconnoiſſance: des ordres cruels, auxquels même il a penſé déſobéir, quelques ſacrés qu'ils lui doivent être, l'ont arraché à d'auſſi doux plaiſirs. Il a cru devoir compter ſur ma diſcrétion plus que ſur celle d'un Eſclave, & n'a pas imaginé qu'il fallût mettre au haſard un ſecret où une perſonne, telle que vous, ſe trouve auſſi particuliérement intéreſſée.

Zulica étoit ſi étonnée de ce qui lui arrivoit, que l'Indien auroit pu parler plus long-temps, ſans qu'elle eût la force de l'interrompre. L'embarras où elle étoit, lui faiſoit même ſouhaiter qu'il eût encore plus de choſes à lui dire.

Consternée, & presque sans mouvement, elle baissoit les yeux, n'osoit le regarder, rougissoit de honte & de colere; enfin, elle se mit à pleurer. L'Indien lui prenant civilement la main, la conduisit sur moi, où, sans prononcer une seule parole, elle se laissa tomber.

Je le vois, Madame, continua-t-il, vous vous obstinez à croire Mazulhim coupable; & tout ce que je puis vous dire pour le justifier, semble augmenter la colere où vous êtes contre lui. Qu'il est heureux! qu'il est heureux! Tout mon ami qu'il est, que j'envie les précieuses larmes qu'il vous fait verser! Que tant d'amour!..... Qui vous dit que je l'aime, Monsieur, interrompit fièrement Zulica, qui avoit eu le temps de se remettre? Ne puis-je pas être venue ici pour des choses où l'amour n'a point de part? Ne peut-on voir Mazulhim, sans concevoir pour lui les sentiments que vous semblez m'attribuer? Sur quoi enfin osez-vous juger qu'il offense mon cœur?

J'ose croire, répondit l'Indien, en souriant, que si mes conjectures ne sont pas vraies, au moins elles sont vraisemblables. Les pleurs que vous versez, votre colere, l'heure à laquelle je vous

trouve dans un lieu qui jamais n'a été conſacré qu'à l'amour, tout m'a fait croire que lui ſeul avoit eu le pouvoir de vous y conduire. Ne vous en défendez pas, Madame, ajouta-t-il, vous aimez; faites-vous, ſi vous le voulez, un crime de l'objet, & non de la paſſion,

Quoi! s'écria Zulica, que rien ne faiſoit renoncer à la fauſſeté, Mazulhim a oſé vous dire que je l'aimois! Oui, Madame. Et vous le croyez, lui demanda-t-elle avec étonnement? Vous me permettrez de vous dire, répondit-il, que la choſe eſt ſi probable, qu'il ſeroit ridicule d'en douter. Hé bien! oui, Monſieur, repliqua-t-elle, oui, je l'aimois, je le lui ait dit, je venois ici le lui prouver; l'ingrat avoit enfin ſu m'amener juſques-là. Je ne rougis pas de vous l'avouer; mais le perfide n'aura jamais d'autres preuves de ma foibleſſe, que l'aveu que je lui en ai fait. Un jour plus tard! Ciel! que ſerois-je devenue?

Eh, Madame! dit froidement l'Indien, penſez-vous que Mazulhim ait eu aſſez mauvaiſe opinion de moi, pour ne m'avoir confié que la moitié du ſecret? Qu'a-t-il donc pu vous dire, demanda-

t-elle aigrement ! A-t-il joint la calomnie à l'outrage, & ſeroit-il aſſez indigne ?... Mazulhim peut être indiſcret, répondit-il, mais j'ai peine à le croire menteur. Ah, le fourbe ! s'écria-t-elle, c'eſt la premiere fois que je viens ici. Je le veux bien, puiſque vous le voulez, repliqua-t-il ; & j'aime mieux croire que Mazulhim m'a trompé, que de douter de ce que vous me dites. Mais, Madame, devant qui vous en défendez-vous ? Si vous vouliez me rendre juſtice, j'oſe me flatter que vous craindriez moins que je fuſſe le dépoſitaire de vos ſecrets. Vous pleurez ! Ah ! c'eſt trop honorer l'ingrat ! Belle comme vous êtes, vous ſied-il de croire que vous ne pourriez pas vous venger ? Oui, Madame, oui, Mazulhim m'a tout dit ; je n'ignore pas que vous avez comblé ſes vœux, je ſais même des détails de ſon bonheur qui vous étonneroient. Ne vous en offenſez point, pourſuivit-il : ſa félicité étoit trop grande, pour qu'il pût la contenir ; moins content, moins tranſporté, ſans doute, il auroit été plus diſcret. Ce n'eſt pas ſa vanité, c'eſt ſa joie qui n'a pu ſe taire.

Mazulhim, interrompit-elle avec tranſport ! Ah le traître ! Quoi ! Ma-

zulhim me ſacrifie ! Mazulhim vous a tout dit ? Il a bien fait, pourſuivit-elle d'un ton plus modéré : je ne connoiſſois pas encore les hommes ; &, graces à ſes ſoins, j'en ſerai quitte pour une foibleſſe. Eh ! Madame, répondit froidement l'Indien qui feignoit de la croire, ce n'eſt pas vous venger, c'eſt vous punir. Non, répondit-elle, non, tous les hommes ſont perfides, j'en fais une trop cruelle expérience pour en pouvoir douter ; non, ils reſſemblent tous à Mazulhim.

Ah ! ne le croyez pas, s'écria-t-il ; j'oſe vous jurer que ſi vous m'aviez mis à ſa place, vous ne l'auriez jamais vu à la mienne. Mais, reprit-elle, ces ordres qui l'ont retenu, ne ſont qu'un vain prétexte, & ſans doute il m'abandonne. Ah ! ne craignez point de me l'apprendre. Eh bien ! oui, Madame, répondit l'Indien, il ſeroit inutile de vous le cacher ; Mazulhim ne vous aime plus. Il ne m'aime plus, s'écria-t-elle douloureuſement ! Ah ! ce coup me tue : l'ingrat ! étoit-ce-là le prix qu'il réſervoit à ma tendreſſe !

En finiſſant ces paroles, elle fit encore quelques exclamations, & joua tour-à-tour les larmes, la fureur & l'a-

battement. L'Indien qui la connoiſſoit, ne s'oppoſoit à rien, & feignoit toujours d'être pénétré d'admiration pour elle. Je ſens que je meurs, Monſieur, lui dit-elle, après avoir long-temps pleuré; ce n'eſt point à un cœur auſſi ſenſible, auſſi délicat que le mien, qu'on peut porter impunément d'auſſi rudes coups; mais qu'auroit-il donc fait ſi je l'avois trompé? Il vous auroit adorée, répondit l'Indien. Je ne conçois rien, reprit-elle, à ce procédé; je m'y perds. Si l'ingrat ne m'aimoit plus, & qu'il craignît de me l'annoncer lui-même, ne pouvoit-il pas me l'écrire? Romproit-on plus indignement avec l'objet le plus mépriſable? Pourquoi encore faut-il que ce ſoit vous qu'il choiſiſſe pour me le faire dire?

Je ne vois que trop, repliqua l'Indien, que le choix du confident vous déplaît plus encore que la confidence même; & je puis vous jurer que connoiſſant, comme je fais, votre injuſte averſion pour moi, vous ne m'auriez pas vu ici, ſi Mazulhim m'avoit nommé la Dame à laquelle il me prioit de porter ſes excuſes. Je doute même (étant pour vous dans des diſpoſitions fort différentes de celles où j'ai le malheur de vous

voir pour moi) que je l'euſſe cru, s'il m'eût nommé Zulica; je n'aurois jamais pu penſer qu'il y eût au monde quelqu'un qui pût ne pas faire ſon bonheur d'être aimé d'elle.

C'eſt donc fort innocemment, ajouta-t-il, que je contribue à vous donner le chagrin le plus ſenſible que vous puiſſiez recevoir, & que je me trouve mêlé dans des ſecrets que ſûrement vous aimeriez mieux voir entre les mains de tout autre qu'entre les miennes. Je ne ſais pas ce qui vous le fait croire, répondit-elle d'un air embarraſſé: les ſecrets de la nature de celui dont vous vous trouvez aujourd'hui poſſeſſeur, ne ſe confient ordinairement à perſonne; mais je n'ai point de raiſons particulieres....

Pardonnez-moi, Madame, interrompit-il vivement, vous me haïſſez; je n'ignore pas qu'en toute occaſion, mon eſprit, ma figure, & mes mœurs, ont été l'objet de vos railleries, ou de votre plus ſévere critique. J'avouerai même que ſi j'ai quelques vertus, je les dois au deſir que j'ai toujours eu de me rendre digne de vos éloges, ou de vous obliger du moins à me faire grace de ces traits amers, dont, depuis que nous ſommes dans le monde, vous n'avez pas ceſſé de m'accabler.

Moi! Monſieur, dit-elle en rougiſſant, je n'ai jamais rien dit de vous, dont vous puiſſiez être fâché : d'ailleurs, à peine nous connoiſſons-nous; vous ne m'avez jamais donné ſujet de me plaindre de vous, & je ne me crois pas aſſez ridicule.... Briſons-là, de grace, Madame, interrompit-il; une plus longue explication vous gêneroit : mais puiſque nous ſommes ſur ce chapitre, permettez-moi ſeulement de vous dire que par les ſentiments que j'ai toujours eus pour vous, (ſentiments tels que votre injuſtice n'a pas pu un moment les altérer) j'étois l'homme du monde qui méritoit le plus votre pitié, & le moins votre haine. Oui, Madame, ajouta-t-il, rien n'a été capable d'éteindre le malheureux amour que vous m'avez inſpiré; vos mépris, votre haine, votre acharnement contre moi, m'ont fait gémir, mais ne m'ont pas guéri. Je connois trop votre cœur, pour me flatter qu'il puiſſe un jour prendre pour moi les ſentiments que je pourrois deſirer: mais j'eſpere que ma diſcrétion ſur ce qui vous regarde, vous fera revenir de votre prévention; & que ſi elle eſt au point que vous ne puiſſiez jamais m'accorder votre amitié, au moins vous

ne me refuſerez pas votre eſtime.

Zulica, gagnée par un diſcours ſi reſpectueux, lui avoua qu'en effet, par un caprice dont elle n'avoit jamais pu découvrir la ſource, elle s'étoit ouvertement déclarée ſon ennemie; mais que c'étoit un tort qu'elle comptoit ſi bien réparer, qu'il n'en ſeroit plus queſtion entr'eux, & qu'elle l'aſſuroit de ſon eſtime, de ſon amitié & de ſa reconnoiſſance.

Après l'avoir prié de vouloir bien lui garder le ſecret le plus inviolable, elle ſe leva dans l'intention de ſortir.

Où voulez-vous aller, Madame, lui dit l'Indien en la retenant? Vous n'avez ici perſonne à vous; j'ai renvoyé mes gens; & l'heure à laquelle ils doivent revenir, eſt encore bien éloignée. N'importe, repliqua-t-elle, je ne puis reſter dans un lieu où tout me reproche ma foibleſſe. Oubliez Mazulhim, reprit-il; cette maiſon aujourd'hui n'eſt point à lui, il me l'a cédée; permettez à l'homme du monde qui s'intéreſſe le plus véritablement à vous, de vous prier d'y commander. Songez du moins à ce que vous voulez faire. Vous ne pouvez ſortir à l'heure qu'il eſt, ſans riſquer d'être rencontrée. Que votre

colere ne vous faſſe pas oublier ce que vous vous devez. Songez à l'éclat affreux que vous feriez ; ſongez que peut-être demain, vous ſeriez la fable de tout Agra, & qu'avec une vertu & des ſentiments que l'on doit reſpecter, l'on vous croiroit perſonne à qui ces ſortes d'aventures ſont ordinaires.

Zulica réſiſta long-temps aux raiſons que Naſſès) c'étoit le nom de l'Indien) lui apportoit pour la faire reſter. Tout étoit préparé ici pour vous recevoir, ajouta-t-il, ſouffrez que j'y paſſe la ſoirée avec vous ; ce que vous êtes, ce que je ſuis moi-même, tout doit vous répondre de mon reſpect. Je n'appuye pas ſur mes ſentiments ; ſi j'oſe encore vous en parler, c'eſt uniquement pour vous faire ſentir à quel point je m'intéreſſe à vous, & pour tâcher de vous ôter les impreſſions ſiniſtres que l'indiſcrétion de Mazulhim me ſemble vous avoir laiſſées.

Après quelque réſiſtance, Zulica perſuadée par ce que lui diſoit Naſſès, conſentit enfin à reſter. Penſant comme vous faites, Madame, lui dit-il, vous devez être bien étonnée de vous trouver ſi ſenſible..., Bon ! interrompit le Sultan, il ne ſait ce qu'il dit ; car au-

tant que je puis m'en ſouvenir, c'eſt toujours cette Dame qui étoit fâchée de ce que Mazulhim n'avoit pas de bonnes façons pour elle. Sans doute, dit la Sultane, c'eſt la même. Un moment, de grace, reprit le Sultan, orientons-nous. Si c'eſt la même, pourquoi lui dit-il..... ce qu'il lui dit? Vous voyez bien qu'il ſe trompe. Cette Dame-là eſt accoutumée à avoir des amants; par conſéquent il eſt ridicule qu'il lui diſe qu'elle doit être bien étonnée. Ne voyez-vous pas qu'il veut la tourner en ridicule, répondit la Sultane? Ah! c'eſt une autre affaire, repliqua le Sultan? Mais pourquoi ne m'en avertit-on pas? où veut-on que j'aille deviner cela! Ah! il ſe moque d'elle, je le vois bien; mais à propos de quoi s'en moque-t-il? Voilà ce que je voudrois ſavoir. Et ſans doute ce qu'Amanzéi vous apprendra, ſi vous voulez le laiſſer continuer. Soit, dit le Sultan; ce que j'en dis, comme vous le concevez bien, ce n'eſt pas que cela ne me ſoit égal: on parle pour parler, cela amuſe; & pour moi, je ne hais pas la converſation.

CHAPITRE XIV.

Qui contient moins de faits que de discours.

AMANZÉI, le lendemain, continua son discours ainsi.

Pensant comme vous faites, Madame, disoit Nassès à Zulica, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible? Cela n'est pas douteux, répondit-elle; & c'est, je vous assure, une aventure bien singuliere dans ma vie, que celle qui m'arrive. Que vous ayez aimé, reprit-il, ce n'est pas ce qui m'étonne; il y a bien peu de femmes qui se soient sauvées de l'amour: mais que ce soit Mazulhim qui ait triomphé de votre cœur, de ce cœur qui sembloit si peu fait pour connoître l'amour; c'est, je vous l'avouerai, ce que je ne comprends point.

Je ne le comprends pas moi-même, répondit-elle; & réellement, quand je m'examine, je ne puis concevoir comment il a pu me plaire & me séduire. Ah! Madame, s'écria-t-il avec un air pénétré, quelle cruelle destinée que la nôtre! Vous aimez qui ne vous aime

plus, & j'aime qui ne m'aimera jamais. Pourquoi toujours arrêté par cette injuſte averſion que je ſavois que vous aviez pour moi, ne vous ai-je pas dit à quel point vous m'aviez touché? Peut-être, hélas! mes ſoins, ma conſtance, mon reſpect vous auroient déſarmée. Et peut-être auſſi, dit-elle, m'auriez-vous traitée comme Mazulhim me traite. Non, répondit-il, en lui prenant la main; non, Zulica ſe ſeroit vue adorée auſſi religieuſement qu'elle mérite de l'être. Mais répartit-elle, Mazulhim m'a tenu les mêmes diſcours que vous; pourquoi croirois-je que vous n'auriez pas fait les mêmes choſes que lui?

Tout devoit vous faire douter de la vérité de ſes ſentiments, répondit-il; Mazulhim, inconſtant, diſſipé, n'a jamais ſu ce que c'étoit qu'aimer. Vous ne pouviez pas ignorer qu'il étoit plus indiſcret & plus trompeur, qu'il ne nous eſt même permis de l'être. Il eſt vrai cependant que quelque infidele qu'il fût, vous pouviez, ſans être accuſée de trop d'orgueil, prétendre à la gloire de le fixer. La difficulté de vous plaire, vos charmes, le plaiſir ſi doux & ſi rare de régner dans un cœur qu'avant lui perſonne ne s'étoit ſoumis,

tout devoit vous faire eſpérer de ſa part une tendreſſe éternelle. Ce qui, en toute autre, auroit été une vanité ridicule, ne devenoit, pour Zulica, qu'une idée ſi ſimple, qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de l'avoir. Il eſt certain, du moins, répondit-elle modeſtement, que par ma façon de penſer, je pouvois mériter quelques égards. Des égards! vous! s'écria-t-il; ah! des égards vous rendent-ils tout ce qu'on vous doit? Ainſi donc, pour prix de vos bontés, vous n'exigeriez que ce qu'on doit à la femme même qu'on eſtime le moins. Vous voyez pourtant, reprit-elle, que j'ai encore trop exigé.

S'il m'étoit permis de vous parler, repartit Naſſès.... Vous le pouvez, interrompit-elle; vous ne devez pas douter que ce qui ſe paſſe aujourd'hui entre nous, ne doive nous lier de la plus tendre amitié. Oui, Madame, dit-il vivement, de la plus tendre; mais eſt-ce à moi, eſt-ce à ce Naſſès ſi long-temps haï, que Zulica daigne promettre l'amitié la plus tendre? Oui, Naſſès, répondit-elle; c'eſt Zulica qui reconnoît ſon injuſtice, qui en eſt déſeſpérée, & qui vous jure de la réparer par des ſentiments & une confiance à toute épreuve.

Alors elle le regarda obligeamment: il étoit d'une figure fort agréable; & quoique moins à la mode que Mazulhim, il ne lui cédoit en rien. Quoi! s'écria-t-il encore, c'eſt vous qui me promettez de m'aimer! Oui, repliqua-t-elle: mon cœur vous ſera ouvert, vous y lirez comme moi-même; mes moindres ſentiments, mes idées, tout vous ſera connu.

Ah, Zulica! dit-il, en ſe jetttant à ſes genoux, & en lui baiſant la main avec ardeur, que ma tendreſſe ſaura bien vous payer de ce que vous ferez pour moi! Avec quel plaiſir ne vous ſoumettrai-je pas toutes mes penſées? Maîtreſſe ſouveraine de ma vie, vos ordres ſeuls régleront ma conduite? Laiſſons cela, dit-elle en ſouriant, & levez-vous; je n'aime pas à vous voir à mes genoux; revenons à ce que vous voulez me dire.

Il ſe leva, s'aſſit auprès d'elle, & lui tenant toujours la main, il pourſuivit ainſi. Je vais vous interroger, puiſque vous voulez bien le permettre. Par quelles voies Mazulhim a-t-il pu vous plaire? par quel enchantement la femme la plus reſpectable par ſes ſentiments & par ſa conduite, Zulica enfin, l'a-t-el-

le trouvé aimable? Comment un homme auſſi vain, auſſi impétueux, a-t-il pu convenir à une femme auſſi ſage, auſſi modeſte que vous? Car, qu'il plaiſe à des femmes de ſon caractere, à ces femmes frivoles, étourdies, diſſipées, à qui aucun objet n'inſpire de l'amour, & qui cependant ſont vaincues par tous ceux qui ſe préſentent à leurs yeux; qu'il leur plaiſe, dis-je, cela ne m'étonne pas: mais vous?

Pour commencer avec vous le commerce de confiance que je vous ai promis, répondit Zulica, je vous dirai naturellement que je ne devois pas craindre que Mazulhim pût jamais m'être cher. Ce n'étoit pas que je me cruſſe incapable de foibleſſe. Sans en avoir fait la cruelle expérience, comme je l'ai fait depuis, je n'ignorois pas qu'il ne faut qu'un moment pour plonger la femme la plus vertueuſe dans les égaremens les plus funeſtes; mais raſſurée par mes ſentiments, par le temps même qu'il y avoit que j'étois dans le monde, ſans avoir manqué aux moindres des devoirs qui nous ſont preſcrits, j'oſois me flatter que ce calme ſeroit éternel.

Sans doute, dit Naſſès, d'un air fort ſérieux, rien ne perd les femmes comme

cette ſécurité dont vous parlez. Cela eſt vrai, au moins, répondit-elle; une femme n'eſt jamais plus expoſée à ſuccomber, que lorſqu'elle ſe croit invincible. J'étois dans ce calme trompeur, continua-t-elle, lorſque Mazulhim s'eſt offert à mes yeux; je ne vous dirai pas comment il a fait pour me ſéduire. Ce que je ſais, c'eſt qu'après lui avoir réſiſté long-temps, mon cœur s'eſt ému, ma tête s'eſt troublée. J'ai ſenti des mouvements qui prenoient ſur moi, d'autant plus que je n'étois pas dans l'habitude de les éprouver. Mazulhim, qui ſavoit mieux que moi-même de quelle nature étoit mon trouble, en a profité, pour m'engager dans des démarches dont j'ignorois la conſéquence; enfin, il m'a amenée au point de me faire venir ici. Je croyois, & il me l'avoit promis, qu'il ne vouloit que m'entretenir avec plus de liberté, que dans le tumulte du monde nous n'en pouvions eſpérer. J'y ſuis venue, ſa préſence m'a plus émue que je n'avois penſé; ſeule avec lui, je me ſuis trouvée moins forte contre ſes deſirs; ſans ſavoir ce que j'accordois, je n'ai pu lui refuſer rien; l'amour enfin ma ſéduite juſqu'au bout.

En finiſſant ces paroles, elle avoit

les yeux à demi-mouillés de larmes qu'elle s'efforçoit de répandre. Naſſès, qui paroiſſoit prendre à ſa douleur la part la plus ſincere, en feignant de la conſoler, lui diſoit les choſes du monde les plus propres à la déſeſpérer. Sur-tout il appuyoit malignement ſur le peu de temps que Mazulhim l'avoit gardée : ce n'eſt pas aſſurément, lui dit-il, que vous n'ayez de quoi rendre un homme heureux ; du moins, on en doit juger ainſi. Il eſt pourtant vrai, que cette inconſtance ſi prompte de Mazulhim, feroit, ſi c'étoit toute autre que vous, penſer les choſes les plus déſavantageuſes.

Zulica, à ce propos, fit une mine qui marquoit aſſez à Naſſès qu'elle croyoit avoir raiſon de ne ſe rien reprocher là-deſſus.

On n'ignore pas, reprit Naſſès, que les hommes ſont aſſez malheureux, pour ne pouvoir pas jouir long-temps de l'objet même le plus aimable, ſans que leurs deſirs ſe ralentiſſent ; mais au moins on aime trois mois, ſix ſemaines, quinze jours même, plus ou moins : on n'a jamais imaginé de quitter une femme auſſi bruſquement que Mazulhim vous a quittée, vous ; c'eſt d'un ridicule, d'une horreur même qu'on ne peut imaginer !

Ah ! Zulica, ajouta-t-il, j'oſe encore le répéter, vous m'auriez trouvé plus conſtant. Zulica lui répondit qu'elle en étoit bien perſuadée; mais que ne voulant plus aimer, ce lui étoit déſormais une choſe indifférente que les hommes fuſſent conſtants ou non; qu'elle deſiroit même, par la ſincere amitié qu'elle avoit pour lui, que l'amour qu'il diſoit ſentir ne fût pas véritable, & qu'elle ſeroit extrêmement fâchée qu'il conſervât des ſentiments qu'il ne pourroit jamais voir récompenſés.

Oui, lui répondit Naſsès d'un air triſte, je ſens bien tout ce que vous me dites. Je trouve dans votre caractere cette fermeté que j'ai toujours craint en vous, & que je ne puis m'empêcher d'admirer, quoiqu'elle faſſe mon malheur. Si vous étiez moins eſtimable, j'en ſerois beaucoup moins à plaindre; car enfin, il me ſeroit permis d'imaginer que puiſque vous avez aimé Mazulhim, il ne ſeroit pas impoſſible que vous m'aimaſſiez auſſi. C'eſt une idée qu'on pourroit concevoir, avec toutes les femmes du monde, ſans les offenſer : mais malheureuſement, vous ne reſſemblez à perſonne; & c'eſt ſans tirer à conſéquence pour l'avenir, que vous avez eu une foibleſſe.

Zulica, qui ſans doute rioit en elle-même de la fauſſe idée que Naſſès ſembloit avoir d'elle, l'aſſura qu'il lui rendoit juſtice, & s'étendit beaucoup ſur l'heureuſe façon de penſer qu'elle avoit reçue de la nature, le peu de diſpoſition qu'elle avoit à ſe laiſſer toucher, & la froideur dans laquelle, ce qui étoit pour beaucoup d'autres femmes des plaiſirs d'une extrême vivacité, l'avoit laiſſée, même malgré l'amour violent que lui avoit ſu inſpirer Mazulhim.

Tant pis pour vous, Madame, lui dit Naſsès; plus vous êtes eſtimable, plus vous êtes à plaindre. Votre inſenſibilité va faire le malheur de votre vie. Toujours Mazulhim ſera préſent à vos yeux. La façon humiliante dont il vous a quittée, ne ſortira pas un moment de votre mémoire; c'eſt un ſupplice qui vous accablera dans la ſolitude, & dont la diſpoſition & les plaiſirs du monde ne vous diſtrairont jamais aſſez. Mais que faire, lui demanda-t-elle, pour effacer de mon eſprit une idée auſſi cruelle? Je conviens avec vous, qu'un nouvel amour pourroit m'ôter le ſouvenir de Mazulhim; mais ſans compter les nouveaux malheurs qui peut-être y ſeront attachés, puis-je croire que

mon cœur voudroit s'y livrer, autant qu'il le faudroit, pour aſſurer ma guériſon ? Non, Naſsès, croyez-moi ; une femme qui penſe d'une certaine façon, ne ſauroit aimer deux fois. Idée fauſſe ! s'écria-t-il ; j'en connois qui ont aimé plus de ſix, & qui ne s'en eſtiment pas moins. Vous êtes d'ailleurs dans un cas ſi cruel, qu'il vous met au-deſſus des regles ; & que ſi l'on ſavoit votre aventure, on vous verroit aimer dix hommes à la fois, qu'on trouveroit que vous ne vous en dédommageriez pas encore. On auroit aſſurément de la bonté de reſte, repliqua-t-elle, en ſouriant. Mais non, repartit-il, on trouveroit cela plus ſimple que vous ne croyez. Vous concevez bien, au reſte, que ce que j'en dis, n'eſt pas pour vous conſeiller de les prendre, puiſque c'en ſeroit aſſez d'un pour me faire mourir de douleur.

Al ! dit Zulica en rêvant, c'eſt qu'on nous trouve ſi blâmables quand nous aimons, qu'avec une ſeule paſſion, la plus longue & la plus ſincere qu'on puiſſe voir, nous avons encore bien de la peine à échapper au mépris, & que tel eſt notre malheur, que ce que l'on regarde en nous comme des vertus,

nous eſt toujours compté pour des vices. Oui, autrefois on penſoit cela, répondit-il; mais les mœurs ayant changé, nos idées ont changé avec elles. Oh! non, ſi ce n'étoit que la crainte du blâme qui vous retînt, vous pourriez vous livrer à l'amour. Dans le fond, reprit-elle, vous avez raiſon; car qu'importe qu'on occupe ſon cœur eſſentiellement; je n'y vois pas le moindre mal. Et cependant, repliqua-t-il, avec un eſprit qui vous fait diſcerner ſi bien le faux du vrai, vous ſacrifiez aux préjugés, comme quelqu'un qui ne ſauroit pas raiſonner. Vous voilà déterminée à pleurer toute votre vie votre foibleſſe pour Mazulhim, plutôt que de ſonger ſagement à vous en conſoler. Vous croyez qu'une femme qui penſe d'une certaine façon, ne doit aimer qu'une fois: vous ſentez bien intérieurement que le principe d'après lequel vous agiſſez, n'eſt pas vrai; mais vous réſiſtez à vos lumieres, pour jouir du noble plaiſir de vous affliger, & apparemment auſſi, pour qu'on ne ceſſe pas de dire que c'eſt la perte de Mazulhim que vous voulez pleurer toujours. Ne ſont-ce pas-là de beaux propos à faire tenir de ſoi? De moi! répon-

dit-elle; mais je me flatte qu'on n'en parlera pas.

Je le crois bien, répliqua-t-il : je sais que vous, Madame, vous ne direz rien de ceci; il est constant que je n'en parlerai pas, moi; la chose fait assez peu d'honneur à Mazulhim, pour qu'il se croye obligé à garder le silence : & cependant si vous ne changez point de façon de penser, tout le monde le saura. Mais pourquoi, demanda-t-elle?

Parbleu! reprit-il, croyez-vous qu'on vous voye affligée, sans qu'on cherche à pénétrer pourquoi vous l'êtes, & que, si on le cherche opiniâtrement, enfin on ne le découvre pas? Pensez-vous que Mazulhim même, de qui votre douleur flattera la vivacité, résiste au plaisir d'apprendre au Public, que c'est sa perte qui la cause? Cela est vrai, dit-elle; mais Nasès, est-ce donc qu'il dépendroit de moi de n'être plus affligée? Sans doute, répondit-il, cela dépend de vous. Au fond; que regrettez-vous à présent? Mazulhim? S'il revenoit à vous, consentiriez-vous à le recevoir? Moi! s'écria-t-elle; ah! j'aimerois mieux être au dernier des hommes, que d'être à lui. Si, quelque chose qu'il pût faire, rien ne pourroit lui rendre votre cœur,

il

il eſt donc, reprit-il, bien ridicule que vous le regrettiez.

Dites-moi un peu, demanda le Sultan, en avez-vous encore pour long-temps ? Oui ! Sire, répondit Amanzéi. De par Mahomet ! tant pis, repliqua Schah-Baham : voilà des diſcours qui m'ennuyent furieuſement, je vous en avertis. Si vous pouviez les ſupprimer, ou les abréger du moins, vous me feriez plaiſir, & je n'en ſerois pas ingrat.

Vous avez tort de vous plaindre, lui dit la Sultane ; cette converſation qui vous ennuye, eſt, pour ainſi dire, un fait par elle-même. Ce n'eſt point une diſſertation inutile, & qui ne porte ſur rien ; c'eſt un fait.... N'eſt-ce pas dialogué qu'on dit, demanda-t-elle à Amanzéi en ſouriant ? Oui, Madame, répondit-il. Cette façon de traiter les choſes, reprit-elle, eſt agréable ; elle peint mieux, & plus univerſellement, les caracteres que l'on met ſur la ſcene : mais elle eſt ſujette à quelques inconvénients. A force de vouloir tout approfondir, ou de ſaiſir chaque nuance, on riſque de tomber dans des minucies, fines peut-être, mais qui ne ſont pas des objets aſſez importants pour que l'on doive s'y arrêter, & l'on excede de

détails & de longueurs ceux qui écoutent. S'arrêter préciſément où il le faut, eſt peut-être une choſe plus difficile que de créer. Le Sultan a tort de vouloir que dans l'endroit où vous êtes, vous marchiez ſi rapidement ; mais vous l'aurez devant moi & devant toute perſonne de goût, ſi la fureur de parler vous emporte, & ſi vous ne ſavez pas ſacrifier de temps-en-temps les choſes mêmes qui vous paroîtront les plus agréables, lorſque vous ne pourrez nous les dire qu'aux dépens de celles que nous attendons. Le Sultan a tort, dit Schah-Baham ; cela eſt bientôt dit ! & moi je ſoutiens que cet Amanzéi-là n'eſt qu'un bavard, qui ſe mire dans tout ce qu'il dit, & qui, ou je ne m'y connois pas, a le vice d'aimer les longues converſations, & de faire le bel eſprit. Cela vous choque, ajouta-t-il, en ſe tournant du côté d'Amanzéi : mais c'eſt que je ſuis franc ; & ſi vous voulez l'être, je parie que vous avouerez que j'ai raiſon. Oui, Sire, répondit Amanzéi ; & complaiſance de courtiſan à part, je ſuis d'autant plus forcé d'en convenir, qu'il y a long-temps qu'on me trouve le défaut que Votre Majeſté me reproche. Corrigez-vous-en donc, dit Schah-Ba-

ham. S'il m'avoit été auſſi facile de m'en corriger, qu'il me l'a paru d'en convenir, repartit Amanzéi, Votre Majeſté n'auroit pas eu de reproche à me faire.

La force du raiſonnement de Naſſès frappa Zulica, pourſuivit-il. Dans le fond, vous avez raiſon, lui dit-elle; auſſi n'eſt-ce plus Mazulhim que je pleure, c'eſt ma foibleſſe, c'eſt de m'être donnée à un homme ſi indigne de moi. J'avoue, repliqua Naſſès, d'un air ſimple, que le tour qu'il vous joue, ne doit pas le rendre aimable à vos yeux: cependant ſi vous voulez le juger ſans prévention, je ne doute pas que vous ne lui trouviez des agréments; car enfin, il en a. Si vous voulez, répondit-elle dédaigneuſement: d'abord, il n'eſt pas bien fait. Je ne ſais pas, reprit il; mais perſonne cependant n'a plus de graces que lui: il a la plus belle tête & la plus belle jambe du monde, l'air noble & aiſé, l'eſprit vif, léger, amuſant. Oui, reprit-elle, je ne nie point qu'il ne ſoit une bagatelle aſſez jolie; mais après tout il n'eſt que cela, & de plus je vous aſſure qu'il s'en faut beaucoup qu'il ſoit auſſi amuſant qu'on le dit. Entre nous, c'eſt un fat, d'une préſomption! d'une ſuffiſance!.... Je pardonne un peu d'orgueil à un homme! af-

ſez heureux pour vous avoir plu, interrompit Naſſès; on en prend à moins tous les jours.

Mais, Naſſès, répondit-elle, pour un homme qui me dit qu'il m'aime, & qui veut que je le croye apparemment, vous me tenez de ſinguliers propos. Tout odieux que vous eſt à préſent Mazulhim, répondit Naſſès, il vous l'eſt encore moins que moi, & je croirois riſquer plus à vous parler d'un amant que vous n'aimerez jamais, que je ne fais à vous entretenir d'un que vous avez ſi tendrement aimé. Il vous occupe encore ſi vivement, que jamais je ne prononce ſon nom, que vos yeux ne ſe mouillent de larmes; actuellement encore ils s'en rempliſſent, & vous voulez en vain me les cacher. Ah! retenez vos pleurs, aimable Zulica, s'écria-t-il; elles me percent le cœur! Je ne puis, ſans un attendriſſement qui me devient funeſte, les voir couler de vos yeux.

Zulica, qui depuis quelque temps n'avoit pas envie de pleurer, ne put entendre ce diſcours, ſans ſe croire obligée de verſer de nouvelles larmes. Naſſès qui ſe divertiſſoit de tout le manege qu'il lui faiſoit faire à ſon gré, la laiſſa quelque temps dans cette douleur affec-

tée. Cependant pour ne pas perdre ſes moments auprès d'elle, il s'amuſa à lui baiſer la gorge qu'elle avoit extrêmement découverte. Elle fut aſſez longtemps ſans daigner ſonger à ce qu'il faiſoit ; & ce ne fut qu'après lui avoir laiſſé là-deſſus entiere liberté, qu'elle s'aviſa d'y trouver à redire. Vous n'y penſez pas, Naſſès, lui dit-elle, ayant toujours un mouchoir ſur ſes yeux ; voilà des libertés qui me bleſſent. Vraiment ! je le crois, répondit-il ; n'allez-vous pas prendre cela pour une faveur? regardez-moi donc, ajouta-t-il, que je voye vos yeux. Non, reprit-elle, ils ont trop pleuré, pour être beaux. Sans vos larmes, répliqua-t-il, vous me paroîtriez bien moins belle.

Ecoutez-moi, continua-t-il ; l'état où je vous vois, m'afflige : je veux abſolument que vous vous en tiriez. Je vous ai prouvé la néceſſité où vous êtes d'aimer encore ; & je vais, autant qu'il me ſera poſſible, vous prouver actuellement que c'eſt moi qu'il faut que vous aimiez. Je doute, répondit-elle, que vous y réuſſiſſiez. C'eſt ce que nous allons voir, reprit-il. Premiérement, vous convenez de m'avoir haï ſans ſujet ; c'eſt une injuſtice que vous ne pou-

vez réparer qu'en m'aimant à la fureur. Elle ſourit. D'ailleurs, continua-t-il, je vous aime; & tout facile qu'il vous eſt de faire prendre à qui que ce ſoit, plus d'amour même qu'il ne vous plaira peut-être de lui en inſpirer, jamais vous ne trouverez perſonne auſſi diſpoſé que moi, à vous aimer avec toute la tendreſſe que vous méritez.

Que nous ayons tort, ou raiſon, il eſt conſtant qu'en général, nous penſons mal des femmes; nous nous ſommes perſuadés qu'elles ne ſont ni fidelles, ni conſtantes; & ſur ce fondement, nous croyons ne leur devoir ni conſtance, ni fidélité. De paſſions, par conſéquent, on n'en voit guere: il faudroit pour nous déterminer à en prendre une, que nous ſuſſions qu'une femme mérite des ſentiments moins légers que ceux que communément on lui accorde; examiner ſon caractere, & ſa façon de vivre & de penſer, & régler là-deſſus le degré d'eſtime que nous pouvons lui devoir.... Hé bien! interrompit-elle, qui vous en empêche? Vous vous moquez, Madame, répondit-il; cette étude prend du temps: pendant que nous en ſerions occupés, une femme nous préviendroit d'inconſtan-

ce ; & c'eſt un ſi cruel accident pour nous, que pour n'y pas être expoſés, nous la quittons ſouvent, avant que de ſavoir ſi elle mérite que nous l'aimions plus long-temps. Mais, demanda-t-elle, qu'eſt-ce que tout cela peut conclure pour vous ?

Le voici, répondit-il ; mais ce mouchoir ſera-t-il éternellement ſur vos yeux ? Ne vous ai-je pas regardé, lui dit-elle ? Pas aſſez, répondit-il ; je ne veux plus que ce mouchoir paroiſſe, ou je vous hais, s'il eſt poſſible, autant que vous m'avez haï.

Alors elle le regarda en ſouriant, & d'une façon aſſez tendre. Continuez donc, lui dit-elle, en ſe penchant ſur lui. Oui, répondit-il en la ſerrant fortement dans ſes bras, je vais continuer, n'en doutez point. Ce que j'ai vu de vous ici, pourſuivit-il, me vaut l'étude dont je vous parlois, puiſqu'il vous a acquis toute mon eſtime, & conſéquemment a redoublé mon amour pour vous. Un autre que moi ne peut donc pas vous aimer autant que je vous aime ; il ne verroit de vous que vos charmes, & la beauté de votre ame ſeroit une choſe dont il ne pourroit jamais être ſûr, puiſque rien ne lui prouveroit juſques

à quel point vous portez la délicateſſe des ſentiments. Il l'apprendroit, direz-vous, en me voyant agir. Eh! Madame, (je vais parler mal de nous) penſez-vous qu'un homme diſſipé, étourdi, ſans mœurs, ſur-tout ſur ce qui regarde les femmes, & ne trouvant pas de moyen plus ſûr pour les mépriſer toujours, que de ne leur faire jamais l'honneur de les examiner; penſez-vous, dis-je, qu'il s'apperçoive des choſes qui devroient vous aſſurer ſon eſtime, ou qu'il ne vous accuſe pas de forcer votre caractere, & de vous parer à ſes yeux de vertus que vous ne poſſédez point? Oui, je le crois, dit-elle; ce que vous dites-là, par exemple, eſt on ne peut pas plus ſenſé.

Naſſès, pour la remercier de cet éloge, voulut d'abord lui baiſer la main; mais la bouche de Zulica ſe trouvant plus près de lui, ce fut à elle qu'il jugea à propos de témoigner ſa reconnoiſſance. Ah, Naſſès, lui dit-elle; doucement, nous nous brouillerions. Vous voyez donc bien, pourſuivit-il ſans lui répondre, que puiſque je ſuis l'homme du monde qui vous eſtime le plus, & qui a le plus de raiſon de le faire, je dois être auſſi le ſeul que vous puiſſiez aimer. Non, répondit-elle, l'amour eſt

trop dangereux. Vieille maxime d'Opéra, ſi plate, ſi uſée, répliqua-t-il, qu'on ne la voudroit ſeulement pas aujourd'hui paſſer dans un madrigal, & qui, au reſte, n'empêchera point du tout que vous ne m'aimiez. Je vous en avertis.

Si ce n'eſt pas elle qui m'en empêche, répondit-elle.... Mais pourquoi me demander de l'amour? ne vous ai-je pas promis de l'amitié? Sans doute! répliqua-t-il, l'effort eſt généreux! il eſt conſtant que ſi je ne vous aimois pas, je vous tiendrois quitte pour cela, & peut-être même à moins; mais les ſentiments que j'ai pour vous, ne peuvent être payés que par le plus tendre retour de votre part, & je puis vous jurer que je n'oublierai rien pour vous inſpirer toute l'ardeur que je vous demande. Je vous proteſte auſſi, répondit-elle, que je n'oublierai rien pour m'en défendre. Ah, ah! dit-il, vous voulez prendre des précautions contre moi, j'en ſuis charmé; ce m'eſt une preuve que vous me croyez dangereux. Vous avez raiſon. En vous aimant comme je fais, je le ſerai pour vous, plus que perſonne. Avec une femme moins eſtimable que vous, je ne ſerois pas ſi ſûr de ma victoire.

Cependant, reprit-elle, plus je ſuis eſtimable, plus je réſiſterai. Tout au contraire, repliqua-t-il : les coquettes ſeules coûtent à vaincre; on leur perſuade aiſément qu'elles ſont aimables, mais on ne les touche pas de même; & de toutes les conquêtes, la plus aiſée, c'eſt celle d'une femme raiſonnable. Je ne l'aurois aſſurément pas cru, dit-elle. Rien n'eſt pourtant plus vrai, répondit-il. Vous ne pouvez pas douter que je ne vous aime, vous, par exemple : Répondez, en doutez-vous? Soyez de bonne foi! je viens d'être ſi ſottement crédule, répartit-elle, que je crois qu'on ne me perſuadera de long-temps. Mais, Mazulhim à part, inſiſta-t-il, qu'en croyez-vous? Elle répondit qu'elle croyoit qu'il ne la haïſſoit pas; il s'obſtina, & enfin obtint d'elle, qu'elle étoit perſuadée qu'il l'aimoit. Et vous, pourſuivit-il, vous ne me trouvez plus odieux! Odieux! dit-elle, non ſans doute; je puis vouloir être indifférente, mais je ne veux plus être injuſte.

Vous croyez que je vous aime? s'écria-t-il, vous ne me haïſſez pas; & vous vous imaginez que vous me réſiſterez long-temps! Vous! avec cette vérité que vous avez dans le caractere!

vous vous flattez que vous pourrez me rendre malheureux, lorſque vos propres deſirs vous parleront en ma faveur! que vous fixerez un temps pour céder, & que ce ne ſera que lorſqu'il ſera arrivé, que vous croirez pouvoir vous rendre avec décence! Non, Zulica, non, j'ai meilleure opinion de vous, que vous-même. Vous n'aurez pas aſſez de fauſſeté pour vouloir déſeſpérer un Amant que vous aimez; vous ignorez l'art perfide de me conduire de faveur en faveur, juſqu'à celle qui doit à jamais combler & ranimer mes deſirs; l'inſtant où je vous attendrirai, ſera celui où je mourrai de plaiſirs entre vos bras; & cette bouche charmante, ajouta-t-il, avec tranſport.....

Fort bien cela, fort bien, interrompit le Sultan, vous me tirez d'une grande peine. Ma foi! je commençois à craindre que cela ne fût jamais... Ah! la ſotte créature que cette Zulica, avec ſes façons! En effet! dit la Sultane, il faut convenir qu'on ne peut pas faire attendre des faveurs plus long-temps. Comment donc! réſiſter une heure! Cela eſt ſans exemple! Ce qu'il y a de vrai, répondit le Sultan, c'eſt que cela m'ennuyoit autant que s'il y eût eu quinze

jours, & que pour peu qu'Amanzéi eût encore retardé la choſe, je ſerois mort de chagrin & de vapeurs; mais qu'auparavant, il lui en auroit coûté la vie, & que je lui aurois appris à faire périr d'ennui une tête couronnée.

CHAPITRE XV.

Qui n'amuſera pas ceux que les précédents ont ennuyés.

AU ſilence qui ſe fit dans cet inſtant dont Votre Majeſté étoit hier ſi contente, dit Amanzéi le lendemain, je jugeai que Naſſès empêchoit Zulica de parler, & qu'elle l'empêchoit de pourſuivre. Ah! Naſſès, s'écria-t-elle, dès qu'elle le put; Naſſès! ſongez-vous à ce que vous faites? Si vous m'aimiez! Plus Naſſès craignoit les reproches de Zulica, moins il lui laiſſoit la liberté de lui en faire. Jamais je n'ai mieux, qu'en cet inſtant, conçu combien il eſt avantageux d'être opiniâtre avec les femmes. Mais écoutez-moi, diſoit Zulica, Naſſès! Ecoutez-moi! Voulez-vous donc que je vous déteſte?....

Tous mots qui, entrecoupés, prononcés foiblement, perdoient leur force, & n'impoſoient pas. Zulica vit bien qu'il étoit inutile qu'elle parlât davantage à un homme perdu dans ſes tranſports, & à qui l'on auroit, ſans aucun fruit, dit les plus belles choſes du monde. Que faire? Ce qu'elle fit. Après s'être précautionnée contre les entrepriſes que Naſsès, au milieu de ſon trouble, tentoit avec toute la témérité poſſible, & s'être miſe à cet égard hors de toute crainte, elle attendit patiemment qu'il fût en état d'entendre les diſcours qu'elle lui préparoit ſur ſes impertinences. Naſsès cependant, ſoit pour obtenir plus aiſément ſon pardon, ſoit qu'en effet Zulica l'eût troublé, ne la laiſſa en liberté, que pour tomber ſur ſon ſein, & dans un abattement qui ne devoit pas le laiſſer ſenſible à quelque autre choſe qu'à l'état où il ſe trouvoit.

Embarras nouveau pour Zulica; car à quoi ſert-il de parler à quelqu'un qui ne ſauroit entendre? Ce qui, en cet inſtant, pouvoit lui rendre moins pénible le ſilence auquelelle étoitforcée, c'eſt qu'il n'y avoit pas d'apparence que Naſsès eût l'eſprit aſſez libre

que vous traitez de bizarrerie, ſoient toutes fondées en raiſon. Celle que vous me reprochez actuellement, eſt d'une vérité que ſûrement je vous ferai ſentir; car, non-ſeulement vous avez de l'eſprit, mais encore vous l'avez juſte; mérite aſſez rare dans votre ſexe, pour que l'on puiſſe vous en féliciter. Le compliment ne me ſéduit pas, dit-elle d'un ton bruſque, & je vous avertis que je n'en fais que le cas que je dois. C'eſt ſans doute un déſagrément pour moi, répondit-il, de vous voir ſi peu ſenſible aux diſcours obligeants que je vous tiens. En un mot, Monſieur, interrompit-elle, pour entreprendre de certaines choſes, il faut au moins avoir perſuadé; trouvez bon que je vous le diſe.

Je vous entends, Madame, reprit-il, vous voulez que je vous perde dans le monde. Hé bien! je vous y perdrai. Je voulois vous mettre à portée de m'aimer, ſans que qui que ce fût s'en doutât: mais puiſque ce ménagement de ma part, vous déplaît, je vous rendrai des ſoins, Madame; on ſaura que je vous aime, & je ne vous épargnerai aucune des tendres étourderies qui pourront apprendre au public quels ſont les ſenti-

ments que j'ai pour vous. Mais que voulez-vous dire, lui demanda-t-elle? Vous êtes un étrange homme! C'eſt par reſpect pour moi, que vous me faites une impertinence que je ne devrois jamais vous pardonner; c'eſt par une attention infinie ſur ce qui me regarde, que vous me bruſquez, comme la femme du monde qui mériteroit le moins d'égards; c'eſt vous qui faites mille choſes condamnables: & c'eſt moi qui ai tort! Dites-moi, de grace, comment tout cela ſe peut faire?

Si vous étiez moins neuve en amour, repliqua-t-il, vous m'épargneriez toutes ces explications-là. Je vous dirai pourtant que, quelque gênantes qu'elles puiſſent être pour moi, j'aime ſans comparaiſon mille fois mieux vous donner des leçons ſur cette matiere, que de vous voir aſſez inſtruite pour n'en avoir pas beſoin. Etes-vous encore à ſavoir que ce ſont moins les bontés qu'une femme a pour ſon Amant, qui la perdent, que le temps qu'elle les lui fait attendre? Croyez-vous que je puiſſe vous aimer, & être malheureux, ſans que mes aſſiduités auprès de vous, ſans que les ſoins que je prendrai pour vous attendrir, échappent au Public? Je de-

viendrai triſte, & (ma diſcrétion fût-elle extrême) on n'ignorera pas que vos ſeules rigueurs cauſent ma mélancolie. Enfin, car il en faut toujours venir-là, vous me rendrez heureux. Penſez-vous qu'avec quelque attention que je m'obſerve, vos yeux, les miens, cette tendre familiarité qui, malgré tous nos efforts, naîtra entre nous, ne découvrent pas notre ſecret?

Zulica, par ſon étonnement & ſon ſilence, ſembloit approuver ce que lui diſoit Naſſès. Vous voyez donc bien, pourſuivit-il, que quand je vous preſſe de me rendre promptement heureux, c'eſt moins encore pour moi que pour vous que je vous le demande. En ſuivant mes conſeils, ſi vous m'épargnez des tourments, vous évitez l'éclat qui ſuit toujours les commencements d'une paſſion. D'ailleurs, dans la ſituation où nous avons été enſemble, je ne pourrois, ſans tout découvrir, marquer d'abord de l'amour pour vous. D'accord tous deux, nous impoſerons au Public ſur nos affaires, tant que nous le jugerons à propos; perſuadé que vous me déteſtez, il ne pourra jamais imaginer que, d'un ſentiment qui lui eſt ſi contraire, vous ayez paſſé ſi rapidement

à l'amour. Il vous ſera facile, au reſte, d'amener naturellement notre réconciliation.

A la Cour, ou chez la premiere Princeſſe où nous nous trouverons enſemble, vous ſaiſirez quelque occaſion que ce ſoit de me faire une politeſſe; ne vous inquiétez pas de la conjoncture, j'aurai ſoin de la faire naître. Je répondrai avec empreſſement à ce que vous m'aurez dit d'obligeant; je parlerai tout haut de l'envie que j'ai que vous ne me haïſſiez plus. Je vous ferai même propoſer par quelqu'un de nos amis communs, de vouloir bien que je vous voye : vous direz que vous le voulez bien; je me ferai préſenter à vous, je retournerai vous voir : je vanterai les charmes de votre commerce, & le malheur que j'ai eu d'en avoir été ſi long-temps privé. Il n'en faudra pas davantage pour juſtifier mes empreſſements : ils paroîtront ſimples & naturels; & nous aurons d'autant plus de plaiſir à nous aimer, que nous jouirons de celui de le cacher à tout le monde. Non, répondit-elle en rêvant, ſi je vous rendois ſi promptement heureux, je craindrois trop votre inconſtance. J'avoue que je ne ſerois pas fâchée de lier avec vous un commerce

fondé ſur plus d'eſtime, de confiance, & d'amitié, qu'on n'en trouve ordinairement dans le monde; je vous dirai plus, je ne haïrois pas l'amour, ſi un Amant pouvoit n'exiger d'une femme que l'aveu de ſa tendreſſe.

Ce que vous demandez, reprit-il tendrement, eſt une choſe plus difficile avec vous qu'avec quelque femme que ce puiſſe être. J'avoue auſſi que quelque peu que vous accordiez, on doit en être plus flatté que d'obtenir tout d'une autre. Mais, Zulica, croyez-moi, je vous adore: vous m'aimez; faites le bonheur de l'homme du monde qui reſſent pour vous la paſſion la plus vive. Si vous ſaviez borner vos deſirs, répondit-elle avec émotion, & que ce que l'on pourroit vous accorder, ne fût pas pour vous un droit de demander davantage, on pourroit eſſayer de vous rendre moins malheureux; mais.... Non, Zulica, interrompit-il vivement, vous ſerez contente de mon obéiſſance.

Sur cette parole, que Zulica ſentoit bien auſſi périlleuſe qu'elle l'étoit, elle ſe pencha nonchalamment ſur Naſſès, qui, ſe précipitant ſur elle, uſa ſans ménagement des faveurs qui venoient de lui être accordées. Ah, Zulica! lui dit-il

tendrement, un moment après, ne ſera-ce qu'à votre complaiſance que je devrai de ſi doux inſtants, & ne voulez-vous donc pas qu'ils le deviennent autant pour vous, qu'ils le ſont déja pour moi ?

Zulica ne répondit rien ; mais Naſſès ne ſe plaignit plus. Bientôt il fit paſſer dans l'ame de Zulica tout le feu qui dévoroit la ſienne. Bientôt il oublia la parole qu'il venoit de lui donner, & elle ne ſe ſouvint pas elle-même de ce qu'elle avoit exigé de lui. Elle ſe plaignit, à la vérité, mais ſi doucement, que ce fut moins un reproche qu'un ſoupir tendre, que l'eſpece de plainte qui lui échappa. Naſſès ſentant à quel point il l'égaroit, crut ne devoir pas perdre d'auſſi précieux inſtants. Ah, Naſſès, lui dit-elle d'une voix étouffée, ſi vous ne m'aimez pas, que vous allez me rendre à plaindre !

Quand les craintes de Zulica ſur l'amour de Naſſès auroient été auſſi vraies & auſſi vives qu'elles paroiſſoient l'être, il y avoit apparence que les tranſports de Naſſès les auroient diſſipées. Auſſi, preſque aſſuré qu'elle ne douteroit pas long-temps de ſon ardeur, il ne jugea pas à propos de perdre à lui répondre,

un temps qu'il devoit employer à la raſſurer, & d'une façon plus forte qu'il ne l'auroit pu faire par les diſcours les plus touchants. Zulica ne s'offenſa point de ſon ſilence; bientôt même (car il ne faut ſouvent qu'une bagatelle pour faire perdre de vue les choſes les plus importantes) elle ne parut plus s'occuper d'une crainte que, ſans faire une injure mortelle à Naſſès, elle croyoit ne pouvoir plus garder. D'autres idées, plus douces ſans doute, ſuccéderent à celles-là. Elle voulut parler; mais elle ne put proférer que quelques mots ſans ſuite, & qui n'exprimoient rien que le trouble de ſon ame.

Lorſqu'il eut ceſſé, Naſſès ſe jetta à ſes genoux. Ah! laiſſez-moi, lui dit-elle, en le repouſſant foiblement. Quoi! répondit-il d'un air étonné, aurois-je eu le malheur de vous déplaire, & ſeroit-il poſſible que vous euſſiez à vous plaindre de moi? Si je ne m'en plains pas, reprit-elle, ce n'eſt pas que je n'euſſe de quoi le faire. Eh! de quoi vous plaindriez-vous, repliqua-t-il? ne deviez-vous pas être laſſe d'une auſſi cruelle réſiſtance? Je conviens, répondit-elle, que beaucoup de femmes ſe ſeroient rendues plutôt; mais je n'en ſens pas

moins que j'aurois dû vous réſiſter plus long-temps. Alors elle le regarda avec ce trouble, cette langueur dans les yeux, qui annoncent & excitent les deſirs. M'aimez-vous, lui demanda Naſſès auſſi tendrement que s'il l'eût aimée lui-même? Ah! Naſſès, s'écria-t-elle, quel plaiſir vous feroit un aveu que vos emportements m'ont déja arraché; m'avez vous là-deſſus laiſſé quelque choſe à vous dire? Oui, Zulica, répondit-il: ſans cet aveu charmant que je vous demande, je ne puis être heureux; ſans lui je ne puis jamais me regarder que comme un raviſſeur. Ah! voulez-vous me laiſſer un ſi cruel reproche à me faire? Oui, Naſſès, lui dit-elle en ſoupirant, je vous aime!

Naſſès alloit remercier Zulica, lorſque l'eſclave de Mazulhim vint ſervir; il en ſoupira.... Parbleu! je le crois bien, interrompit le Sultan; voilà comme ſont les valets! On ne les voit jamais que quand on a le moins beſoin de leur préſence. N'ayez pas peur qu'il ſoit venu tantôt, pendant que Naſſès & Zulica m'ennuyoient tant! Il faut préciſément qu'il vienne interrompre, quand j'ai le plus de plaiſir à entendre. Vous m'avez étonné, vous, dit la Sul-

tane, de n'avoir rien dit. Tubleu! répliqua-t-il, je n'avois garde de les troubler; j'avois trop d'envie de ſavoir comment tout ceci finiroit. J'en ſuis fort content, ajouta-t-il en ſe tournant vers Amanzéi: voilà ce qui peut s'appeller une ſituation touchante; j'en ai encore les larmes aux yeux. Quoi! lui dit la Sultane, vous pleurez de cela? Pourquoi donc pas, répondit-il? cela eſt fort intéreſſant, ou je me trompe fort. C'eſt pour moi comme une Tragédie; & ſi vous n'en pleurez point, c'eſt que vous n'avez pes le cœur bon. En achevant ces paroles, qu'il prenoit pour une épigramme ſanglante contre la Sultane, il ordonna d'un air ſatisfait à Amanzéi de pourſuivre.

Naſſès ſoupira de ſe voir interrompu, pourſuivit Amanzéi: ce n'étoit pas qu'il fût amoureux; mais il avoit cette impatience, cette ardeur, qui, ſans être amour, produit en nous des mouvements qui lui reſſemblent, & que les femmes regardent toujours comme les ſymptômes d'une vraie paſſion, ſoit qu'elles ſentent combien il leur eſt néceſſaire avec nous de paroître s'y tromper, ou qu'en effet elles ne connoiſſent rien de mieux. Zulica, qui n'attribuoit

tribuoit qu'à ſes charmes l'impatience qu'elle remarquoit dans Naſſès, en avoit toute la reconnoiſſance poſſible; mais pour ſoutenir ce caractere de perſonne réſervée qu'elle s'étoit donné, elle lui fit ſigne, en lui ſerrant la main, d'avoir devant l'eſclave de Mazulhim un peu de circonſpection. Ils ſe mirent à table.

Après le ſouper.... Tout doucement, s'il vous plaît, interrompit Schah-Baham; je veux, ſi cela ne vous déplaît pas, les voir ſouper. J'aime ſur toutes choſes les propos de table. Vous avez dans l'eſprit une inconſéquence bien ſinguliere, lui dit la Sultane! vous vous êtes impatienté mille fois à des diſcours qui étoient néceſſaires, & vous en demandez actuellement qui, abſolument hors de l'hiſtoire qu'on vous raconte, ne peuvent que l'allonger? Hé bien! répondit le Sultan, ſi je veux être inconſéquent, moi, y a-t-il quelqu'un ici qui puiſſe m'en empêcher? Voyons? Je veux bien qu'on apprenne qu'un Sultan eſt fait pour raiſonner comme il lui plaît; que tous mes ancêtres ont eu le même privilege que celui qu'on me diſpute; que jamais femme bel eſprit n'a eu le crédit de les empêcher de par-

ler comme ils vouloient, & que ma grand'mere même, à qui, je crois, vous n'avez pas l'audace de vous comparer, n'a jamais eu celle de contredire Schah-Riar, mon aïeul, fils de Séhah-Mamoun, qui engendra Schach-Thechni, lequel... Ce que j'en dis, au reſte, continua-t-il plus modérément, c'eſt plus pour vous faire voir que je ſais ma généalogie, que pour contrarier perſonne, & vous pouvez pourſuivre, Amanzéi.

C'eſt, dit Zulica, un inſtant après qu'elle ſe fut miſe à table, une choſe bien ſinguliere, que la façon dont les événements les plus marqués de notre vie ſont amenés! Qui diroit à une femme, vous aimerez ce ſoir à la fureur un homme, non-ſeulement auquel vous n'avez jamais penſé, mais que même vous haïſſez; elle ne le croiroit pas: & pourtant il n'eſt pas ſans exemple que cela arrive! Je vous en réponds, repartit Naſſès, & je ſerois bien fâché que cela n'arrivât pas. De plus, il eſt certain que rien n'eſt ſi commun que de voir les femmes aimer violemment quelqu'un qu'elles voyent pour la premiere fois, ou qu'elles ont haï. C'eſt même de-là que naiſſent les paſſions les plus vives. Et pourtant, reprit-elle,

vous trouvez des gens, mais je dis beaucoup, qui vous ſoutiennent qu'il n'y a preſque point de coups de ſympathie.

Savez-vous, répondit Naſſès, qui ſont les gens qui ſoutiennent cela? ce ſont, ou de jeunes gens qui ne connoiſſent pas encore le monde, ou des femmes dont l'eſprit eſt prude & le cœur froid, de ces femmes indolentes qui ne prennent une paſſion qu'avec toutes les précautions poſſibles, ne s'enflamment que par degrés, & vous font acheter bien cher un cœur où vous trouvez toujours plus de remords que de tendreſſe, & dont vous ne jouiſſez jamais parfaitement. Hé bien! répondit-elle, ces femmes-là, toutes ridicules qu'elles ſont, ont encore des partiſans; & moi qui vous parle, il n'y a pas long-temps que je penſois comme elles.

Vous! répliqua-t-il; mais ſavez-vous bien que vous avez tous les préjugés qu'on peut avoir? Cela ſe peut, reprit-elle: mais actuellement j'en ai un de moins; car je crois aux coups de ſympathie. Quant à moi, dit-il, je ſais qu'ils ſont fort communs. Je connois même une femme qui y eſt ſi ſujette, qu'elle en éprouve ordinairement trois ou quatre dans la journée. Ah! Naſſès,

s'écria-t-elle, cela n'eſt pas poſſible ! Quand vous diriez ſimplement que cela n'eſt pas ordinaire, ſavez-vous bien, repartit-il, que vous vous tromperiez encore, & qu'une femme qui a le malheur d'être née fort tendre,) ſi pourtant c'en eſt un) ne peut pas répondre un moment d'elle-même ? Je vous ſuppoſe, vous, dans la néceſſité de m'aimer; que ferez-vous ? Je vous aimerai, répondit-elle. Hé bien ! ſuppoſez à préſent, continua-t-il, une femme qui ſoit dans la néceſſité d'aimer par jour trois ou quatre hommes. Je la trouve bien à plaindre, dit-elle. Soit, j'en conviens; mais que voulez-vous qu'elle faſſe ? Qu'elle fuye, me direz-vous ? Mais on ne va pas loin dans une chambre; quand on s'y eſt promené quelque temps, on s'eſt laſſé, il faut ſe raſſeoir. Cet objet qui vous a frappé, eſt toujours préſent à vos yeux. Les deſirs ſe ſont irrités par la réſiſtance qu'on a faite; & la néceſſité d'aimer, loin d'en être diminuée, n'en eſt devenue que plus preſſante. Mais, répondit-elle en rêvant, en aimer quatre ! Puiſque le nombre vous choque, repliqua-t-il, j'en ôte deux.

Ah ! dit-elle, cela devient plus vraiſemblable, & plus poſſible même. Que

de façons pourtant n'avez-vous pas faites, s'écria-t-il, pour n'en aimer qu'un! Taiſez-vous, lui dit-elle en ſouriant; je ne ſais où vous prenez tous les raiſonnements que vous me faites, & où je prends moi toutes les réponſes que je vous fais. Dans la nature, répondit-il. Vous êtes vraie, ſans art, vous m'aimez aſſez pour ne vouloir rien me cacher de ce que vous penſez, & je vous en eſtime d'autant plus, qu'il y a bien peu femmes qui ayent autant de vérité dans le caractere.

Avec tous ces propos, & quelques autres qui ne furent pas plus intéreſſants, Naſſès parvint à gagner le deſſert. Il fut à peine ſervi, que ſe voyant ſans témoins, il ſe leva avec feu, & ſe mettant aux genoux de Zulica : Vous m'aimez, lui dit-il? Ne vous l'ai-je pas aſſez dit, répondit-elle languiſſamment? Ciel! s'écria-t-il en ſe relevant, & en la prenant dans ſes bras, puis-je trop vous l'entendre dire, & pouvez-vous trop me le prouver? Ah, Naſſès! répondit-elle, en ſe laiſſant aller ſur lui & ſur moi, quel uſage faites-vous de ma foibleſſe?

Eh que diable! dit le Sultan, vouloit-elle donc qu'il en fît? Ceci n'eſt pas

mauvais! Elle auroit, je crois, été bien fâchée qu'il l'eût laiſſée plus tranquille. Non! les femmes ſont d'une ſingularité.... bien ſinguliere! elles ne ſavent jamais ce qu'elles veulent. On ignore toujours comme on eſt avec elles..... Quelle colere! interrompit la Sultane, quel torrent d'épigrammes! Que vous avons-nous donc fait? Non, dit le Sultan, c'eſt ſans colere que je dis tout cela. Eſt-ce que pour trouver les femmes ridicules, on a beſoin d'être fâché contre elles? Vous êtes d'une cauſticité ſans exemple, lui dit la Sultane; & je crains bien que vous, qui haïſſez tant les beaux eſprits, vous n'en deveniez un inceſſamment. C'eſt cette Zulica qui m'a fâché, répartit le Sultan; je n'aime point les façons déplacées. Que Votre Majeſté prenne moins d'humeur contre elle, dit Amanzéi; elle n'en fit pas long-temps.

CHAPITRE XVI.

Qui contient une dissertation qui ne sera pas goûtée de tout le monde.

APRÈS avoir dit ce peu de mots qui ont déplu à Votre Majesté, Zulica se tut. Croyez-vous, lui demanda enfin Nassés, que Mazulhim vous aimât mieux que je ne fais ? Il me louoit davantage, répondit-elle; mais il me semble que vous m'aimez mieux. Je ne veux vous laisser aucun lieu de douter de ma tendresse, repartit-il; oui, Zulica, vous apprendrez bientôt combien Mazulhim m'est inférieur en sentiment.

Eh quoi ! reprit-elle, quoi !... Nassès ne la laissa pas achever, & elle ne se plaignit pas d'avoir été interrompue. Ah, Nassès ! s'écria-t-elle tendrement, que vous êtes digne d'être aimé ! Nassès ne répondit à cet éloge, qu'en homme qui croyoit qu'on le loueroit moins sur le présent, si l'on ne prétendoit point par-là l'encourager sur l'avenir. Il avoit attendri Zulica, il parvint à l'étonner; aussi prit-elle pour lui une considéra-

tion, même une ſorte de reſpect, qui, vu le motif qui les lui faiſoit obtenir, devenoient extrêmement plaiſants, & qui doivent flatter un homme d'autant plus, qu'ils ne ſont pas chez les femmes l'effet de la prévention, comme le ſentiment. Naſſès, aſſez content de lui-même, crut qu'il pouvoit ſuſpendre pour un moment l'admiration qu'il cauſoit à Zulica. Avoir triomphé d'elle, n'étoit rien pour lui : il la connoiſſoit trop, pour en être flatté ; & les bontés qu'elle lui marquoit, loin de diminuer la haine qu'il lui portoit, l'avoient augmentée. Il ſe ſentoit pour elle ce mépris profond qui nous rend impoſſible la diſſimulation & les ménagements avec les perſonnes qui nous l'inſpirent; & dans cette diſpoſition, il ne croyoit pas pouvoir lui montrer aſſez-tôt toute l'impreſſion que ſa conduite avec lui avoit faite ſur ſon ame.

Vous trouvez donc, lui demanda-t-il, que je ne vous loue pas ſi bien que Mazulhim ? Oui, répondit-elle ; mais je trouve en même-temps que vous ſavez aimer mieux que lui. Voilà, repliqua-t-il, une diſtinction que je n'entends pas; quelle valeur attachez-vous actuellement au mot d'aimer ? Celle qu'il

à, repartit-elle, je ne lui en connois qu'une, & ce n'eſt que de celle-là que je prétends parler; mais vous qui me paroiſſez aimer ſi bien, pourquoi me demandez-vous ce que c'eſt que l'amour? Si je le demande, repliqua-t-il, ce n'eſt pas que je l'ignore; mais comme chacun définit ce ſentiment ſuivant ſon caractere, je voulois ſavoir ce qu'en particulier vous entendez, vous, en diſant que je vous aime mieux que Mazulhim ne vous aimoit. Je ne puis connoître la différence que vous mettez entre lui & moi, ſi vous ne m'apprenez pas ce que c'étoit que ſa façon d'aimer. Mais, répondit-elle en affectant de rougir, c'eſt qu'il a le cœur épuiſé, lui.

Le cœur épuiſé, reprit-il! voilà une expreſſion qui, ſelon moi, n'offre point de ſens déterminé. Le cœur s'épuiſe, ſans doute, ſur une paſſion trop longue; mais Mazulhim ne pouvoit pas ſe trouver avec vous dans ce cas-là, puiſque, pour ſes yeux & ſon imagination, vous étiez un objet nouveau. Par conſéquent, ce que vous me dites de lui, n'eſt pas ce que vous devriez m'en dire. Je n'en dirai pourtant que cela, répondit-elle; ce que j'en ſais,

c'eſt (du moins je m'en doute) qu'il y a peu d'hommes moins faits pour aimer que lui : & ne m'interrogez pas davantage ; car je ſens que ſur cet article, je n'ai rien de plus à vous répondre.

Ah ! je vous entends, repliqua-t-il ; cependant je ne reconnois point Mazulhim au portrait que vous m'en faites. Mais, reprit-elle, il me ſemble que je ne vous dis rien de lui. Ah ! pardonnez-moi, repartit-il : on ſent aiſément ce qu'on reproche à un homme, quand on dit de lui qu'il a le cœur épuiſé ; c'eſt une expreſſion modeſte & meſurée, mais on l'entend. Je ſuis ſurpris pourtant que vous ayez eu à vous plaindre de lui. Je ne m'en plains pas, Naſſès, répondit-elle ; mais puiſque vous voulez ſavoir ce que j'en penſe, je vous dirai qu'il eſt vrai que j'en ai été ſurpriſe. Ah ! ah ! dit-il, quoi ! vous l'avez trouvé... Cela eſt étonnant, reprit-elle, à ce que je crois du moins !

Oh ! je m'en rapporterois bien à vous. Sans doute, répondit-elle ironiquement, l'expérience m'a donné là-deſſus de ſi grandes lumieres !.. Expérience ou non, repliqua-t-il, on ſait ce que doit être un amant, quand on veut bien ne lui

laiſſer plus rien à deſirer; il y a là-deſſus une tradition établie: mais j'avoue encore une fois que vous me ſurprenez; car Mazulhim.... Hé bien! Naſſès, interrompit-elle, c'eſt à un point qu'on ne ſauroit imaginer! Je ne ſaurois revenir de ma ſurpriſe, répondit-il; je ſais de lui des choſes incroyables, des prodiges! Ce ſera apparemment lui qui vous les aura contés, dit-elle? Quand ce n'auroit été que par amour-propre, je me ſerois, repartit-il, défié d'un pareil récit. Non; il ne m'a parlé de rien, je vous dirai plus, il a là-deſſus une vraie modeſtie. Pour modeſte, répondit-elle, il ne l'eſt pas; mais quelquefois peut-être il ſe rend juſtice.

Madame, Madame, lui dit-il, une réputation auſſi brillante que celle de Mazulhim, doit avoir un fondement; & vous ne me ferez jamais croire que quelqu'un dont toutes les femmes d'Agra penſent bien, ſoit un homme ſi peu eſtimable. Eh! penſez-vous, répondit-elle, qu'une femme mécontente de Mazulhim (s'il eſt vrai cependant qu'il puiſſe s'en trouver qui ſoient ſenſibles à ce dont nous parlons) diſe à qui que ce ſoit la raiſon pour laquelle elle en

eſt ſi mécontente ? Préciſément oui, réprit-il : elle ne le dira pas à tout le monde, mais elle le dira à quelqu'un ; & la preuve de cela, c'eſt que vous me le dites à moi. Je n'ignore pas que je ne dois cette confidence qu'à la façon dont nous ſommes enſemble. Mais Mazulhim a plu à d'autres perſonnes que vous. Après lui, elles ont aimé des gens à qui ſans doute elles confioient leurs aventures. Il y a peut-être dans Agra plus de mille femmes qui n'ont pas réſiſté à Mazulhim; il y auroit par conſéquent quarante mille hommes, ou à-peu-près, qui ſauroient, dans la plus exacte vérité, ce qu'il eſt, & vous voudriez qu'entre des femmes piquées & des hommes humiliés, un ſecret de cette nature eût été enſeveli ? Cela n'eſt pas probable. Non, Madame, encore une fois ; non, un homme tel que Mazulhim vous a paru, n'en auroit pas impoſé ſi long-temps.

Vous dirai-je plus ? Vous connoiſſez Telmiſſe ; elle n'eſt plus aſſurément ni jeune, ni jolie ! Il n'y a que dix jours au plus que Mazulhim lui a prouvé toute l'eſtime poſſible, & qu'il a mérité & acquis toute la ſienne. C'eſt pourtant un fait. Telmiſſe le dit à qui veut l'entendre : ce n'eſt pas une perſonne à

dire gratuitement du bien de quelqu'un; & nous ne connoiſſons point de femme de qui le ſuffrage faſſe plus d'honneur, & ſoit plus difficile à obtenir que le ſien. Pouvez-vous après cela penſer mal de Mazulhim! Non, répondit-elle, ſéchement; je crois qu'il eſt incomparable. C'eſt ma faute, ſans doute, ajouta-t-elle avec un ſouris dédaigneux, ſi je ne l'ai pas trouvé tel. Je ne ſuis pas fait pour le penſer, reprit-il; mais il eſt vrai qu'il y a là-dedans quelque choſe d'inconcevable. Au ſurplus, vous ne croiriez peut-être pas une choſe; ſi j'étois femme, les gens de l'eſpece dont Mazulhim vous a paru, me plairoient infiniment plus que les autres. Je crois, répondit-elle, que ce ne ſeroit pas une raiſon de n'en pas vouloir, ou de les quitter; mais je vous avouerai que je ne vois pas à propos de quoi il faudroit leur donner la préférence.

Ils aiment mieux, dit-il; eux ſeuls connoiſſent les ſoins & la complaiſance; plus ils ſentent qu'on leur fait grace de les aimer, plus ils s'empreſſent à mériter de l'être: néceſſairement ſoumis, ils ſont moins Amants qu'Eſclaves. Senſuels & délicats, ils imaginent ſans ceſſe mille dédommagements, & l'amour leur

eſt ſi mécontente ? Préciſément oui, réprit-il : elle ne le dira pas à tout le monde, mais elle le dira à quelqu'un ; & la preuve de cela, c'eſt que vous me le dites à moi. Je n'ignore pas que je ne dois cette confidence qu'à la façon dont nous ſommes enſemble. Mais Mazulhim a plu à d'autres perſonnes que vous. Après lui, elles ont aimé des gens à qui ſans doute elles confioient leurs aventures. Il y a peut-être dans Agra plus de mille femmes qui n'ont pas réſiſté à Mazulhim; il y auroit par conſéquent quarante mille hommes, ou à-peu-près, qui ſauroient, dans la plus exacte vérité, ce qu'il eſt, & vous voudriez qu'entre des femmes piquées & des hommes humiliés, un ſecret de cette nature eût été enſeveli ? Cela n'eſt pas probable. Non, Madame, encore une fois ; non, un homme tel que Mazulhim vous a paru, n'en auroit pas impoſé ſi long-temps.

Vous dirai-je plus ? Vous connoiſſez Telmiſſe ; elle n'eſt plus aſſurément ni jeune, ni jolie ! Il n'y a que dix jours au plus que Mazulhim lui a prouvé toute l'eſtime poſſible, & qu'il a mérité & acquis toute la ſienne. C'eſt pourtant un fait. Telmiſſe le dit à qui veut l'entendre : ce n'eſt pas une perſonne à

dire gratuitement du bien de quelqu'un; & nous ne connoiſſons point de femme de qui le ſuffrage faſſe plus d'honneur, & ſoit plus difficile à obtenir que le ſien. Pouvez-vous après cela penſer mal de Mazulhim! Non, répondit-elle, ſéchement; je crois qu'il eſt incomparable. C'eſt ma faute, ſans doute, ajouta-t-elle avec un ſouris dédaigneux, ſi je ne l'ai pas trouvé tel. Je ne ſuis pas fait pour le penſer, reprit-il; mais il eſt vrai qu'il y a là-dedans quelque choſe d'inconcevable. Au ſurplus, vous ne croiriez peut-être pas une choſe; ſi j'étois femme, les gens de l'eſpece dont Mazulhim vous a paru, me plairoient infiniment plus que les autres. Je crois, répondit-elle, que ce ne ſeroit pas une raiſon de n'en pas vouloir, ou de les quitter; mais je vous avouerai que je ne vois pas à propos de quoi il faudroit leur donner la préférence.

Ils aiment mieux, dit-il; eux ſeuls connoiſſent les ſoins & la complaiſance; plus ils ſentent qu'on leur fait grace de les aimer, plus ils s'empreſſent à mériter de l'être: néceſſairement ſoumis, ils ſont moins Amants qu'Eſclaves. Senſuels & délicats, ils imaginent ſans ceſſe mille dédommagements, & l'amour leur

doit peut-être ce qu'il a de plus ingénieux en plaiſirs. Leur arrive-t-il de ſe tranſporter ? ce n'eſt point à un mouvement aveugle, & par conſéquent jamais flatteur pour une femme, qu'elle doit l'ardeur dont leur ame ſe remplit; c'eſt elle ſeule, ce ſont ſes charmes qui ſubjuguent la nature. Peut-il jamais y avoir pour elle de triomphe plus doux & plus vrai ?

Vous ne m'étonnez point, lui dit Zulica, vous aimez les opinions ſingulieres. Vous penſez trop bien, répondit-il, pour que celle-ci vous paroiſſe telle, & je ſais que plus d'une femme.... Laiſſons cela, interrompit-elle, je n'ai jamais diſputé ſur les choſes qui ne m'intéreſſoient pas. Au reſte, c'eſt, à ce qu'il me ſemble, moins à vous qu'à Mazulhim, à tâcher de faire recevoir cette opinion.

Elle a raiſon, dit le Sultan. Quand s'en va-t-elle ? Que vous êtes impatient ! répondit la Sultane. Ce n'eſt pas que je m'ennuye, reprit le Sultan, à beaucoup près ; mais quoique je me divertiſſe fort, il me ſemble que j'aimerois tout autant entendre quelque autre choſe. Je ſuis comme cela, moi. Que voulez-vous dire, lui demanda la Sultane ? Eſt-

ce que cela ne s'entend pas, répondit-il? je me trouve fort clair. Quand je dis que je ſuis comme cela, c'eſt que je penſe qu'un plaiſir quelquefois n'empêche pas qu'on n'en ſouhaite un autre. Je vais encore me faire mieux entendre. Il y a mille choſes qui perdent à être expliquées, interrompit la Sultane; on vous entend, voulez-vous quelque choſe de plus? Oui, dit le Sultan, je veux qu'Amanzéi finiſſe ſon hiſtoire. Il faut pour cela qu'il la continue, répondit la Sultane. Au contraire, reprit Schah-Baham, il me ſemble que s'il la laiſſoit-là, il la finiroit beaucoup plutôt; mais comme je ſuis la complaiſance même, je lui permets de pourſuivre, à condition pourtant que cela ne tirera pas à conſéquence.

Au ſurplus, pourſuivit Zulica, vous m'obligerez beaucoup ſi vous vouliez bien ne me plus parler de Mazulhim. Très-volontiers, répondit-il; c'eſt ce cœur épuiſé dont vous avez parlé, qui nous a fait tomber ſur une diſſertation fort inutile en effet, & que je me reprocherois, puiſqu'elle vous a fâchée, ſi je ne me rappellois que ma tendreſſe pour vous, & le deſir de ſavoir pourquoi vous croyez que je vous aimois

mieux que Mazulhim, l'ont ſeuls amenée. Plus les ſentiments que vous me marquez me ſont chers, moins vous devriez me blâmer d'une curioſité que je n'ai, que parce que je vous aime. Non, répondit-elle d'un air triſte: il me ſemble que depuis quelques moments, vous ne m'aimez plus autant que vous m'aimiez; je ne ſais pas pourquoi je le crois, mais je le crois enfin, & cette idée m'afflige.

Je ſuis enchanté de vous la voir, repliqua Naſſès; ces ſortes d'inquiétudes qui, pour n'avoir pas d'objet, n'en tourmentent pas moins vivement, ne peuvent être ſenties que par un cœur également tendre & délicat; vous me faites injuſtice; mais cette injuſtice même me prouve combien vous m'aimez, & vous ne m'en êtes que plus chere. Raſſurez-vous, pourſuivit-il, aimable Zulica. Ciel! que de plaiſir je trouve à bannir vos craintes! charmante Zulica! pour votre bonheur & le mien, puiſſent-elles renaître ſans ceſſe! En diſant ces paroles, il prenoit Zulica dans ſes bras, & l'accabloit des careſſes, les plus tendres. Que vous me donnez de tranſports, s'écria-t-elle! je ſens tous les vôtres paſſer dans mon cœur, ils

le rempliſſent, le troublent, le pénetrent ! Ah, Naſſès ! quel plaiſir pour moi de vous en devoir de ſi doux, & que je connoiſſois ſi peu ! vous ſeul ! ..... Oui, vous ſeul !... Mais Naſſès ! Ah ! cruel ! ....

Quoique Zulica ne ceſſât point de parler, il ne me fut plus poſſible d'entendre ce qu'elle diſoit. C'eſt qu'apparemment elle parloit trop bas, dit le Sultan ? Cela eſt vraiſemblable, répondit Amanzéi. Et puis, continua le Sultan, c'eſt qu'il eſt vrai que vous ne perdîtes pas beaucoup à ne plus l'entendre ; car, ou je ſuis bien trompé, ou il n'y avoit pas le ſens commun dans ce qu'elle diſoit ; du moins, moi, je n'y ai rien compris. Je ſuis de votre avis, Sire, reprit Amanzéi, rien n'étoit moins clair. Cependant, ou Naſſès l'entendoit, ou il n'avoit pas en ce moment plus d'eſprit qu'elle ; car il diſoit à-peu-près les mêmes choſes. Ne vous dis-je pas, repartit le Sultan ; ces gens-là n'avoient pas le ſens commun.

Lorſque Naſſès & Zulica furent devenus plus raiſonnables, continua Amanzéi, Zulica, en le regardant tendrement : Vous êtes charmant, Naſſès, lui dit-elle ; ah ! pourquoi ne vous ai-je pas

aimé plutôt! Vous devez moins vous en plaindre que moi, répondit-il, moi, dis-je, à qui chaque inſtant fait ſentir que je n'ai commencé de vivre que depuis que vous m'avez aimé. Lorſque je ſonge à quelles beautés Mazulhim a fermé les yeux, que je le plains! Quoi, Zulica! dans ces lieux où nous ſommes, dans ces mêmes lieux que vos bontés pour moi me rendent auſſi chers, que celles que vous y avez eues pour lui, me les ont d'abord fait trouver odieux, l'ingrat a pu ne pas rougir d'en avoir aimé d'autres, & renoncer pour jamais à ſon inconſtance! Quel génie! quel Dieu même veilloit pour moi, lorſqu'après l'avoir rendu inſenſible à tant de charmes, il lui inſpira le deſſein de me choiſir pour vous apprendre ſa perfidie! Ah, Zulica! quel n'auroit pas été mon malheur, s'il vous avoit été fidele, ou ſi quelque autre que moi... Arrêtez, interrompit majeſtueuſement Zulica: s'il m'avoit été fidele, je n'aurois jamais aimé que lui; mais pour le bannir de mon cœur, il ne falloit pas moins qu'un Naſſès. Je crois, puiſque vous m'avez choiſi, répondit-il, que j'étois en effet le ſeul qui puiſſe vous plaire; mais quand je ſonge à l'état où vous

étiez ici, à ce que pouvoit exiger de vous un étourdi que Mazulhim vous auroit envoyé, à quel prix, peut-être, il auroit mis ſon ſilence, je ne puis m'empêcher de frémir.

Je ne vois pas bien pourquoi, répondit-elle; ne voulant rien accorder, il m'auroit été aſſez indifférent que l'on eût exigé quelque choſe. Vous n'en pouvez pas répondre, dit-il : il y a pour les femmes de terribles ſituations; & celle où je vous ai vue, étoit peut-être une des plus affreuſes! Tant qu'il vous plaira, interrompit-elle; mais je vous prie de croire qu'il eſt bien moins cruel pour une femme qui a des ſentiments, d'être abandonnée d'un homme qui l'aime, que de ſe livrer à quelqu'un qu'elle n'aime pas. Cela n'eſt pas douteux, repliqua-t-il; mais c'eſt une terrible choſe que d'être priſe dans une petite maiſon. Je ne ſais pas, ſi j'étois femme, & que cela m'arrivât, ce que je ferois; mais il me ſemble que je ſerois bien-aiſe que l'homme qui m'y auroit ſurpriſe, voulût bien n'en dire mot.

Vous ſeriez bien-aiſe, reprit-elle! apparemment, cela eſt tout ſimple; & moi auſſi j'aurois été bien-aiſe que qui que ce fût qui m'eût ſurpriſe ici, n'en

eût rien dit. Le beau propos ! Il faut que vous perdiez l'eſprit pour en tenir de pareils ! Penſez-vous qu'un honnête homme ait beſoin pour ſe taire, qu'on l'engage au ſilence par les choſes que vous imaginez, & croyez-vous d'ailleurs qu'on faſſe certaines propoſitions à des femmes d'un certain genre ? Certainement oui, répondit-il. Toute femme ſurpriſe dans une petite maiſon, prouve qu'elle a le cœur ſenſible : on tire là-deſſus de terribles conſéquences ; & communément plus la femme eſt aimable, moins l'homme eſt généreux.

Oh ! c'eſt un conte, reprit Zulica ; le goût ſeul, mais je dis le goût le plus vif, peut excuſer une femme de s'être rendue, & je ne crois pas, quoi qu'on en puiſſe dire, qu'il y en eût une qui voulût acheter auſſi cher que vous le croyez, la diſcrétion dont elle auroit beſoin : & l'honneur... Bon ! interrompit-il, croyez-vous qu'une femme craigne jamais de ſacrifier ſon honneur à ſa réputation ? Enfin, répondit-elle, je ne le ferois pas ; & je ne connois point de ſituation, quelque terrible qu'elle fût, qui pût me déterminer à accorder à un homme ce que mon cœur voudroit toujours lui refuſer. Il faut être bien délicate, reprit-

il, pour faire cette diſtinction, & s'y arrêter. En attendant que l'on puiſſe gagner le cœur, on cherche à gagner une femme, de façon que ce qu'elle ait de mieux à faire, ſoit de vous le donner; & aſſez ſouvent elle eſt trop heureuſe de pouvoir finir par-là.

Je commence à vous entendre, Monſieur, lui dit-elle : vous voulez me faire ſentir que vous ne croyez me devoir qu'à la ſituation où vous m'avez trouvée ici; & vous aimez mieux imaginer que vous n'aviez pas de quoi me plaire, que de ne pas mal penſer de moi. Voilà donc, ajouta-t-elle en pleurant, le bonheur dont je m'étois flattée? Ah, Naſſès! étoit-ce de vous que je devois attendre un procédé auſſi cruel? Mais, Zulica, répondit-il, croyez-vous que j'aye oublié la réſiſtance que vous m'avez faite, & ce qu'il m'en a coûté pour obtenir de vous mon bonheur! Eh! penſez-vous, reprit-elle en ſanglottant, que je ne ſente pas que vous me reprochez de ne m'être pas aſſez long-temps défendue? Hélas! entraînée par le goût que j'avois pour vous, plus encore que par celui que vous me marquez, j'ai cédé ſans craindre qu'un jour vous me feriez un crime de n'avoir pas aſſez long-temps réſiſté.

Mais quelle idée eſt donc la vôtre, Zulica, répondit-il en ſe rapprochant d'elle? Moi, vous reprocher d'avoir fait mon bonheur! Pouvez-vous le croire? Moi qui vous adore! ajouta-il, en n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui prouver qu'il diſoit vrai. Laiſſez-moi, lui dit-elle en le repouſſant foiblement, laiſſez-moi, s'il eſt poſſible, oublier combien je vous ai aimé.

La réſiſtance de Zulica étoit ſi douce, que quand les empreſſements de Naſſès auroient été moins vifs, ils en auroient encore triomphé. Vous! ceſſer de m'aimer, lui diſoit-il d'un air tendre, ajoutant à ce diſcours tout ce qui pouvoit le rendre plus perſuaſif, vous, qui devez faire éternellement mon bonheur! Non, votre cœur n'eſt point fait pour me haïr, quand le mien ne garde que pour vous ſes plus tendres ſentiments. Non, répondit Zulica, d'un ton qui commençoit à ne pouvoir plus marquer de colere; non, traître que vous êtes! vous ne me tromperez plus. Ciel! ajouta-t-elle plus doucement encore, n'êtes-vous pas le plus injuſte & le plus cruel des hommes? Ah! laiſſez-moi.... Non, vous ne me perſuadez plus.... Je ne dois pas vous pardonner.... Que je vous hais!

Malgré toutes ces proteſtations de haine que Zulica faiſoit à Naſſès, il ne voulut pas croire un moment qu'il pût être haï ; & Zulica, en effet, ſembloit ne pas ſe ſoucier beaucoup qu'il crût qu'il n'étoit plus aimé. Je ne ſais pas ſi je me flatte, lui dit-il enfin ; mais je jurerois preſque que vous me haïſſez moins que vous ne dites. Le beau triomphe, répondit-elle en hauſſant les épaules ! croyez-vous que je vous en déteſte moins ! Eſt-ce ma faute ſi.... Mais cela eſt vrai, je vous hais beaucoup. Ne riez pas, ajouta-t-elle, rien n'eſt plus certain que ce que je dis. Je vous eſtime trop pour le penſer, répondit-il ; & cela eſt au point que je vous verrois inconſtante, que je n'en voudrois rien croire. Je ſuis, & je veux être perſuadé que vous m'aimez autant que vous pouvez aimer quelque choſe. En ce cas-là, reprit-elle, je vous aime donc autant qu'il eſt poſſible ; mon cœur n'eſt point fait pour des ſentiments modérés. Je le crois bien, repliqua-t-il, & c'eſt auſſi ce que je voulois dire. Plus on a de délicateſſe, plus on a les paſſions vives ; & quand j'y ſonge, une femme eſt bien malheureuſe quand elle penſe comme vous. En vérité, j'oſe le dire, la dépravation eſt telle aujourd'hui, que

plus une femme eſt eſtimable, plus on la trouve ridicule : je ne dis pas que ce ſoient les femmes ſeules qui lui faſſent cette injuſtice, cela ſeroit tout ſimple; mais ce que l'on ne conçoit pas, c'eſt que ce ſont les hommes : eux, qui leur demandent ſans ceſſe des ſentiments! Cela n'eſt que trop vrai, dit-elle.

Je le vois dans le monde, continua-t-il; qu'y cherchons-nous ? l'amour ? Non ſans doute. Nous voulons ſatisfaire notre vanité, faire ſans ceſſe parler de nous; paſſer de femme en femme; pour n'en pas manquer une, courir après les conquêtes, même les plus mépriſables : plus vains d'en avoir eu un certain nombre, que de n'en poſſéder qu'une digne de plaire; les chercher ſans ceſſe, & ne les aimer jamais. Ah! que vous avez raiſon, s'écria-t-elle! mais auſſi c'eſt la faute des femmes; vous les mépriſeriez moins, ſi toutes penſoient d'une façon, & avoient des ſentiments qui puſſent les faire reſpecter. Je l'avoue à regret, répondit-il; mais il eſt certain qu'on ne ſauroit nier que les ſentiments ne ſoient un peu tombés. Un peu, dit-elle avec étonnement! Ah! dites beaucoup. Il y a encore des femmes raiſonnables aſſurément; mais ce n'eſt pas le plus grand nombre. Je ne parle

parle point de celles qui aiment, car je crois que vous les trouvez vous-mêmes plus à plaindre qu'à blâmer; mais pour une que l'amour ſeul conduit, combien n'en eſt-il pas, qui, loin de pouvoir le prendre pour excuſe, font tout ce qu'elles peuvent pour qu'on ne puiſſe pas ſeulement les ſoupçonner de le connoître? Il y a, repartit-il, bien peu de femmes aſſez équitables, pour parler comme vous. A quoi ſert-il de vouloir diſſimuler des choſes auſſi connues, répondit-elle? Je vous dirai, pour moi, qu'autant que je voudrois qu'on ménageât les femmes raiſonnables, autant je voudrois qu'on accablât de mépris celles dont la conduite eſt du dernier délabrement. Toute foibleſſe eſt excuſable; mais, en vérité, l'on ne peut trop condamner le vice. On le condamne, repliqua-t-il, mais on le tolere: le vice ne paroît ce qu'il eſt, que dans celles qui ne ſont point faites pour inſpirer des deſirs; & le plus grand agrément peut-être des femmes d'aujourd'hui, eſt cet air indécent qui annonce qu'on en peut facilement triompher.

Je n'ignore pas, répondit-elle, que ce ſont celles-là que vous cherchez le plus; ce n'eſt jamais le cœur que vous

demandez. Comme vous n'aimez pas, vous ne vous ſouciez pas d'être aimés; & pourvu que vous triomphiez de la perſonne, la conquête du reſte vous paroît toujours inutile.

Un moment, Amanzéi, dit le Sultan. Quand eſt-ce donc qu'il l'a mépriſée? L'admirable queſtion, s'écria la Sultane! Ce que je dis, répondit le Sultan, n'eſt point par méchanceté. Une queſtion, une fois, c'eſt une queſtion; & je n'ai pas tort, à ce qu'il me ſemble, de faire celle-là. On m'ennuye, & l'on ne veut pas encore que je parle; cela eſt plaiſant, oui! On me donne pour conte, un recueil de converſations où il n'y a le mot pour rire, que quand on n'y parle pas; & c'eſt moi qui ai tort? En un mot comme en mille, Amanzéi, ſi demain Naſſès n'a pas mépriſé Zulica! je ne vous dis que cela; mais c'eſt à moi que vous aurez affaire.

CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux femmes novices, s'il en eſt, à éluder les queſtions embarraſſantes.

VOTRE Majeſté, dit Amanzéi le lendemain, ſe ſouvient ſans doute... Oui, interrompit bruſquement le Sultan; je me ſouviens qu'hier je mourus d'ennui; eſt-ce cela que vous me demandiez? Si le conte vous ennuye, dit la Sultane, il n'y a qu'à le finir. Non pas, s'il vous plaît, répondit le Sultan: je veux qu'on le continue, & qu'on ne m'ennuye pas, ſi cela ſe peut, s'entend; car je ne demande point des choſes impoſſibles. Amanzéi reprit ainſi la parole.

Vous, par exemple, continua Zulica, je crains que vous n'ayez fort peu de délicateſſe. Vous me faites tort, répondit-il d'un air tranquille, je ſuis naturellement fort ſuſceptible d'amour. J'avouerai pourtant que j'ai eu plus de femmes que je n'en ai aimées. Mais voilà qui eſt infame, repliqua-t-elle! je ne conçois pas comment on peut ſe vanter de cela! Je

ne m'en vante pas non plus, repartit-il, je dis ſimplement ce qui eſt. Je crois, dit-elle, que vous avez trompé bien des femmes. J'en ai quitté quelques-unes, & n'en ai point trompé, répondit-il: elles ne m'avoient point prié d'être conſtant, par conſéquent je ne leur avois pas promis de l'être; & vous concevez bien que quand on ſe prend ſans conditions, on n'a d'aucun côté à ſe plaindre qu'on en ait violé quelqu'une.

Je ſerois curieuſe au poſſible, dit Zulica, de ſavoir tout ce que vous avez fait. Vous faut-il, repartit Naſſès, une hiſtoire de ma vie bien circonſtanciée? Cela ſeroit long, & je craindrois de vous ennuyer beaucoup. Je puis cependant vous obéir ſans riſque, en ſupprimant les détails. Il y a dix ans que je ſuis dans le monde, j'en ai vingt-cinq, & vous êtes la trente-troiſieme beauté que j'ai conquiſe en affaire réglée. Trente-trois, s'écria-t-elle! Il eſt pourtant vrai que je n'en ai eu que cela, répondit-il: mais ne vous en étonnez pas; je n'ai jamais été à la mode, moi.

Ah, Naſſès! dit-elle, que je ſuis à plaindre de vous aimer, & que difficilement je pourrois compter ſur votre conſtance! Je ne vois pas pourquoi, répon-

dit-il ; croyez-vous que pour avoir eu trente-trois femmes, je doive vous en aimer moins ? Oui, reprit-elle : moins vous auriez aimé, plus je pourrois croire qu'il vous reſteroit de reſſource pour aimer encore ; & qu'enfin vous ne ſeriez pas abſolument uſé en ſentiment. Je crois, repliqua-t-il, vous avoir prouvé que je n'ai pas le cœur épuiſé ; d'ailleurs, à vous parler avec franchiſe, il y a bien peu d'affaires où l'on ſe ſerve du ſentiment. L'occaſion, la convenance, le déſœuvrement les font naître preſque toutes. On ſe dit, ſans le ſentir, qu'on ſe paroît aimable ; on ſe lie, ſans ſe croire ; on voit que c'eſt en vain qu'on attend l'amour, & l'on ſe quitte de peur de s'ennuyer. Il arrive auſſi quelquefois qu'on eſt trompé à ce que l'on ſentoit : on croyoit que c'étoit de la paſſion, ce n'étoit que du goût ; mouvement, par conſéquent, peu durable, & qui s'uſe dans les plaiſirs, au-lieu que l'amour ſemble y renaître. Tout cela, comme vous voyez, fait qu'après avoir eu beaucoup d'affaires, on n'en eſt quelquefois pas encore à ſa premiere paſſion.

Vous n'avez donc jamais aimé, lui demanda-t-elle ? Pardonnez-moi, repliqua-t-il ; j'ai aimé deux fois à la fureur :

& je ſens à la façon dont je commence avec vous, que ſi depuis mon cœur n'a pas été ému, ce n'étoit pas, comme je le croyois, qu'il ne dût plus l'être, mais parce qu'il n'avoit pas encore rencontré l'objet qui devoit lui faire retrouver plus de ſentiments qu'il ne craignoit d'en avoir perdu. Mais vous qui m'interrogez, me ſeroit-il à mon tour permis de vous demander combien de fois vous vous êtes enflammée? Oui, repartit-elle; & je vous le permettrois encore plus volontiers, ſi je ne vous l'avois pas déja dit: vous n'ignorez pas que Mazulhim & vous, êtes les ſeuls qui ayez pu me plaire.

Quand nous nous connoiſſions moins, reprit-il, il étoit naturel que vous me tinſſiez ce langage. Je n'ai pas même trouvé à redire que tout impoſſible qu'il étoit de me cacher Mazulhim, vous ayez cependant voulu le faire; mais à préſent que la confiance doit être établie, & que je n'ai moi-même rien de caché pour vous, il me paroîtroit ſingulier, je l'avoue, que vous ne me fiſſiez pas le dépoſitaire de vos ſecrets. Vous le ſeriez aſſurément, répondit-elle, ſi je m'en étoit réſervé quelques-uns; mais je vous jure que je n'ai rien à me reprocher là-

deſſus, & qu'il me paroît même étonnant que, pour le peu de temps qu'il y a que je vous aime, j'aye en vous une auſſi grande confiance, & qu'enfin je croye devoir en être auſſi ſûre que je le ſuis de moi-même.

J'en ſuis charmé, Madame, répondit-il d'un air piqué; j'oſe dire cependant qu'après la façon dont je me ſuis livré, j'étois en droit d'attendre mieux de vous.

A ces mots, il voulut s'éloigner, mais elle, le retenant: Quelle eſt donc cette fantaiſie, Naſſès, lui demanda-t-elle tendrement! comment ſe peut-il que tantôt vous vous fuſſiez fait un crime de douter de ce que je vous diſois, & qu'à préſent il ſemble que vous vous reprochiez de me croire? S'il faut vous le dire, Madame, répondit-il, tantôt je ne vous croyois pas; mais occupé alors d'un intérêt plus preſſant pour moi, j'ai cru qu'il valoit mieux travailler à vous perſuader, que d'entrer dans des détails qui ne pouvoient en cet inſtant que vous déplaire, & que je n'étois pas même en droit d'exiger de vous. Mais, Naſſès, inſiſta-t-elle, je vous jure que je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit. Cela n'eſt pas poſſible, Madame, in-

terrompit-il bruſquement. Depuis plus de quinze ans que vous êtes dans le monde, il n'eſt pas croyable que vous n'ayez ſouvent été attaquée, & qu'au moins vous ne vous ſoyez point quelquefois rendue. Vous ſeriez la premiere qui, dans un eſpace de temps auſſi conſidérable, n'auroit eu que deux Amants, ou vous ſerez forcée de convenir que le goût de la galanterie vous auroit pris bien tard. Cela ne ſeroit pas aſſez nouveau, Monſieur, pour être trouvé incroyable, répondit-elle; & je ſuis bien trompée, s'il n'eſt arrivé à d'autres que moi, d'être long-temps indifférentes, faute d'avoir rencontré de bonne heure l'objet auquel il étoit réſervé de les rendre ſenſibles. Je n'ai certainement rien à vous dire; mais quand il ſeroit vrai que j'euſſe ſur cet article quelque choſe à vous confier, la crainte de vous perdre m'empêcheroit toujours de le faire. J'ai preſque toujours vu le mépris ſuivre ces ſortes de confidences; & quoique pour avoir autrefois aimé, nous ne ſoyons point coupables envers l'objet qui nous occupe, il eſt cependant fort rare que ſa vanité nous pardonne de n'avoir pas été le premier qui nous ait rendu ſenſibles..

Mais quelle idée! lui dit-il; qui, moi, je vous mépriſerois parce que vous me donneriez, en m'avouant tout ce que vous avez fait, une nouvelle preuve de votre tendreſſe, & peut-être la plus convaincante de toutes, par la peine qu'on a communément à l'obtenir? Eh bien! vous avez aimé, Mazulhim, cela m'a-t-il étonné? Vous en eſtimé-je moins? pourquoi voudriez-vous que quelques Amants de plus fiſſent ſur moi une impreſſion déſagréable? ai-je quelque choſe à démêler avec ceux qui m'ont précédé? eſt-ce votre faute, ſi le deſtin ne m'a pas offert à vos yeux le premier? Non, Zulica, non; je ne ſuis pas même de l'avis de ceux qui croyent qu'une femme qui a beaucoup aimé, n'eſt plus capable d'aimer encore. Loin que je penſe que le cœur s'uſe en aimant, je ſuis au contraire perſuadé que plus on aime, plus on eſt vif ſur le ſentiment, plus on a de délicateſſe.

Suivant ce principe, répondit-elle, vous ne ſeriez donc pas flatté d'être le premier Amant d'une femme? J'oſe dire que non, repliqua-t-il; & voici ſur quoi je fonde une façon de penſer qui peut-être vous paroît ridicule.

Dans cet âge tendre où une femme n'a

point encore aimé, ſi elle deſire d'être vaincue, c'eſt moins encore parce qu'elle eſt preſſée par le ſentiment, que parce qu'elle deſire de le connoître; elle veut enfin moins aimer que plaire. On l'éblouit plus qu'on ne la touche. Comment la croire, quand elle dit qu'elle aime? a-t-elle, pour s'aſſurer de la nature & de la force de ſon ſentiment actuel, de quoi le comparer? Dans un cœur où, par leur nouveauté, les plus foibles mouvements ſont des objets conſidérables, la moindre émotion paroît trouble, & le ſimple deſir, tranſport; & ce n'eſt pas enfin quand on connoît auſſi peu l'amour, qu'on peut ſe flatter de le reſſentir, & qu'on doit le perſuader.

Peut-être en effet s'exagere-t-on ſes mouvements, répondit Zulica; mais du moins on ne dit que ce qu'on croit ſentir: & que ce déſordre parte du cœur, où qu'il n'exiſte que dans l'imagination, l'Amant en eſt-il moins heureux? Non, Naſſès, avec quelque déſavantage que vous peigniez les premiers ſentiments, je vous aimerois, s'il étoit poſſible, mille fois plus que je ne vous aime, ſi j'étois la premiere à qui vous rendiſſiez hommage.

Vous y perdriez plus que vous ne penſez, repliqua-t-il. Je ſuis à préſent mille fois plus en état de ſentir ce que vous valez, que je ne l'aurois été dans le temps que vous voudriez que je vous euſſe aimée. Tout alors m'échappoit, eſprit, délicateſſe, ſentiments; toujours tenté, n'aimant jamais, mon cœur ne s'émouvoit point, même dans ces moments, où emporté par mes tranſports, je n'étois plus à moi-même. Cependant on me croyoit amoureux, je croyois l'être auſſi. L'on s'applaudiſſoit de pouvoir me rendre ſi ſenſible; moi-même je me félicitois d'être capable d'une auſſi délicate volupté : il me ſembloit qu'il n'y avoit dans la nature que moi d'aſſez heureux pour ſentir ſi vivement les charmes de l'amour. Sans ceſſe aux pieds de ce que j'aimois, quelquefois languiſſant, jamais éteint, je trouvois dans mon ame mille reſſources dont j'étois étonné de pouvoir faire ſi peu d'uſage. Un ſeul regard portoit le trouble & le feu dans mes ſens; mon imagination toujours bien au-delà de mes plaiſirs... Ah, Naſſès! s'écria vivement Zulica, que vous deviez être aimable! Non! vous n'aimez plus comme vous aimiez alors.

Mille fois davantage, repliqua-t-il;

dans le temps dont je vous parle, je n'aimois point. Emporté par le feu de mon âge, c'étoit à lui, non à mon cœur, que je devois tous ces mouvements que je croyois de l'amour; & j'ai bien ſenti depuis.... Ah! interrompit-elle, il eſt impoſſible que vous n'ayez point perdu à être défabuſé. La jalouſie, la défiance, mille monſtres qu'alors vous vous ſeriez ſeulement fait ſcrupule d'imaginer, empoiſonnent à préſent vos plaiſirs. Plus inſtruit, vous avez donc été moins heureux. Votre eſprit n'a pu s'éclaircir qu'aux dépens de votre cœur; vous raiſonnez mieux ſur le ſentiment, mais vous n'aimez plus ſi bien.

Ce raiſonnement, répondit-il, feroit autant contre vous que contre moi; & je dois croire, en ſuppoſant toujours que Mazulhim a été votre premier Amant, que vous ne pouvez pas m'aimer autant que vous l'avez aimé, lui. Je ne ſerois point ſurpriſe du tout que vous euſſiez cette idée, repliqua-t-elle; vous ne ſuivez avec plaiſir que celles auxquelles je puis perdre... mais laiſſons cela. Point du tout, dit-il, ne le laiſſons pas.

Au reſte, continua-t-elle aigrement, à la façon dont vous avez vécu, il n'eſt pas bien ſurprenant que vous penſiez

mal des femmes. Et ſi c'étoit, interrompit-il, la façon dont les femmes vivent, qui fût cauſe que je n'en penſe pas bien? Vous allez dire qu'il eſt impoſſible que cela ſoit. Non, je vous jure, reprit-elle d'un air dédaigneux, je n'en prendrai pas la peine. Ah! j'entends, repartit-il, vous craindriez qu'elle ne fût inutile. Vous ne voulez donc pas abſolument me dire qui vous avez aimé?

Quoi! s'écria-t-elle, penſez-vous encore à cela? Si vous m'aimiez, pourriez-vous douter de ce que je vous dis? En vérité, Zulica, lui dit-il, vous m'en croirez ſi vous voulez, mais ceci devient du dernier ridicule.

Zulica qui, comme Votre Majeſté a pu le voir, dit Amanzéi, cherchoit depuis long-temps à détourner la converſation.... Elle faiſoit bien, interrompit le Sultan; mais vous auriez, vous, fait beaucoup mieux; ſi vous l'aviez rapprochée, & ſi vous m'aviez épargné toutes ces diſſertations que vous y avez miſes à tort & à travers. Vous convenez que vous n'êtes qu'un bavard, & ce n'eſt que pour en parler plus! Comment voulez-vous qu'on tienne à ces perfidies-là? En un mot, comme en mille, finiſſez votre hiſtoire.

Zulica, continua Amanzéi, oppoſa long-temps encore de mauvaiſes défaites aux empreſſements de Naſſès. Enfin, elle parut ſe rendre, après avoir tiré parole de lui qu'il ne l'en eſtimeroit pas moins. Plus je me ſuis défendue de ſatisfaire votre curioſité, lui dit-elle, moins à préſent j'y devrois céder. Vous me ſaurez peut-être moins de gré de l'aveu qu'enfin vous m'arrachez, que vous ne me voudrez de mal de vous l'avoir refuſé ſi long-temps. Vous aurez tort. Vous ne devez pas ignorer qu'il eſt plus aiſé d'inſpirer un nouveau goût à une femme, que de la faire convenir de ceux qu'elle a eus. Je ne ſais ſi c'eſt par fauſſeté que quelques-unes penſent ainſi; mais, pour moi, je puis vous jurer que mon ſilence n'étoit pas fondé ſur un auſſi indigne motif. Je crois qu'il eſt impoſſible que l'on ſe rappelle avec plaiſir une foibleſſe qui, loin de ſe retracer à votre imagination avec les charmes qu'elle avoit autrefois pour vous, ne s'y préſente jamais qu'accompagnée des remords qu'elle vous cauſe, ou du ſouvenir douloureux des mauvais procédés d'un Amant. Cela eſt exactement vrai, dit Naſſès; une femme délicate eſt bien à plaindre.

Fort bien, dit le Sultan ; mais pour le plaiſir que je prends à vous entendre, je deſire que vous remettiez à demain la ſuite (car je n'oſe encore dire la fin) de cette inouie converſation.

CHAPITRE XVIII.

Rempli d'alluſions fort difficiles à trouver.

VOUS ſaurez donc, continua Zulica, que quand j'entrai dans le monde, je ne laiſſai pas (ſans être pourtant plus belle qu'une autre) de trouver plus d'Amants que je n'en deſirois, toute ſotte que j'étois alors ſur ce que l'on appelle l'empire de la beauté. Quand je dis des Amants, j'entends cette foule de gens déſœuvrés qui diſent qu'ils aiment, plus par habitude que par ſentiment ; qu'on écoute parce qu'il le faut, & qui parviennent plus aiſément à nous faire croire que nous ſommes aimables, qu'à ſe le faire trouver eux-mêmes. Ils amuſerent long-temps ma vanité, & ne m'en rendirent pas plus ſenſible. Née délicate, je craignois l'amour ; je ſentois que je trouverois difficilement un cœur auſſi tendre, auſſi vrai que le mien ; & que

le plus grand malheur qui puiſſe arriver à une femme raiſonnable, eſt d'avoir une paſſion, quelque heureuſe même qu'elle puiſſe être. Tant que je dus être indifférente, ces conſidérations prirent tout ſur moi; mais je connus enfin qu'elles n'avoient retenu mon cœur, que parce qu'on n'avoit pas encore ſu le toucher; que ce calme dont nous nous applaudiſſons, eſt moins en nous l'ouvrage de la raiſon, que l'effet du haſard. Une moment, un ſeul moment ſuffit pour troubler mon cœur! voir, aimer, adorer même; ſentir à la fois, & avec une extrême violence, ce que l'amour a de plus doux & de plus cruels mouvements; être livrée au plus flatteur eſpoir, retomber de-là dans les plus cruelles incertitudes: tout cela fut l'ouvrage d'un regard & d'une minute. Etonnée, confuſe même d'un état ſi nouveau pour mon ame; dévorée de deſirs qui juſques alors m'avoient été inconnus, ſentant la néceſſité d'en démêler la cauſe, craignant de la connoître, abſorbée dans cette douce émotion, cette divine langueur qui avoient ſurpris tous mes ſens, je n'oſois m'aider de ma raiſon pour détruire des mouvements qui, tout confus, tout inexplicables qu'ils

étoient pour moi, me faiſoient déja jouir de ce bonheur qu'on ne peut définir, & quand on le ſent, & quand on ne le ſent plus.

Je vis enfin que j'aimois. Quelque empire que ce mouvement eût déja pris ſur moi, j'eſſayai de le combattre. Les leçons du devoir, la crainte de me perdre dans le monde, ſoupirs, larmes, remords, tout fut inutile; ou, pour mieux dire, tout augmentoit encore ce ſentiment cruel dont j'étois tyranniſée. Ah, Naſſès! quel ne fut pas mon plaiſir, quand dans les ſoins reſpectueux, quoiqu'empreſſés, de ce que j'adorois, je connus que j'étois aimée! Quel trouble! quels tranſports! Avec quel ménagement, quels égards, ne m'apprenoit-il pas ſa paſſion! Quelle douleur d'être obligée de contraindre la mienne!

Que vous êtes heureux, Naſſès, de pouvoir, au premier mouvement dont votre ame eſt agitée, l'apprendre à l'objet qui le cauſe, de ne pas connoître cette diſſimulation ſi néceſſaire pour nous conſerver votre eſtime, mais ſi pénible pour un cœur tendre! Combien de fois, en l'entendant ſoupirer auprès de moi, ſoupirois-je de douleur de ne l'oſer faire pour lui! quand ſes yeux

s'attachoient tendrement ſur les miens, que j'y trouvois cette expreſſion douce & langoureuſe, que j'y trouvois enfin l'amour même. Ah ! comment, dans ces inſtants qui me mettoient ſi loin de moi, avois-je la force de me dérober à cette volupté qui m'entraînoit ? Enfin, il parla. Naſſès, vous ignorez le plaiſir que donne ce tendre, ce charmant aveu. On ne vous dit qu'on vous aime qu'après vous l'avoir fait deſirer, & quelquefois trop long-temps ; qu'après vous avoir fait redire mille fois que vous aimez : mais voir un amant timide, un amant adoré, mais qui ne ſait pas ſon bonheur, pénétré de ſentiment, de crainte, de reſpect, venir à vos pieds vous déclarer tout ce qu'il ſent pour vous ; manquer même d'expreſſions pour vous l'apprendre ; tremblant autant de l'émotion que ſon amour lui donne, que de la crainte qu'il ne ſoit pas agréé ; voler au-devant de ſes paroles, ſe les répéter tout bas, ſe les graver dans le cœur ; en lui répondant qu'on ne le croit pas, ſe faire intérieurement un crime de ſon menſonge ; s'exagérer même ce qu'il vous dit ; ajouter à tout l'amour qu'il vous montre, celui que vous ſentez pour lui :

Naſſès ! croyez-moi, de tous les ſpectacles, de tous les plaiſirs, ceux dont je vous parle, ſont aſſurément les plus doux.

Si la vanité ſuffit pour vous rendre agréable le ſpectacle que vous me peignez ſi vivement, répondit Naſſès, je conçois que quand l'amour y mêle l'intérêt du cœur, il n'en eſt pas pour vous de plus ſatisfaiſant. Mais enfin il parla, cet Amant ſi tendrement aimé ; répondites-vous ?

Peignez-vous mon embarras, répliqua-t-elle : combattue par l'amour & par la vertu, ſi la derniere ne l'emporta pas, du moins elle me ſervit à maſquer l'autre ; mais ce ne fut point autant que je le deſirois... Livrée trop long-temps à ſes diſcours, mon émotion découvrit le ſecret de mon cœur ; & croyant ne lui répondre que froidement, ma bouche & mes yeux lui dirent mille fois que ma tendreſſe égaloit la ſienne.

C'eſt un malheur qui eſt arrivé à d'autres, répondit froidement Naſſès. Hé bien ! qui étoit cet homme ſi dangereux, que le voir & l'aimer, ne furent, malgré votre fierté naturelle, qu'une même choſe ? Que vous importe ſon nom, demanda-t-elle ? ne vous dis-je pas ce que vous vouliez ſavoir ? Pas encore, repliqua-t-il ; & vous ſentez

bien vous même, que la confidence n'eſt pas complete. Hé bien! répondit-elle, c'étoit le Raja Amagi.

Amagi! s'écria-t-il; quel temps avez-vous donc pris pour l'avoir? Il eſt mon ami, ne me cache rien; & je ſais que, depuis qu'il eſt dans le monde, il n'a véritablement aimé que Canzade. Amagi! répéta-t-il; mais ne vous tromperiez-vous point?

Aſſurément, s'écria-t-elle à ſon tour, voilà une ſinguliere queſtion! elle eſt unique. Point du tout, reprit-il, vous allez voir qu'elle eſt fort ſimple. Amagi m'a dit que, malgré ſon extrême tendreſſe pour Canzade, & le peu d'envie qu'il avoit de lui manquer, il s'étoit quelquefois amuſé ailleurs, parce qu'il y a des femmes qui font des avances ſi peu ménagées, & que nous ſommes ſi fats, que le mépris qu'elles nous inſpirent, ne nous empêche pas de leur ſavoir gré, pour le moment du moins, de ce qu'elles font pour nous. En me parlant des infidélités qu'il avoit faites à Canzade, il m'a avoué qu'il ſe les reprochoit d'autant plus, que parmi les femmes qui l'avoient quelquefois arraché à elle, il n'en avoit pas trouvé une qui méritât de l'eſtime & de l'attachement, & qui ne fît pour lui, par

déréglement de tête ſeulement, ce qu'il avoit été aſſez ridicule pour attribuer quelquefois à un ſentiment ſi vif qu'il leur avoit fait oublier toutes bienſéances. Vous n'êtes pas de ces femmes-là, vous! par conſéquent je dois croire qu'il ne vous a pas aimée.

Vous voyez bien qu'il ne vous dit pas tout, répondit-elle; car il m'a aimée plus de trois ans, avec toute l'ardeur poſſible. S'il ne me l'a pas dit, repartit-il, ce n'étoit pas qu'il voulût m'en faire un myſtere; mais c'eſt qu'apparemment, il ne s'eſt pas ſouvenu de me le dire. Fut-ce vous qui lui fîtes une infidélité? Me ferez-vous long-temps de pareilles queſtions, lui demanda-t-elle? Je vous en demande pardon, reprit-il; mais vous êtes ſi peu faite pour être quittée, qu'elle ne doit pas vous ſurprendre. Il vous quitta donc? Après lui, qui eſt-ce qui vous occupa?

Perſonne, répondit-elle d'un air ſimple. Long-temps livrée à la douleur de l'avoir perdu, je me flattois que je ne pouvois plus être ſenſible; mais Mazulhim parut, & je ne me tins point parole.

Parbleu! s'écria-t-il, les femmes ſont bien malheureuſes, & bien cruellement

expoſées à la calomnie ! Cela n'eſt que trop vrai, dit-elle; mais à propos de quoi vous en ſouvenez-vous à préſent? A propos de vous, repartit-il, à qui, puiſqu'il faut vous le dire, on a l'injuſtice de donner un peu plus d'aventures que je vois que vous n'en avez eues. Oh ! répondit-elle, cela ne me fâche, ni ne m'étonne. Pour peu qu'une femme ne faſſe pas peur, on n'imagine point qu'elle ne ſoit pas plus ſenſible qu'il ne le faudroit; & ce ſont ſouvent les hommes qu'elle a voulu écouter le moins, que le public lui donne le plus: quoi qu'il en ſoit, cela ne me fait rien.

Ne ſeroit-il donc pas poſſible de vous obliger à parler d'autres choſes? Il n'eſt donc pas vrai que vous avez eu tous les Amants qu'on vous a donnés, lui demanda-t-il encore ? Zulica ne répondit à cette nouvelle impertinence, qu'en hauſſant les épaules. Ne vous fâchez point de ce que je vous dis, continua-t-il; ſi vous étiez moins aimable, je croirois plus aiſément que vous ne diminuez rien de votre hiſtoire. Pardonnez-moi, répondit-elle aigrement, j'ai eu toute la terre. Enfin, reprit-il, voici ce qu'on m'a dit.

Vos commencements ſont douteux;

on ſait pourtant que, dans votre très-grande jeuneſſe, paſſionnée pour les talents, & perſuadée que le meilleur moyen pour en acquérir & les perfectionner, eſt d'intéreſſer vivement tous ceux qui les poſſedent, vous ne dédaignâtes pas vos maîtres, & que c'eſt ce qui fait que vos chantez avec tant de goût, & que vous danſez avec tant de grace.

Ah! grand Dieu! quelle horrreur! s'écria Zulica. Vous avez raiſon de vous récrier là-deſſus, Madame, répondit-il froidement; car, en effet, cela eſt horrible. Pour moi, je ne vous condamne pas, & ne ſaurois même aſſez vous eſtimer de ce que, dans un âge où les femmes qui un jour doivent être le moins réſervées, ont tous les préjugés imaginables, vous avez eu aſſez de force d'eſprit pour ſacrifier ceux que votre naiſſance & l'éducation devoient vous avoir donnés.

A votre entrée dans le monde, convaincue qu'on ne ſauroit y être trop fauſſe, vous cachâtes ſous un air prude & froid le penchant qui vous porte aux plaiſirs. Née peu tendre, mais exceſſivement curieuſe, tous les hommes que vous vîtes alors, piquerent votre curioſité; & autant que vous le pûtes,

vous les connûtes à fond. Quand on a autant d'eſprit & de pénétration que vous, l'étude d'un homme n'eſt pas une choſe bien difficile ; & j'ai oui-dire que celui que vous vous attachâtes le plus à obſerver, ne vous occupa pas huit jours. Ces amuſements philoſophiques éclaterent ; on donna un mauvais tour à vos intentions : ſans renoncer à votre curioſité, vous la modérâtes ; cependant ce ne fut pas pour long-temps. Vos occupations particulieres n'ayant pas l'aveu de ceux qui en étoient les témoins, vous crûtes devoir vous ſouſtraire à leurs yeux ; vous renoncâtes à la ſolitude, & vous allâtes porter dans le monde ce penchant naturel qui vous portoit à tout connoître.

La Princeſſe Saheb avoit alors Iskender pour Amant ; vous voulûtes juger par vous-même ſi l'on pouvoit ſe fier à ſon goût, & vous le lui enlevâtes. Elle ne vous l'a jamais pardonné, & s'en plaint même encore tous les jours.

Ah ! juſte Ciel ! s'écria Zulica outrée de fureur ; eſt-il au monde de plus abominables calomnies !

On m'a aſſuré, continua-t-il avec le même ſang froid qu'il avoit commencé, que vous quittâtes bientôt Iskender, pour

pour prendre Akébat-Mirza, à qui, parce que, tout Prince qu'il étoit, il vous ennuyoit, vous aſſociâtes le Viſir Atamulk & l'Emir Noureddin; que le Prince ne vous entretenant jamais que du mauvais état de ſa ſanté, que vous connoiſſiez pour être plus déplorable encore qu'il ne le diſoit, le Viſir étant trop occupé des affaires de l'Etat pour l'être de vos charmes autant qu'il l'auroit dû, & ne vous amuſant jamais que des détails de profonde politique, & l'Emir des grandes actions qu'il avoit faites à la guerre, vous vous étiez dégoûtée de trois perſonnages plus importants qu'aimables.

On oſe ajouter que ſachant combien il eſt dangereux à la Cour de ſe faire des ennemis, vous leur aviez laiſſé ignorer vos diſpoſitions à leur égard, & que, forcée de les ménager, vous vous étiez, avec tout le myſtere poſſible, jettée entre les bras du jeune Vélid, qui, moins grand, moins profond, moins guerrier, mais plus agréable que ſes rivaux, vous avoit lui ſeul, pendant quelque temps, dédommagée de l'ennui qu'ils vous cauſoient. On dit encore que voyant Vélid moins amoureux, & ayant beſoin, pour réveiller ſon ardeur, de lui donner de

l'inquiétude, vous aviez pris Jemla; que Vélid, fâché de ſe voir un rival, & vous épiant avec ſoin, avoit enfin découvert les trois autres; & que toute cette affaire, juſques-là ſi judicieuſement conduite, avoit fini pour vous par l'éclat le plus injurieux, & vous avoit donné les plus cruelles & les plus publiques mortifications.

Ah! c'en eſt trop, interrompit Zulica en ſe levant, & je vais.... Un moment encore, s'il vous plaît, Madame, dit Naſſès en la retenant: on a pouſſé l'impudence juſqu'à me dire, que voyant que les affaires réglées ne vous réuſſiſſoient pas, haïſſant l'amour, mais tenant encore aux plaiſirs, vous ne vous étiez plus permis que des amuſements paſſagers, aſſez agréables pour remplir vos moments, mais jamais aſſez vifs pour intéreſſer votre cœur; ſorte de philoſophie qui, pour le dire en paſſant, n'a pas laiſſé de faire quelques progrès dans ce ſiecle-ci, & dont il ſeroit aiſé de démontrer la ſageſſe & l'utilité, ſi c'étoit ici le temps de le faire.

A la fin de ce récit, Zulica ſe mit à pleurer de fureur; & Naſſès, feignant de ne pas s'en appercevoir, continua ainſi: Vous concevez bien que je vous rends

trop de juſtice, que je vous connois trop à préſent, pour croire abſolument tout ce qu'on m'a dit. Vous me faites trop de graces, répondit-elle. Non, reprit-il modeſtement, ce que je fais pour vous eſt tout ſimple ; & pour ſavoir l'opinion que je dois en avoir, je n'ai qu'à conſulter la façon dont vous vous êtes rendue à mes deſirs : mais en ne croyant pas tout, vous ſentez bien auſſi qu'il eſt impoſſible que je ne croye rien.

Pourquoi donc, lui demanda-t-elle ! Tout ce qu'on vous a dit eſt ſi probable, que je ne puis concevoir que vous vouliez avoir pour moi un ménagement ſi déplacé. Je crois donc ſeulement, reprit-il.... Ah ! croyez tout, Monſieur, interrompit-elle, croyez tout, & ne nous revoyons jamais. Quand vous le mériteriez, répondit-il, c'eſt un effort dont je ne ſerois pas capable ; jugez ſi, en vous croyant innocente, je pourrois prendre aſſez ſur moi, être aſſez barbare, pour faire ce que vous ſemblez me conſeiller. Non, non, Monſieur, repliqua-t-elle : vous croyez tout ce qu'on a dit ; vous le croyez, & vous ne valez pas la peine que je vous déſabuſe. Ainſi donc, reprit-il, nous allons être brouillés ? Une même ſoirée aura vu naître &

finir votre ardeur ; car je ne parle pas de la mienne, ajouta-t-il en ſoupirant, je ne ſens que trop qu'elle ſera éternelle.

Oui, Monſieur, répondit Zulica ; oui, nous ſerons brouillés, & pour jamais. Pour jamais, s'écria-t-il ? c'eſt-à-dire, que vous me quittez auſſi promptement que vous m'avez pris. C'eſt, en honneur, une choſe que je ne croyois pas poſſible. Mais comment cette conſtance ſi prodigieuſe dont vous vous piquez, cette ame ſi délicate ſur le ſentiment, peut-elle s'accommoder d'un procédé pareil ? Quelle cruelle violence n'allez-vous pas vous faire pour me tenir parole ! Que je vous plains ! Après tout, rien n'eſt plus heureux pour moi, puiſque vous deviez changer, que de vous voir changer ſi promptement ; un plus long commerce avec vous, m'auroit rendu votre inconſtance trop douloureuſe. Je me flatte pourtant encore que vous ferez vos réflexions, & que s'il eſt vrai que votre goût pour moi ſoit totalement éteint, vous craindrez du moins que je puiſſe dire que, comblé de vos bontés les plus particulieres, vous, ayant tous les ſujet du monde de vous louer de moi, vous n'avez pas

pu gagner ſur vous d'être conſtante ſeulement vingt-quatre heures. Après les petites libertés que vous m'avez permiſes, on trouvera votre procédé mauvais, je vous en avertis. Non, continua-t-il, en s'avançant vers elle & en la ſerrant tendrement dans ſes bras; non, vous ne ferez pas cette injuſtice à l'Amant du monde le plus paſſionné. Qui moi? s'écria-t-elle, en ſe débattant dans ſes bras avec violence, moi? je ſerois encore à vous? Elle ajouta à ce propos, tout ce qui pouvoit marquer vivement à Naſſès ſon indignation contre lui. Ce fut en vain qu'il voulut triompher de ſes efforts; ſon dépit la ſervant mieux que n'avoit fait cette ſévere vertu pour laquelle elle combattoit ſi mal-à-propos, il fut obligé de diſputer contre elle, juſqu'à des faveurs ſi peu importantes, qu'il n'avoit pas encore cru les lui devoir demander. Elle ſe défendoit toujours contre lui, lorſqu'un char qu'ils entendirent arrêter, ſuſpendit l'attaque & la réſiſtance.

Voilà ſans doute mes gens, Monſieur, lui dit-elle, & je pars. Je ne vous preſſe pas de réfléchir ſur ce qui s'eſt paſſé entre nous, cela vous ſeroit inutile; plus on eſt capable d'un mauvais procé-

dé, moins on eſt fait pour le ſentir.

En achevant ces paroles, elle ſe leva, & elle alloit ſortir, lorſque ce que je dirai demain à Votre Majeſté, la força de demeurer. Pourquoi demain, dit le Sultan; penſez-vous que vous ne me le diriez pas aujourd'hui, ſi j'en avois la fantaiſie? Heureuſement pour vous, je n'ai ſur tout ceci aucune curioſité; & ſoit demain, ſoit un autre jour, tout cela m'eſt indifférent.

CHAPITRE XIX.

Ah! Tant mieux!

APRÈS ce qui s'étoit paſſé entre Zulica & Mazulhim, elle devoit peu s'attendre à le revoir; c'étoit cependant lui qui entroit. Elle recula de ſurpriſe en le voyant, & les pleurs ſuccédant à ſon étonnement; elle ſe laiſſa tomber ſur moi. Il feignit de ne pas remarquer l'état où ſa préſence la mettoit, & s'avançant vers elle d'un air libre: Je viens, Reine, lui dit-il, vous demander pardon. Un enchaînement d'affaires, accablantes, affreuſes, déſeſpérantes, m'a empêché de me rendre à vos ordres...

Quoi ! vous pleurez ! Ah, Naſſès ! cela n'eſt pas bien ; vous avez abuſé de ma facilité, de mon amitié, de ma confiance... Mais, au vrai, je ne comprends rien à tout ceci, moi. Vous êtes fâchée ! c'eſt que j'en ſuis furieux, déſolé, je ne m'en conſolerai jamais. Ceci fait une aventure unique, étonnante, du premier rare !... Enfin, ne peut-on pas ſavoir ce que c'eſt que tout cela ? Dites donc, vous autres ? vous ne parlez point ? Ah ! je vois ce que c'eſt, j'en ſuis la cauſe innocente. Vous me croyez infidele, oui, vous le croyez. Que vous connoiſſez peu mon cœur ! je reviens à vous, mille fois, je dis, mille fois plus tendre, plus épris, plus enchanté que jamais.

Plus Mazulhim feignoit de tendreſſe, plus Zulica, déconcertée, abattue, s'obſtinoit au ſilence. Naſſès, qui jouiſſoit malignement de ſa confuſion, craignoit, s'il répondoit à Mazulhim, qu'elle ne profitât de ce temps-là pour ſe remettre, & attendoit impatiemment qu'elle répondît elle-même. Ce fut en vain. Ils reſterent quelque temps tous trois dans le ſilence. De grace, éclairciſſez-moi ce myſtere, dit enfin Mazulhim à Naſſès ; eſt-ce de vous, ou de moi, que

Madame a à ſe plaindre ? Ne m'aime-t-elle plus, vous aime-t-elle ? Point du tout, repartit Naſſès ; c'eſt moi, puiſqu'il faut vous le dire, que l'infidelle juge à propos de ne plus aimer. Nous ſommes brouillés. Ah, perfide ! dit Mazulhim. Après les ſerments que vous m'aviez faits de m'être toujours fidelle.. Quelle horreur ! Ce n'eſt qu'avec une peine extrême que je ſuis parvenu à conſoler Madame de votre perte, répondit Naſſès ; c'eſt une juſtice que je lui dois : & pour faire mon devoir juſqu'au bout, je vais, quelque choſe qu'il m'en coûte, vous laiſſer eſſayer ſi vous pourrez avec plus de facilité la conſoler de la mienne. Adieu, Madame, pourſuivit-il en s'adreſſant à Zulica, mon bonheur n'a pas duré long-temps ; mais je connois trop la bonté de votre cœur, pour ne pas eſpérer qu'un jour vous me rendrez ce que votre prévention me fait perdre aujourd'hui. En cas qu'il vous plaiſe de vous ſouvenir de moi, ſoyez ſûre que je ſerai toujours à vos ordres.

Lorſque Naſſès fut parti, Zulica ſe leva bruſquement ; & ſans regarder Mazulhim, voulut ſortir auſſi. Non, Madame, lui dit-il d'un air reſpectueux, je ne

puis me déterminer à vous quitter ſans m'être juſtifié ; il ſe pourroit auſſi que vous euſſiez quelques petites excuſes à me faire ; & de quelque façon que ce ſoit, il me paroît indécent que nous nous ſéparions ſans nous être expliqués. Garderez-vous toujours le ſilence ? Ne vous ſouvient-il plus que vous m'aviez promis une conſtance éternelle ? Ah ! Monſieur, répondit-elle en pleurant, n'ajoutez pas à vos autres indignités, celle de me parler encore d'un amour que vous n'avez jamais reſſenti ! Hé bien ! répliqua-t-il, voilà les femmes ! On manque malgré ſoi, on en gémit, on ſeche, on languit de douleur ; & lorſqu'on n'a mérité que d'être plaint, que l'on revient, plein des plus tendres tranſports, ſe jetter aux pieds de ce qu'on aime, on ſe trouve abhorré ! Après tout, vous ſeriez moins injuſtes, ſi vous étiez moins délicates. Avec les ames ſenſibles, on n'a jamais de petits torts. Je vous remercie de votre colere pourtant : ſans elle, j'aurois peut-être ignoré toute ma vie combien vous m'aimiez, & je vous en aurois moi-même aimé moins. Mais, dites-moi donc, ajouta-t-il en s'approchant d'elle familiérement, êtes-vous réellement bien fâchée ?

Zulica ne répondit à cette queſtion qu'en le regardant avec le dernier mépris. C'eſt qu'au fond, continua-t-il, il me ſeroit bien aiſé de me juſtifier; mais oui, ajouta-t-il, en lui voyant hauſſer les épaules, très-aiſé, je ne dis rien de trop. Car voyons, quels ſont mes torts avec vous?

En vérité, s'écria-t-elle, j'admire votre impudence! Me faire venir ici; ne vous y pas rendre; tout mauvais, tout impertinent, tout mépriſable même qu'eſt ce procédé, vous êtes fait pour l'avoir, il ne m'a point étonnée: mais y joindre la derniere perfidie! m'envoyer ici un inconnu que vous inſtruiſez de ma foibleſſe, quand vous devriez la cacher à toute la terre... Oui! la cacher, interrompit-il; ce ſeroit un beau myſtere & fort utile, au reſte, que celui-là. Penſez-vous qu'une affaire entre perſonnes comme nous, puiſſe s'ignorer? Mais je ſuppoſe que, contre votre expérience même, vous vous fuſſiez aſſez aveuglée pour croire qu'on ne vous nommeroit pas; en quoi, (permettez-moi de vous le demander) vous ai-je expoſée? Notre ſecret n'eſt-il pas mieux entre les mains d'un homme d'un certain rang, qu'entre celles d'un eſclave?

Avois-je même alors, pour vous l'envoyer, celui qui a auprès de moi le détail de ces ſortes de choſes, & n'étoit-il pas ici à nous attendre ? Le temps me preſſoit. J'ai choiſi pour vous inſtruire de ce qui m'arrivoit, celui de mes amis à qui je ſais le plus de mœurs, Naſſès enfin, qui, outre des mœurs, a de l'eſprit, & eſt l'homme du monde qui aſſurément mérite le plus d'être vu avec plaiſir, & à qui, j'oſe le dire, on doit le plus d'eſtime & de conſidération.

Au reſte, je prendrai la liberté de vous dire que je ne vois pas bien pourquoi, après les remerciments que vous l'avez ſi généreuſement mis a portée de vous faire, vous vous plaignez de ce que je vous l'ai envoyé. Entre nous, cet article pourroit mériter éclairciſſement : vous ne me le donnerez pourtant qu'en cas qu'il vous plaiſe de le faire ; car, ſoit dit ſans vous fâcher, je ne ſuis ni auſſi curieux, ni auſſi incommode que vous.

Que d'impertinence & de fatuité, s'écria Zulica ! Doucement, s'il vous plaît, Madame, ſur les exclamations de ce genre, dit vivement Mazulhim : tel que vous me voyez, il y a mille choſes ſur leſquelles je pourrois me récrier

auſſi, & je vous demande en grace de ne pas m'obliger à prendre ma révanche. Si vous voulez bien me faire l'honneur de m'en croire, nous nous parlerons amicalement; peut-être y gagnerez-vous autant que moi. Voyons un peu? La préſence de Naſſès vous a fâchée d'abord, je n'en doute pas; & ce dont je doute auſſi peu, c'eſt que pour vous mettre à l'aiſe avec lui, vous l'avez accablé de toutes les faveurs que vous aviez la bonté de me deſtiner. Quand cela ſeroit, répondit fiérement Zulica... J'entends, interrompit-il, cela eſt. Hé bien! oui, reprit-elle courageuſement, oui, je l'ai aimé. N'abuſons pas ici des mots, répliqua-t-il: vous ne l'avez point aimé; mais cela eſt revenu au même. Convenez, puiſqu'à préſent vous le connoiſſez un peu, que c'eſt un homme d'un rare mérite.

Ce que j'en ſais, répartit-elle froidement, c'eſt que s'il eſt fat, inſolent, & ſans égards, il a du moins de quoi ſe le faire pardonner; & que tel qui oſe prendre les mêmes tons, auroit plus d'une raiſon pour être modeſte.

Toute détournée qu'eſt cette épigramme, reprit-il, je ſens à merveille qu'elle s'adreſſe à moi, & je veux bien,

ſans que cela tire à conſéquence, vous donner la petite conſolation de me l'entendre avouer. Je pouſſerai même les égards beaucoup plus loin, & ne me permettrai pas une juſtification dont peut-être la politeſſe ſeroit bleſſée.

Que vous tenez de miſérables propos, s'écria-t-elle en le regardant d'un air de pitié, & que le ton railleur & léger convient mal à une *eſpece* comme vous! Vous aurez beau faire, Madame, répondit-il, je ne m'écarterai ni du reſpect que je vous dois, ni du plan ſur lequel j'ai réſolu de vous entretenir. Je ne ſerai pas fâché de vous offrir en ma perſonne un modele de modération; peut-être qu'en ne me voyant point me démentir, vous ſerez tentée de m'imiter. Vous l'exercerez donc tout ſeul, cette modération ſi vantée, répartit-elle en ſe levant; car je vais.... Non, s'il vous plaît, Madame, dit-il en la retenant, vous ne me quitterez point; ce n'eſt pas ainſi que des gens comme nous doivent finir: pour votre honneur, pour le mien, nous devons naturellement nous prêter à un éclairciſſement, & éviter un éclat qui ſeroit beaucoup plus à craindre pour vous que pour moi. En un mot, Zulica, vous m'écouterez.

Soit que Zulica ſentît le tort que cette aventure pourroit lui faire ſi elle ſe répandoit, & qu'elle crût, toutes réflexions faites, ne devoir rien oublier pour engager Mazulhim au ſilence ; ſoit que trop mépriſable pour être long-temps fâchée qu'on la mépriſât, ſa colere commençât à ſe calmer, elle ſe rejetta ſur le Sopha, mais ſans regarder Mazulhim, qui, peu touché de cette marque de dépit, reprit ainſi ſon diſcours. Vous convenez que vous avez pris Naſſès ; un autre vous diroit que communément une femme ne s'engage dans une nouvelle affaire, que quand celle qu'elle avoit eſt entiérement rompue ; & là-deſſus il vous accableroit de tout le mépris qu'en apparence ſemble mériter cette conduite : pour moi, qui ai aſſez d'uſage du monde pour ſentir comment cela s'eſt fait, loin de vous en ſavoir mauvais gré, je vous en aime davantage.

Ce n'étoit cependant pas l'effet que je voulois produire ſur votre cœur, répondit-elle. Vous n'en pouviez rien ſavoir, repliqua-t-il : dans le trouble où vous étiez, étoit-il poſſible que vous démêlaſſiez les motifs qui vous faiſoient agir ? Vous me croyiez inconſtant, ou

vous preſſoit de vous engager ; ſi vous m'aviez moins aimé, vous ne l'auriez pas fait ; & Naſſès auroit tenté vainement de vous mener auſſi loin qu'il l'a fait. Il n'appartient, croyez-moi, qu'à la paſſion la plus vive, d'inſpirer ces mouvements qui ne laiſſent pas aux réflexions le temps ou la liberté d'agir. Je ne ſaurois aſſez m'étonner que Naſſès ait été aſſez peu délicat pour vouloir profiter du moment où vous vous trouviez, ou aſſez aveuglé pour ne pas voir que, même entre ſes bras, vous étiez toute à un autre, & que, ſans votre amour pour moi, vous ne l'auriez jamais rendu heureux.

Oh ! non, répondit-elle, il m'a plu, & je vous ai fait aſſurément une infidélité dans toutes les règles. Vanité toute pure de votre part, répliqua-t-il ; n'allez pas croire cela, rien n'eſt moins vrai.

Comment donc, dit-elle, rien n'eſt moins vrai ! Je trouve aſſez ſingulier que vous vouliez ſavoir mieux que moi ce qui en eſt. Je le ſais pourtant ſi bien, que je pourrois vous dire mot à mot comment il s'y eſt pris pour vous ſéduire, répondit-il. Naſſès vous a trouvé belle ; il a mieux aimé vous inſtruire

des desirs que vous lui donniez, que de me justifier, & je parierois même, que loin de vous parler en ma faveur, il a... Cela n'est pas douteux, interrompit-elle. Ne vous dis-je pas, continua-t-il? Quel misérable triomphe a-t-il remporté-là, & qu'il est peu flatteur! Après tout, il y a des gens à qui il faut pardonner ces petits stratagêmes; ils en ont besoin pour plaire.

Quoi! lui dit-elle avec étonnement, vous oseriez me soutenir que vous n'êtes point infidele? Assurément, reprit-il, je ne l'étois pas, & c'est ce qui rend votre aventure si plaisante. Vous n'étiez pas coupable, répéta-t-elle! qu'étiez-vous donc devenu? Je ne suis, répliqua-t-il, sorti de chez l'Empereur, qu'à l'heure à laquelle vous m'avez vu arriver ici; & Zâdis même, à qui, par parenthese, on a fait mille plaisanteries sur ce qu'il a été hier perdu tout le jour, ne m'a point quitté; il peut vous le dire.

Au nom de Zâdis, Zulica frémit, & regarda en rougissant Mazulhim, qui, sans paroître remarquer aucun de ses mouvements, continua ainsi.

Quoique j'aye toujours pour vous un goût fort vif, vous concevez bien que

nous ne vivrons plus enſemble dans cette intimité que vous m'avez permiſe. Ce n'eſt pas que je ne vous pardonne tout; mais un commerce lié ne nous convient plus. Au reſte, nous nous étions pris plus de fantaiſie que d'amour; ce n'étoit point le ſentiment qui nous uniſſoit: ce qui arrive ne doit ni vous mortifier, ni me déplaire, ni nous empêcher de céder au caprice, ſi, ſans vouloir nous reprendre, nous nous en trouvons quelquefois ſuſceptibles l'un pour l'autre. Je me flatte, répondit-elle dédaigneuſement, qu'en faiſant cet arrangement, vous en ſentez tout le ridicule, & vous n'eſpérez pas de m'y faire conſentir. Pardonnez-moi, reprit-il; vous êtes trop raiſonnable pour ne pas ſentir ce que l'on doit d'égards & de ménagements à ſes anciens amis; d'ailleurs, vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui, c'eſt un uſage établi de former autant d'affaires que l'on peut, & d'accorder tout à ſes nouvelles connoiſſances, ſans pour cela retrancher rien aux anciennes. Vous trouverez bon que les choſes s'arrangent comme j'ai l'honneur de vous le dire, & que je regarde ce point-là comme très-décidé entre nous.

A ce honteux marché, Zulica, très-

digne qu'on le fît avec elle, s'offenſa pourtant de ce que Mazulhim oſoit la croire capable de ce qu'elle faiſoit tous les jours, & voulut le prendre avec lui ſur un ton de dignité, qui, ne la rendant que plus mépriſable, ne l'encouragea que plus à ne la pas ménager.

S'il n'étoit pas ſi tard, lui dit-il, je vous prouverois que loin que vous ayez à vous plaindre de moi, vous avez mille remercîments à me faire. Je n'ignore pas que Zâdis a paſſé hier chez vous, & ſeul avec vous, toute la journée, & une grande partie de la nuit. Plus curieux que je n'étois jaloux, & ſûr que vous manqueriez à la parole que vous m'aviez donnée de ne le jamais revoir, je vous ai fait obſerver tous deux... Il n'étoit pas beſoin, interrompit-elle, que vous en priſſiez la peine. Je n'ai point prétendu me cacher; le motif qui m'a fait recevoir hier Zâdis chez moi, ne peut jamais que me faire honneur. Ah, ah! dit-il d'un air ſurpris, cela eſt très-particulier! Votre air railleur n'empêchera point que je ne diſe vrai, répliqua-t-elle: je n'avois pas encore rompu abſolument avec lui; & c'étoit pour lui annoncer que je ne le verrois jamais.... Que vous paſſâtes, interrompit-il, tout

le jour & toute la nuit avec lui. Je ne vous contredis pas ſur le motif, tout extraordinaire qu'il eſt ; car enfin, vous avouerez qu'il eſt rare qu'une femme ſe renferme vingt-quatre heures avec un homme quand elle ne veut que ſe brouiller avec lui. Mais comme une choſe, pour être ſans exemple, peut n'en être pas moins fenſée, je conçois moi, qui ne cherche uniquement qu'à vous juſtifier, que Zâdis recevant de vous la confirmation de ſon malheur, en a penſé mourir de déſeſpoir à vos genoux ; & que touchée de l'abattement où votre inconſtance le jettoit, vous l'avez conſolé avec toute l'humanité dont vous êtes capable, ſans que vos ſoins pour lui priſſent rien ſur la fidélité que vous m'aviez jurée. Un homme déſeſpéré eſt peu raiſonnable ; on a de la peine à l'amener à une conduite ſenſée ; il faut dire, redire, retourner mille fois la même choſe ; eſſuyer des regrets, des reproches, des larmes, de la fureur : rien ne prend plus de temps. Au reſte, je vous dirai que vous n'avez pas à regretter celui que vous avez employé à tâcher de calmer Zâdis ; il étoit aujourd'hui d'une gaieté charmante. Zâdis gai ! Cela vous paroît-il convenable ? Si, comme je me garderai

bien d'en douter, vous me dites vrai; ou vos conſeils ont eu de l'empire ſur lui, ou, pour vous regretter auſſi peu qu'il le fait, il falloit qu'il vous aimât bien foiblement. Si l'un fait honneur à votre eſprit, l'autre en fait aſſez peu à vos charmes; mais je ne vous afflige pas, vous ſavez à quoi vous en tenir là-deſſus. A tout évènement, vous deviez bien lui recommander de paroître triſte, au moins pour le temps que vous pouviez avoir beſoin de me tromper.

Zulica, à ces propos, voulut eſſayer de ſe juſtifier; mais Mazulhim l'interrompant: Tout ce que vous pourriez me dire, Madame, lui dit-il, ſeroit inutile. Epargnez-vous une juſtification que je ne vous demande, ni ne veux recevoir, & qui vous coûteroit ſans me ſatisfaire. Adieu, ajouta-t-il en ſe levant, il eſt tard; & nous devrions déja nous être ſéparés. A propos, que ferez-vous de Naſſès?

Zulica, à cette queſtion, parut étonnée. Ce que je vous demande, pourſuivit-il, me paroît ſenſé. Vous vous êtes quittés mal, & il me ſemble qu'en cela vous avez manqué de prudence. Si vous faites bien, vous le reverrez; croyez-moi, évitez un éclat. Il ne doit pas vous

être plus difficile de le garder en le haïſſant, qu'il ne vous l'a été de le prendre ſans l'aimer. Si vous vous obſtinez à ne le pas revoir, il parlera peut-être; & quoique rien aſſurément ne ſoit ſi ſimple que ce que vous avez fait, il ſe trouveroit des gens aſſez noirs, aſſez injuſtes, pour vous donner le tort, & pour faire d'une choſe toute ordinaire, l'hiſtoire la plus ſinguliere & la plus ridicule. Ce n'eſt pas, dans le fond, ce qu'on en dira, qui doit vous inquiéter; quand on porte un certain nom, qu'on eſt d'un certain rang, une affaire de plus ou de moins n'eſt pas une choſe à laquelle on doive regarder de ſi près: mais c'eſt qu'il faut éviter de ſe faire des ennemis. Demain, je vous le préſenterai. Moi! s'écria-t-elle, je vous reverrois? Eh oui! répondit-il en lui préſentant la main pour deſcendre, il faudra prendre cela ſur vous. Si, par haſard, Zâdis eſt aſſez extraordinaire pour le trouver mauvais, comptez ſur moi; où il ſera forcé de vous quitter, ou il s'accoutumera à la fin à nous voir vous faire aſſidument notre cour.

En achevant ces paroles, il lui offrit encore la main; & voyant qu'elle s'obſtinoit à la refuſer: Quelle miſere, lui

dit-il en la lui prenant malgré elle! Vous faites l'enfant à un point qui n'eſt pas ſupportable.

Alors ils ſortirent. Ils ſortirent, s'écria le Sultan! Ah! le grand mot! c'eſt à mon gré, le meilleur de votre hiſtoire; & ne revinrent-ils pas? Je ne revis plus Zulica, répondit Amanzéi, mais je vis encore long-temps Mazulhim. Et toujours, dit le Sultan, comme vous ſavez.... Parbleu! c'étoit un rare garçon! Quelle femme eut-il après Zulica? Beaucoup qui ne valoient pas mieux qu'elle, & quelques-unes qui ne méritoient pas de l'avoir, & dont le deſtin me faiſoit pitié. Mais à propos, demanda Schah-Baham à la Sultane, n'avez-vous pas trouvé que Mazulhim traite bien mal cette Zulica? Je la trouve ſi mépriſable, repliqua la Sultane, que je voudrois, s'il étoit poſſible, qu'il l'eût encore plus punie. Il m'a ſemblé à moi, repartit le Sultan, qu'elle étoit trop douce avec lui; cela n'eſt pas dans la nature. Et moi, je crois le contraire, dit la Sultane: une femme telle que Zulica, n'a point de reſſources contre le mépris; & comme l'ignominie de ſa conduite la livre aux plus cruelles inſultes, la baſſeſſe de ſon caractere, &

cette honte intérieure dont malgré elle-même elle ſe ſent toujours accablée, ne lui laiſſent pas la force de les repouſſer. D'ailleurs, quand il ſeroit vrai qu'Amanzéi eût outré l'humiliation de Zulica, loin de lui en faire des reproches, je lui en ſaurois bon gré. Ce ſeroit en quelque façon donner des préceptes du vice, que de le peindre heureux & triomphant. Oh oui! reprit le Sultan, cela eſt bien néceſſaire! Mais laiſſons cela, la diſpute m'aigrit; & je ne doute point que je me fâchaſſe, ſi nous parlions plus long-temps. Quand vous eûtes quitté Mazulhim, où allâtes-vous, Amanzéi?

CHAPITRE XX.

Amuſements de l'Ame.

QUELQUES plaiſirs que je trouvaſſe dans la petite maiſon de Mazulhim, l'intérêt de mon ame la força de m'en arracher; & perſuadé que ce ne ſeroit pas-là que je trouverois ma délivrance, j'allai chercher quelque maiſon où je fuſſe, s'il étoit poſſible, plus

heureux que dans toutes celles que j'avois déja habitées. Après pluſieurs courſes qui n'offrirent à mes yeux que des choſes que j'avois vues, ou des faits peu dignes d'être racontés à Votre Majeſté, j'entrai dans un vaſte Palais qui appartenoit à un des plus grands Seigneurs d'Agra. J'y errai quelque temps; enfin, je fixai ma demeure dans un Cabinet orné avec une extrême magnificence & beaucoup de goût, quoique l'un ſemble toujours exclure l'autre. Tout y reſpiroit la volupté; les ornements, les meubles, l'odeur des parfums exquis qu'on y brûloit ſans ceſſe, tout la retraçoit aux yeux, tout la portoit dans l'ame : ce Cabinet enfin auroit pu paſſer pour le temple de la molleſſe, pour le vrai ſéjour des plaiſirs.

Un inſtant après que je m'y fus placé, je vis entrer la divinité à qui j'allois appartenir. C'étoit la fille de l'Omrah chez qui j'étois. La jeuneſſe, les graces, la beauté, ce je ne ſais quoi qui ſeul les fait valoir, & qui, plus puiſſant, plus marqué qu'elles mêmes, ne peut cependant jamais être défini; tout ce qu'il y a de charmes & d'agréments, compoſoit ſa figure. Mon ame ne put la voir ſans émotion, elle éprou-

va

va à ſon aſpect mille ſenſations délicieuſes que je ne croyois pas à ſon uſage. Deſtiné à porter quelquefois une ſi belle perſonne, non-ſeulement je ceſſai de me tourmenter ſur mon ſort, mais même je commençai à craindre d'être obligé de commencer une nouvelle vie.

Ah! Brama, me diſois-je, quelle eſt donc la félicité que tu prépares à ceux qui t'ont bien ſervi, puiſque tu permets que les ames que ton juſte courroux a réprouvées, jouiſſent de la vue de tant d'attraits! Viens, continuois-je avec tranſports; viens, image charmante de la divinité, viens calmer une ame inquiete, qui déja ſeroit confondue avec la tienne, ſi des ordres cruels ne la retenoient pas dans ſa priſon.

Il ſembla dans cet inſtant que Brama voulût exaucer mes vœux. Le Soleil étoit alors à ſon plus haut point, il faiſoit une chaleur exceſſive: Zéïnis ſe prépara bientôt à jouir des douceurs du ſommeil; & tirant elle-même les rideaux, ne laiſſa dans le cabinet que ce demi-jour ſi favorable au ſommeil & aux plaiſirs, qui ne dérobe rien aux regards, & ajoute à leur volupté; qui rend enfin

la pudeur moins timide, & lui laiſſe accorder plus à l'amour.

Une ſimple tunique de gaze, & preſque toute ouverte, fut bientôt le ſeul habillement de Zéïnis; elle ſe jetta ſur moi nonchalamment. Dieux! avec quels tranſports je la reçus! Brama, en fixant mon ame dans des Sophas, lui avoit donné la liberté de s'y placer où elle voudroit; qu'avec plaiſir en cet inſtant j'en fis uſage!

Je choiſis avec ſoin l'endroit d'où je pouvois le mieux obſerver les charmes de Zéïnis, & je me mis à les contempler avec l'ardeur de l'Amant le plus tendre, & l'admiration que l'homme le plus indifférent n'auroit pu leur refuſer. Ciel! que de beautés s'offrirent à mes regards! Le ſommeil vint enfin fermer ces yeux qui m'inſpiroient tant d'amour.

Je m'occupai alors à détailler tous les charmes qu'il me reſtoit encore à examiner, & à revenir ſur ceux que j'avois déja parcourus. Quoique Zéïnis dormît aſſez tranquillement, elle ſe retourna quelquefois; & chaque mouvement qu'elle faiſoit, dérangeant ſa tunique, offrit à mes avides regards de nouvelles beautés. Tant d'appas acheverent de troubler mon ame. Accablée ſous le

nombre & la violence de ſes deſirs, toutes ſes facultés demeurerent quelque temps ſuſpendues. C'étoit en vain que je voulois former une idée; je ſentois ſeulement que j'aimois; & ſans prévoir ou craindre les ſuites d'une auſſi funeſte paſſion, je m'y abandonnois tout entier.

Objet délicieux, m'écriai-je enfin! Non, tu ne peux pas être une mortelle. Tant de charmes ne ſont pas leur partage! Au-deſſus même des êtres aériens, il n'en eſt point que tu n'effaces. Ah! daigne recevoir les hommages d'une ame qui t'adore, garde-toi de lui préférer quelque vil mortel. Zéïnis! divine Zéïnis! non, il n'en eſt point qui te mérite; non, Zéïnis, puiſqu'il n'en eſt point qui puiſſe te reſſembler!

Pendant que je m'occupois de Zéïnis avec tant d'ardeur, elle fit un mouvement, & ſe retourna. La ſituation où elle venoit de ſe mettre, m'étoit favorable; & malgré mon trouble, je ſongeai à en profiter. Zéïnis étoit couchée ſur le côté, ſa tête étoit penchée ſur un couſſin du Sopha, & ſa bouche le touchoit preſque. Je pouvois, malgré la rigueur de Brama, accorder quelque choſe à la violence de mes deſirs; mon ame

alla ſe placer ſur le couſſin, & ſi près de la bouche de Zéïnis, qu'elle parvint enfin à s'y coller toute entiere.

Il y a, ſans doute, pour l'ame, des délices que le terme de plaiſir n'exprime pas, pour qui même celui de volupté n'eſt pas encore aſſez fort. Cette ivreſſe douce & impétueuſe où mon ame ſe plongea, qui en occupa ſi délicieuſement toutes les facultés, cette ivreſſe ne ſauroit ſe peindre.

Sans doute notre ame embarraſſée de ſes organes, obligée de meſurer ſes tranſports ſur leur foibleſſe, ne peut, quand elle ſe trouve empriſonnée dans un corps, s'y livrer avec autant de force que lorſqu'elle en eſt dépouillée. Nous la ſentons même quelquefois dans un vif mouvement de plaiſir, qui, voulant forcer les barrieres que le corps lui oppoſe, ſe répand dans toute ſa priſon, y porte le trouble & le feu qui la dévore, cherche vainement une iſſue, & accablée des efforts qu'elle a faits, tombe dans une langueur qui pendant quelque temps, ſemble l'avoir anéantie. Telle eſt, à ce que je crois du moins, la cauſe de l'épuiſement où nous jette l'excès de la volupté.

Tel eſt notre ſort, que notre ame tou-

jours inquiete au milieu des plus grands plaiſirs, eſt réduite à en deſirer plus encore qu'elle n'en trouve. La mienne collée ſur la bouche de Zéïnis, abymée dans ſa félicité, chercha à s'en procurer une encore plus grande. Elle eſſaya, mais vainement, à ſe gliſſer toute entiere dans Zéïnis; retenue dans ſa priſon par les ordres cruels de Brama, tous ſes efforts ne purent l'en délivrer. Ses élans redoublés, ſon ardeur, la fureur de ſes deſirs échaufferent apparemment celle de Zéïnis. Mon ame ne s'apperçut pas plutôt de l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur la ſienne, qu'elle redoubla ſes efforts. Elle erroit avec plus de vivacité ſur les levres de Zéïnis, s'élançoit avec plus de rapidité, s'y attachoit avec plus de feu. Le déſordre qui commençoit à s'emparer de celle de Zéïnis, augmenta le trouble & les plaiſirs de la mienne. Zéïnis ſoupira, je ſoupirai; ſa bouche forma quelques paroles mal articulées, une aimable rougeur vint colorer ſon viſage. Le ſonge le plus flatteur vint enfin égarer ſes ſens. De doux mouvements ſuccéderent au calme dans lequel elle étoit plongée. Oui! tu m'aimes, s'écria-t-elle tendrement! Quelques mots inter-

alla ſe placer ſur le couſſin, & ſi près de la bouche de Zéïnis, qu'elle parvint enfin à s'y coller toute entiere.

Il y a, ſans doute, pour l'ame, des délices que le terme de plaiſir n'exprime pas, pour qui même celui de volupté n'eſt pas encore aſſez fort. Cette ivreſſe douce & impétueuſe où mon ame ſe plongea, qui en occupa ſi délicieuſement toutes les facultés, cette ivreſſe ne ſauroit ſe peindre.

Sans doute notre ame embarraſſée de ſes organes, obligée de meſurer ſes tranſports ſur leur foibleſſe, ne peut, quand elle ſe trouve empriſonnée dans un corps, s'y livrer avec autant de force que lorſqu'elle en eſt dépouillée. Nous la ſentons même quelquefois dans un vif mouvement de plaiſir, qui, voulant forcer les barrieres que le corps lui oppoſe, ſe répand dans toute ſa priſon, y porte le trouble & le feu qui la dévore, cherche vainement une iſſue, & accablée des efforts qu'elle a faits, tombe dans une langueur qui pendant quelque temps, ſemble l'avoir anéantie. Telle eſt, à ce que je crois du moins, la cauſe de l'épuiſement où nous jette l'excès de la volupté.

Tel eſt notre ſort, que notre ame tou-

jours inquiete au milieu des plus grands plaiſirs, eſt réduite à en deſirer plus encore qu'elle n'en trouve. La mienne collée ſur la bouche de Zéïnis, abymée dans ſa félicité, chercha à s'en procurer une encore plus grande. Elle eſſaya, mais vainement, à ſe gliſſer toute entiere dans Zéïnis; retenue dans ſa priſon par les ordres cruels de Brama, tous ſes efforts ne purent l'en délivrer. Ses élans redoublés, ſon ardeur, la fureur de ſes deſirs échaufferent apparemment celle de Zéïnis. Mon ame ne s'apperçut pas plutôt de l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur la ſienne, qu'elle redoubla ſes efforts. Elle erroit avec plus de vivacité ſur les levres de Zéïnis, s'élançoit avec plus de rapidité, s'y attachoit avec plus de feu. Le déſordre qui commençoit à s'emparer de celle de Zéïnis, augmenta le trouble & les plaiſirs de la mienne. Zéïnis ſoupira, je ſoupirai; ſa bouche forma quelques paroles mal articulées, une aimable rougeur vint colorer ſon viſage. Le ſonge le plus flatteur vint enfin égarer ſes ſens. De doux mouvements ſuccéderent au calme dans lequel elle étoit plongée. Oui! tu m'aimes, s'écria-t-elle tendrement! Quelques mots inter-

rompus par les plus tendres ſoupirs, ſuivirent ceux-là. Doutes-tu, continua-t-elle, que tu ne ſois aimé?

Moins libre encore que Zéïnis, je l'entendois avec tranſport, & n'avois plus la force de lui répondre. Bientôt ſon ame auſſi confondue que la mienne, s'abandonna toute au feu dont elle étoit dévorée; un doux frémiſſement... Ciel! Que Zéïnis devint belle!

Mes plaiſirs & les ſiens ſe diſſiperent par ſon réveil. Il ne lui reſta plus que la douce illuſion qui avoit occupé ſes ſens, qu'une tendre langueur à laquelle elle ſe livra avec une volupté qui la rendoit bien digne des plaiſirs dont elle venoit de jouir. Ses regards où l'amour même régnoit, étoient encore chargés du feu qui couloit dans ſes veines. Quand elle put ouvrir les yeux, ils avoient déja perdu de l'impreſſion voluptueuſe que mon amour & le trouble de ſes ſens y avoient miſe, mais qu'ils étoient encore touchants! Quel mortel, en ſe devant le bonheur de les voir ainſi, ne ſeroit expiré de l'excès de ſa tendreſſe & de ſa joie!

Zéïnis, m'écriois-je avec tranſport! aimable Zéïnis, c'eſt moi qui viens de te rendre heureuſe; c'eſt à l'union de ton

ame & de la mienne, que tu dois tes plaiſirs. Ah! puiſſe-tu les lui devoir toujours, & ne répondre jamais qu'à mon ardeur! Non, Zéïnis, il n'en peut jamais être de plus tendre & de plus fidele. Ah! ſi je pouvois ſouſtraire mon ame au pouvoir de Brama, ou qu'il pût l'oublier; éternellement attaché à la tienne, ce ſeroit par toi ſeule que ſon immortalité pourroit devenir un bonheur pour elle, & qu'elle croiroit perpétuer ſon être. Si je te perds jamais, ame que j'adore! Eh! comment dans l'immenſité de la nature, ou accablé de ces liens cruels dont Brama me chargera peut-être, pourrai-je te retrouver! Ah, Brama! Si ton pouvoir ſuprême m'arrache à Zéïnis, fais au moins que, quelque douloureux que me ſoit ſon ſouvenir, je ne le perde jamais!

Pendant que mon ame parloit ſi tendrement à Zéïnis, cette fille charmante ſembloit s'abandonner à la plus douce rêverie, & je commençai à m'allarmer de la tranquillité avec laquelle elle avoit pris ce ſonge dont quelques inſtants auparavant je trouvois tant à me féliciter. Zéïnis, me diſois-je, eſt ſans doute accoutumée aux plaiſirs qu'elle vient de goûter. Quelque choſe

qu'ils ayent pris ſur ſes ſens, ils n'ont point étonné ſon imagination : elle rêve, mais elle ne paroît pas ſe demander la cauſe des mouvements dont elle a été agitée. Familiariſée avec ce que l'amour a de plus tendres tranſports, je n'ai fait que lui en retracer l'idée. Un mortel plus heureux a déja développé dans le cœur de Zéïnis, ce germe de tendreſſe que la nature y a mis. C'eſt ſon image, non mon ardeur, qui l'a enflammée; elle connoît l'amour, elle en a parlé; elle ſembloit au milieu de ſon trouble être occupée du ſoin de raſſurer un Amant, qui, peut-être, eſt accoutumé à porter entre ſes bras ſes craintes & ſon inquiétude. Ah, Zéïnis! s'il eſt vrai que vous aimiez; que dans l'état où m'a mis la colere de Brama, mon ſort va devenir horrible!

Mon ame erroit entre toutes ces idées, lorſque j'entendis frapper doucement à la porte. La rougeur de Zéïnis à ce bruit imprévu, augmenta mes craintes. Elle raccommoda avec promptitude le dérangement où les erreurs de ſon ſommeil l'avoient laiſſée; & plus en état de paroître, elle ordonna qu'on entrât. Ah! me dis-je avec une extrême douleur; c'eſt peut-être un ri-

val qui va s'offrir à ma vue : s'il eſt heureux, quel ſupplice ! S'il le devient, que Zéïnis ſoit telle que quelquefois je la ſuppoſe, & que ce ſoit à elle que je doive ma délivrance ; quel coup affreux pour moi, ſi je ſuis forcé de me ſéparer d'elle après les ſentiments qu'elle m'a inſpirés !

Quoique, par la connoiſſance que j'avois des mœurs d'Agra, je duſſe être raſſuré contre la crainte de quitter Zéïnis, & qu'il fût aſſez vraiſemblable qu'à l'âge de quinze ans à peu près qu'elle paroiſſoit avoir, elle n'eût pas tout ce que Brama demandoit pour me rendre à une autre vie, il ſe pouvoit auſſi que j'euſſe tout à craindre d'elle de ce côté là ; & quelque cruel qu'il fût pour moi d'être témoin des bontés qu'elle auroit pour mon rival, je préférois ce ſupplice à celui de la perdre.

A l'ordre de Zéïnis, un jeune Indien, de la figure la plus brillante, étoit entré dans le Cabinet. Plus il me parut digne de plaire, plus il excita ma haine ; elle redoubla, à l'air dont Zéïnis le reçut. Le trouble, l'amour & la crainte ſe peignirent tour-à-tour ſur ſon viſage : elle le regarda quelque temps avant que de lui parler ; il me parut auſſi agité

qu'elle : mais à ſon air timide & reſpectueux, je jugeai que s'il étoit aimé, on ne le favoriſoit pas encore. Malgré ſon trouble & ſon extrême jeuneſſe, (car il ne me parut guere plus âgé que Zéïnis,) il ſembloit n'en être pas à ſa premiere paſſion, & je commençai à eſpérer que je n'aurois de cette aventure, que le chagrin que je pouvois le mieux ſupporter.

Ah, Phéléas! lui dit Zéïnis avec émotion, que venez-vous chercher ici? Vous, que j'eſpérois y trouver, répondit-il en ſe jettant à ſes genoux, vous ſans qui je ne puis vivre, & qui voulûtes bien hier me promettre de me voir ſans témoins. Ah! n'eſpérez pas, reprit-elle vivement, que je vous tienne parole; ſortons, je ne veux pas reſter plus long-temps dans ce Cabinet. Zéïnis, répliqua-t-il, m'enviez-vous le bonheur de reſter ſeul un moment avec vous, & ſe peut-il que vous vous repentiez ſi-tôt de la premiere faveur que vous m'accordez? Mais, répondit-elle d'un air embarraſſé, ne puis-je pas vous parler ailleurs qu'ici; & ſi vous m'aimiez, vous obſtineriez-vous à me demander une choſe pour laquelle j'ai tant de répugnance?

Phéléas, ſans lui répondre, lui ſaiſit une main, & la baiſa avec toute l'ardeur dont j'aurois été capable. Zéïnis le regardoit languiſſamment; elle ſoupiroit, encore émue de ce ſonge qui lui avoit peint ſon Amant ſi preſſant, & où elle avoit été ſi foible : diſpoſée encore plus à l'amour, par les impreſſions qui lui en étoient reſtées, chaque fois que ſes yeux ſe tournoient vers Phéléas, ils devenoient plus tendres, & reprenoient inſenſiblement un peu de cette volupté que mon amour y avoit miſe quelques moments auparavant.

Malgré le peu d'expérience de Phéléas, ſa tendreſſe, qui le rendoit attentif à tous les mouvements de Zéïnis, les lui laiſſoit aſſez remarquer, pour qu'il ne pût pas douter qu'elle le voyoit avec plaiſir. Zéïnis, d'ailleurs ſimple & ſans art, ne cachant à Phéléas que par pudeur l'état où ſa préſence la mettoit, en croyant lui dérober beaucoup du trouble dont elle étoit agitée, le lui montroit tout entier. Phéléas n'en ſavoit pas aſſez pour triompher d'une coquette dont la fauſſe vertu & les airs décents l'auroient effrayé; mais il n'étoit que trop dangereux pour Zéïnis, qui, preſſée par ſon amour, ignoroit, même en

craignant de céder, la façon dont elle auroit pu ſe défendre.

Avec quelque plaiſir qu'elle vît Phéléas à ſes genoux, elle le pria de ſe lever. Loin de lui obéir, il les lui ſerroit avec une expreſſion ſi tendre & des tranſports ſi vifs, que Zéïnis en ſoupira. Ah, Phéléas! lui dit-elle avec émotion, ſortons d'ici, je vous en conjure. Me craindrez-vous toujours, lui demanda-t-il tendrement! Ah, Zéïnis! que mon amour vous touche peu! Que pouvez-vous craindre d'un Amant qui vous adore, qui preſque en naiſſant fut ſoumis à vos charmes, & qui depuis, uniquement touché d'eux, n'a voulu vivre que pour vous? Zéïnis, ajouta-t-il, en verſant des larmes, voyez l'état où vous me réduiſez!

En achevant ces paroles, il leva ſur elle ſes yeux chargés de pleurs; elle le fixa quelque temps d'un air attendri; & cédant enfin aux tranſports que l'amour & la douleur de Phéléas lui cauſoient: Ah cruel! lui dit-elle d'une voix étouffée par les pleurs qu'elle tâchoit de retenir, ai-je mérité les reproches que vous me faites, & quelles preuves puis-je vous donner de ma tendreſſe, ſi, après toutes celles que vous

en avez reçues, vous voulez en douter encore? Si vous m'aimiez, reprit-il, ne vous oublieriez-vous pas avec moi dans cette ſolitude; & loin d'en vouloir ſortir, auriez-vous quelque autre crainte que celle qu'on ne vînt nous y troubler? Hélas, reprit-elle naïvement, qui vous dit que j'en aye d'autres?

A ces mots, Phéléas quittant bruſquement ſes genoux, courut à la porte, & la ferma. En revenant, il rencontra Zéïnis, qui devinant ce qu'il alloit faire, s'étoit levée pour l'en empêcher: il la prit entre ſes bras; & malgré la réſiſtance qu'elle lui oppoſoit, il la remit ſur moi, & s'y aſſit auprès d'elle.

CHAPITRE DERNIER.

JE ne ſais ſi Zéïnis imagina que quand une porte eſt fermée, il eſt inutile de ſe défendre, ou ſi, craignant moins d'être ſurpriſe, elle-même ſe craignît plus; mais à peine Phéléas fut-il auprès d'elle, que rougiſſant moins de ce qu'il faiſoit que de ce qu'elle appréhendoit qu'il ne voulût faire; avant mê-

me qu'il lui demandât rien, d'une voix tremblante & d'un air interdit, elle le ſupplia de vouloir bien ne lui rien demander. Le ton de Zéïnis étoit plus tendre qu'impoſant, & ne fâcha ni ne contint Phéléas. Couché auprès d'elle, il la ſerroit dans ſes bras avec tant de fureur, que Zéïnis, en commençant à connoître combien elle devoit le craindre, malgré elle, partagea ſes tranſports.

Quelque émue qu'elle fût, elle tâcha de ſe débarraſſer des bras de Phéléas; mais c'étoit avec tant d'envie d'y reſter, que pour rendre ſes efforts inutiles, il n'eut pas beſoin d'en employer de bien grands. Ils ſe regarderent quelque temps ſans rien dire; mais Zéïnis ſentant augmenter ſon trouble, & craignant enfin de ne pouvoir pas en triompher, pria, mais doucement, Phéléas de vouloir bien la laiſſer.

Ne voudrez-vous donc jamais me rendre heureux, lui demanda-t-il? Ah! répondit-elle avec une étourderie que je ne lui ai pas encore pardonnée, vous ne l'êtes que trop; & avant que vous vinſſiez, vous l'avez été bien davantage.

Plus ſes paroles parurent obſcures à Phéléas, plus il lui parut néceſſaire d'apprendre de Zéïnis ce qu'elles vou-

loient dire. Il la preſſa long-temps de les lui expliquer ; &, quelque répugnance qu'elle eût à parler davantage, il la preſſoit ſi tendrement, la regardoit avec tant de paſſion, qu'enfin il acheva de la troubler. Mais ſi je vous le dis, dit-elle d'une voix tremblante, vous en abuſerez. Il lui jura que non, avec des tranſports qui, loin de la raſſurer ſur ſes craintes, ne devoient pas lui laiſſer douter qu'il ne lui manquât de parole. Trop émue pour pouvoir former cette idée, ou trop peu expérimentée pour connoître toute la force de la confidence qu'elle alloit lui faire ; après s'être encore foiblement défendue contre ſes empreſſements, elle lui avoua qu'un moment avant qu'il entrât, s'étant endormie, elle l'avoit vu, mais avec des tranſports dont elle n'avoit jamais eu l'idée. Etois-je entre vos bras, lui demanda-t-il en la ſerrant dans les ſiens ? Oui, répondit-elle, en portant ſur lui des yeux troublés. Ah ! continua-t-il avec une extrême émotion, vous m'aimiez plus alors que vous ne m'aimez à préſent. Je ne pouvois pas vous aimer plus, repliqua-t-elle ; mais il eſt vrai que je craignois moins de vous le dire. Après ? lui demanda-t-il. Ah ! Phé-

léas! s'écria-t-elle en rougiſſant, que me demandez-vous? Vous étiez plus heureux que je ne veux que vous le ſoyez jamais, & vous n'en étiez pas moins injuſte.

Phéléas à ces mots, ne pouvant plus contenir ſon ardeur, & devenu plus téméraire par la confidence que Zéïnis lui avoit faite, ſe ſoulevant un peu, & ſe penchant ſur elle, fit ce qu'il put pour approcher ſa bouche de la ſienne. Quelque hardie que fût cette entrepriſe, Zéïnis peut-être ne s'en ſeroit pas offenſée; mais Phéléas, uniquement occupé de ſe rendre heureux, porta ſon audace ſi loin, qu'elle ne crut pas devoir lui pardonner ce qu'il faiſoit. Ah, Phéléas! s'écria-t-elle, ſont-ce-là les promeſſes que vous m'avez faites, & craignez-vous ſi peu de me fâcher?

Quelque violents que fuſſent les tranſports de Phéléas, Zéïnis ſe défendit ſi ſérieuſement, & il vit tant de colere dans ſes yeux, qu'il crut ne devoir plus s'opiniâtrer à une victoire qu'il ne pouvoit remporter ſans offenſer ce qu'il aimoit; & qui, même par la réſiſtance de Zéïnis, devenoit extrêmement douteuſe pour lui. Soit reſpect, ſoit timidité, enfin, il s'arrêta; & n'oſant plus regar-

der Zéïnis : Non, lui dit-il triſtement, quelque cruelle que vous ſoyez, je ne m'expoſerai plus à vous déplaire. Si je vous étois plus cher, vous craindriez ſans doute moins de faire mon bonheur; mais quoique je ne doive plus eſpérer de vous rendre ſenſible, je ne vous aimerai pas moins tendrement.

En achevant ces paroles, il ſe leva d'auprès d'elle, & ſortit. Mortellement fâchée que Phéléas la quittât, & n'oſant cependant pas le rappeller, la tête appuyée ſur ſes mains, Zéïnis pleuroit, & étoit demeurée ſur le Sopha. Inquiete pourtant du départ de ſon Amant, elle ſe levoit pour ſavoir ce qu'il étoit devenu, lorſque, ramené par ſa tendreſſe, il rentra dans le Cabinet.

Elle rougit en le revoyant, & ſe laiſſa tomber ſur moi en pouſſant un profond ſoupir. Il courut ſe jetter à ſes genoux, lui prit tendrement la main; & n'oſant la baiſer, il l'arroſa de ſes larmes. Ah! levez-vous, lui dit Zéïnis ſans le regarder. Non, Zéïnis, lui dit-il, c'eſt à vos pieds que j'attends mon arrêt; un ſeul mot.... Mais vous pleurez! Ah, Zéïnis! eſt-ce moi qui fais couler vos larmes?

La barbare Zéïnis, en ce moment, lui

ſerra la mains ; & tournant vers lui des yeux que les pleurs qu'ils verſoient embelliſſoient encore, ſoupira ſans lui répondre. Le trouble qui régnoit dans ſes yeux, ne fut pas plus obſcur pour Phéléas qu'il ne l'étoit pour moi-même. Ciel ! s'écria-t-il en l'embraſſant avec fureur, ſeroit-il poſſible que Zéïnis gardât encore le ſilence ! Hélas ! Phéléas ne perdit rien de ce qu'il ſembloit lui dire ; & ſans interroger davantage Zéïnis, il alla chercher, juſques ſur ſa bouche, l'aveu qu'elle ſembloit lui refuſer encore.

En cet inſtant, je n'entendis plus que le bruit de quelques ſoupirs étouffés. Phéléas s'étoit emparé de cette bouche charmante où mon ame un inſtant avant lui.... Mais pourquoi rappeller un ſouvenir encore ſi cruel pour moi ? Zéïnis s'étoit précipitée dans les bras de ſon Amant ; l'amour, un reſte de pudeur qui ne la rendoit que plus belle, animoient ſon viſage & ſes yeux. Ce premier trouble dura long-temps. Phéléas & Zéïnis, tous deux immobiles, reſpirant mutuellement leur ame, ſembloient accablés de leurs plaiſirs.

Tout cela, dit alors le Sultan, ne vous faiſoit pas grand plaiſir, n'eſt-il

pas vrai ? auſſi de quoi vous aviſiez-vous de devenir amoureux, pendant que vous n'aviez pas de corps. Cela étoit d'une folie inconcevable : car, en bonne foi, à quoi cette fantaiſie pouvoit-elle vous mener ? Vous voyez bien qu'il faut ſavoir raiſonner quelquefois. Sire, répondit Amanzéi, ce ne fut qu'après que ma paſſion fut bien établie, que je ſentis combien elle devoit me tourmenter ; & ſelon ce qui arrive ordinairement, les réflexions vinrent trop tard. Je ſuis vraiment fâché de votre accident ; car je vous aimois aſſez ſur la bouche de cette fille que vous avez nommée, reprit le Sultan : c'eſt réellement dommage qu'on vous ait dérangé.

Tant que Zéïnis avoit réſiſté à Phéléas, dit Amanzéi, je m'étois flatté que rien ne pourroit la vaincre ; & lorſque je la vis plus ſenſible, je crus qu'arrêtée par les préjugés de ſon âge, elle ne porteroit pas ſa foibleſſe juſques où elle pouvoit faire mon malheur. J'avouerai cependant que quand je lui entendis raconter ce ſonge que j'avois cru qu'elle ne devoit qu'à moi, que j'appris d'elle-même que l'image de Phéléas étoit la ſeule qui ſe fût préſentée à elle, & que c'étoit au pouvoir qu'il avoit ſur ſes ſens

& non à mes tranſports, qu'elle avoit dû ſes plaiſirs, il me reſta peu d'eſpoir d'échapper au ſort que je craignois tant. Moins délicat cependant que je n'aurois dû l'être, je me conſolois du bonheur de Phéléas, par la certitude que j'avois de le partager avec lui. Quelque choſe qu'il eût dit à Zéïnis de ſa paſſion & de la fidélité qu'il lui avoit toujours gardée, il ne me paroiſſoit pas poſſible qu'il fût parvenu à l'âge de quinze ou ſeize ans, ſans avoir eu au moins quelque curioſité qui l'empêcheroit de délivrer mon ame de cette captivité qui m'avoit long-temps paru ſi cruelle, & que je préférois dans cette inſtant au poſte le plus glorieux qu'une ame pût remplir. Tout déſeſpéré que j'étois de la foibleſſe de Zéïnis, j'en attendis les ſuites avec moins de douleur, dès que je me fus perſuadé que, quelque choſe qui arrivât, je ne ſerois pas contraint de la quitter.

Quelque affreuſe que fût pour moi la tendre léthargie où ils étoient plongés, & que chaque ſoupir qu'ils pouſſoient paroiſſoit augmenter encore, elle retardoit les téméraires entrepriſes de Phéléas; & quoiqu'elle me prouvât à quel point ils ſentoient leur bonheur, je priois ardemment Brama de ne point

permettre qu'elle ſe diſſipât. Inutiles vœux ! j'étois trop criminel, pour que deux ames innocentes, & dignes de leur félicité, me fuſſent ſacrifiées.

Phéléas, après avoir langui quelques inſtants ſur le ſein de Zéinis, preſſé par de nouveaux deſirs, que la foibleſſe de ſon Amante avoit rendu plus ardents, la regarda avec des yeux qui exprimoient la délicieuſe ivreſſe de ſon cœur. Zéïnis, embarraſſée des regards de Phéléas, détourna les ſiens en ſoupirant. Quoi ! tu fuis mes regards, lui dit-il ? Ah ! tourne plutôt vers moi tes beaux yeux. Viens lire dans les miens toute l'ardeur que tu m'inſpires.

Alors il la reprit entre ſes bras. Zéïnis tenta encore de ſe dérober à ſes tranſports ; mais ſoit qu'elle ne voulût pas réſiſter long-temps, ſoit que, ſe faiſant illuſion à elle-même, en cédant, elle crut réſiſter, Phéléas fut bientôt regardé auſſi tendrement qu'il deſiroit de l'être

Quoique les dernieres bontés de Zéïnis l'euſſent jetté dans une tendre langueur peu différente de celle où mes tranſports l'avoient plongée, & qu'elle regardât Phéléas avec toute la volupté qu'il avoit deſirée d'elle, elle parut ſe repentir de s'être trop livrée à ſon ar-

deur, & chercha à ſe retirer des bras de Phéléas. Ah, Zéïnis, lui dit-il, dans ce ſonge dont vous m'avez parlé, vous ne craigniez pas de me rendre heureux. Hélas! répondit-elle, quel que ſoit mon amour pour vous, ſans lui, ſans le trouble qu'il a mis dans mes ſens, vous n'en auriez pas tant obtenu.

Imaginez, Sire, quel fut mon chagrin, lorſque j'appris que c'étoit à moi ſeul que mon rival devoit ſon bonheur. Vous devez être content de votre victoire, continua-t-elle, & vous ne pouvez ſans m'offenſer vouloir la pouſſer plus loin. J'ai fait plus que je ne devois pour vous prouver ma tendreſſe; mais... Ah, Zéïnis! interrompit l'impétueux Phéléas, s'il étoit vrai que tu m'aimaſſes, tu craindrois moins de me le dire, ou du moins tu me le dirois mieux. Loin de ne te livrer à mon amour qu'avec timidité, tu t'abandonnerois à tous mes tranſports, & tu ne croirois pas encore faire aſſez pour moi. Viens, continua-t-il en s'élançant auprès d'elle avec une vivacité qui m'auroit fait mourir, ſi une ame étoit mortelle, viens, achève de me rendre heureux.

Ah, Phéléas! s'écria d'une voix tremblante la timide Zéïnis, ſonges-tu que

tu me perds ? Hélas ! tu m'avois juré tant de reſpect, Phéléas ! Eſt-ce ainſi qu'on reſpecte ce qu'on aime ?

Les pleurs de Zeïnis, ſes prieres, ſes ordres, ſes menaces, rien n'arrêta Phéléas. Quoique la tunique de gaze qui étoit entr'elle & lui, ne le laiſſât jouir déja que de trop de charmes, & que ſes tranſports l'euſſent remiſe comme elle étoit pendant le ſommeil de Zéïnis ; moins ſatisfait des beautés qu'elle offroit à ſa vue, que tranſporté du deſir de voir celles qu'elle lui déroboit encore, il écarta enfin ce voile que la pudeur de Zéïnis défendoit encore foiblement ; & ſe précipitant ſur les charmes que ſa témérité offroit à ſes regards, il l'accabla de careſſes ſi vives & ſi preſſantes, qu'il ne lui reſta plus que la force de ſoupirer.

La pudeur & l'amour combattoient cependant encore dans le cœur & dans les yeux de Zeïnis. L'une refuſoit tout à l'Amant, l'autre ne lui laiſſoit preſque plus rien à deſirer. Elle n'oſoit porter ſes regards ſur Phéléas, & lui rendoit avec une tendreſſe extrême tous les tranſports qu'elle lui inſpiroit. Elle défendoit une choſe pour en permettre une plus eſſentielle : elle vouloit, & ne vouloit

plus ; cachoit une de ſes beautés, pour en découvrir une autre ; elle repouſſoit avec horreur, & ſe rapprochoit avec plaiſir. Le préjugé quelquefois triomphoit de l'amour, & lui étoit un inſtant après ſacrifié, mais avec des réſerves & des précautions qui, tout vaincu qu'il avoit paru, le faiſoient triompher encore. Zéïnis avoit tour-à-tour honte de ſa facilité, & de ſes répugnances ; la crainte de déplaire à Phéléas, l'émotion que lui cauſoient ſes tranſports, & l'épuiſement où un combat auſſi long l'avoit jettée, la forcerent enfin à ſe rendre. Livrée elle-même à tous les deſirs qu'elle inſpiroit, ne ſupportant qu'impatiemment des plaiſirs qui l'irritoient ſans la ſatisfaire, elle chercha la volupté qu'ils lui indiquoient, & ne lui donnoient point.

En ce moment, outré du ſpectacle qui s'offrit à mes yeux, & commençant à craindre à de certaines idées de Phéléas qui me prouvoient ſon peu d'expérience, qu'il ne chaſſât mon ame d'un lieu où, malgré les chagrins qu'on lui donnoit, elle ſe plaiſoit à demeurer, je voulus ſortir pour quelques inſtants du Sopha de Zéïnis, & éluder les décrets de Brama. Ce fut en vain : cette même puiſſance

puiſſance qui m'y avoit exilé, s'oppoſa à mes efforts, & me contraignit d'attendre, dans le déſeſpoir, la déciſion de ma deſtinée.

Phéléas... O ſouvenir affreux! moment cruel dont l'idée ne s'effacera jamais de mon ame! Phéléas, enivré d'amour, & maître, par les tendres complaiſances de Zéïnis, de tous les charmes que j'adorois, ſe prépara à achever ſon bonheur: Zéïnis ſe prêta voluptueuſement aux tranſports de Phéléas; & ſi les nouveaux obſtacles qui s'oppoſoient encore à ſa félicité, la retarderent, ils ne la diminuerent pas. Les beaux yeux de Zéïnis verſerent des larmes, ſa bouche voulut former quelques plaintes; & dans cet inſtant, ſa tendreſſe ſeule ne lui fit point pouſſer des ſoupirs. Phéléas, auteur de tant de maux, n'en étoit cependant pas plus haï; Zéïnis, de qui Phéléas ſe plaignoit, n'en fut que plus tendrement aimée. Enfin, un cri plus perçant qu'elle pouſſa, une joie plus vive que je vis briller dans les yeux de Phéléas, m'annoncerent mon malheur & ma délivrance; & mon ame, pleine de ſon amour & de ſa douleur, alla en murmurant recevoir les ordres de Brama, & de nouvelles chaînes.

Quoi ! c'eſt-là tout, demanda le Sultan ? ou vous avez été Sopha bien peu de temps, ou vous avez vu bien peu de choſes pendant que vous l'étiez. Ce ſeroit vouloir ennuyer Votre Majeſté, que de lui raconter tout ce dont j'ai été témoin pendant mon ſéjour dans les Sopha, répondit Amanzéi ; & j'ai moins prétendu lui rendre toutes les choſes que j'ai vues, que celles qui pouvoient l'amuſer. Quand les choſes que vous avez racontées, dit la Sultane, ſeroient plus brillantes que celles que vous avez ſupprimées, je crois (puiſqu'il eſt impoſſible d'en faire la comparaiſon) qu'on auroit toujours à vous reprocher de n'avoir amené ſur la ſcene que quelques caracteres, pendant que tous étoient entre vos mains, & d'avoir volontairement reſſerré un ſujet qui de lui-même eſt ſi étendu. J'ai tort, ſans doute, Madame, répondit Amanzéi, ſi tous les caracteres ſont agréables, ou marqués au même coin ; ſi j'ai pu les traiter tous, ſans tomber dans l'inconvénient d'expoſer à vos yeux des traits communs ou rebattus ; & ſi j'ai pu m'étendre beaucoup ſur une matiere qui devoit, quelque variété que j'euſſe miſe dans les caracteres, devenir ennuyeu-

ſe par la répétition continuelle & inévitable du fond.

En effet, dit le Sultan, je crois que ſi l'on vouloit peſer tout cela, il pourroit bien avoir raiſon; mais j'aime mieux qu'il ait tort, que de me donner la peine d'examiner ce qui en eſt. Ah, ma grand'-Mere! continua-t-il en ſoupirant, ce n'étoit pas ainſi que vous contiez.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

INTRODUCTION. page j

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I. *Le moins ennuyeux du Livre.* 1
CHAP. II. *Qui ne plaira pas à tout le monde.* 11
CHAP. III. *Qui contient des faits peu vraiſemblables.* 22
CHAP. IV. *Où l'on verra des choſes qu'il ſe pourroit bien qu'on n'eût pas prévues.* 34
CHAP. V. *Meilleur à paſſer qu'à lire.* 45
CHAP. VI. *Pas plus extraordinaire qu'amuſant.* 59
CHAP. VII. *Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.* 75
CHAP. VIII. 88

CHAP. IX. *Où l'on trouvera une grande Queſtion à décider.* 107
CHAP. X. *Où, entr'autres choſes, on trouvera la façon de tuer le temps.* 132
CHAP. XI. *Qui contient une recette contre les enchantements.* 161

SECONDE PARTIE.

CHAP. XII. *Le même à-peu-près que le précédent.* 185
CHAP. XIII. *Fin d'une aventure, & commencement d'une autre.* 200
CHAP. XIV. *Qui contient moins de faits que de diſcours.* 219
CHAP. XV. *Qui n'amuſera pas ceux que les précédents ont ennuyés.* 242
CHAP. XVI. *Qui contient une diſſertation qui ne ſera pas goûtée de tout le monde.* 261
CHAP. XVII. *Qui apprendra aux femmes novices, s'il en eſt, à éluder les queſtions embarraſſantes.* 281
CHAP. XVIII. *Rempli d'alluſions fort difficiles à trouver.* 293
CHAP. XIX. *Ah! tant mieux.* 308
CHAP. XX. *Amuſements de l'Ame.* 325
CHAP. DERNIER. 339

Fin de la Table des Chapitres.